

TV5MONDE



Victor Tissot

**UN LYS
DANS LA NEIGE**

Table des matières

I LE BERCEAU VIDE.....	4
II LA MORT DU LOUP	19
III SAUVÉE.....	27
IV LE BAPTÊME.....	37
V MÈRE DOULOUREUSE	46
VI NOËL ! NOËL !	55
VII LA PESTE.....	65
VIII LA BOURGADE MORTE	70
IX À L'ÉCOLE	77
X LA FOIRE DE KARASJOK.....	81
XI LA MÉTAIRIE DE GARNAS.....	105
XII SUR LA MONTAGNE.....	112
XIII UNE DÉCLARATION ORIGINALE.....	119
XIV LE RENDEZ-VOUS	127
XV AVANT LA NOCE	133
XVI LE VIEIL AMI.....	140
XVII LA MARIÉE RÉCALCITRANTE.....	152
Ce livre numérique.....	160

C'est à une étude sur les Lapons, publiée par M. J. A. Friis, professeur de langue laponne à l'Université de Christiania, que nous devons la donnée et les détails du récit de mœurs qui suit.

V. T.



I

LE BERCEAU VIDE



Quand le marchand Lind, ruiné par la mauvaise foi de ses confrères de Christiansund, fonda un comptoir de pelleteries en une bourgade presque inconnue de la Norvège septentrionale, il comptait un peu sur la naïveté des Lapons, ses nouveaux compatriotes, pour rétablir sa fortune.

En effet, un an après avoir ajusté les solives de sapin qui composaient le chalet confortable, sinon luxueux, où reposaient à l'abri de la neige les coupons de soie voyantes et la précieuse petite personne de M^{me} Lind, le marchand possédait une vingtaine de rennes, sans compter les ballots de fourrures qui, pour n'être pas sur ses reins, lui permettaient de supporter plus aisément le climat du pays.

Le marchand Lind était un honnête marchand ; mais, tout en faisant bon poids et bonne mesure, soit qu'il vendît du café, soit qu'il mesurât des étoffes, il n'en achetait pas moins une peau de renard le tiers de ce qu'elle valait effectivement. À part ce petit travers, c'était un excellent homme, craignant Dieu, aimant sa femme, incapable de voler un bonnet de fourrure à ses voisins.



Il est vrai que le brave homme souffrait beaucoup de voir la toute mignonne M^{me} Lind enfouie dans un grossier paquet de peaux de bêtes. Et l'ancien commerçant de Christiansund était presque excusable de faire de fructueux échanges dans un aussi désagréable climat.

Une trentaine de huttes coniques entourant l'église, pittoresque amas de poutrelles en saillie, hérissée comme une pelote d'aiguilles, formaient le village de Karasjok, bâti en un cirque étroit au pied d'une montagne dentelée de pins.

À Karasjok régnait un vieux maître d'école, qui était à la fois marguillier, gendarme, juge et collecteur d'impôts. Il avait parlé autrefois le norvégien, mais l'avait à peu près oublié, ses administrés se refusant à parler une langue autre que le lapon. Il représentait un gouvernement qui était là-bas, tout au sud, on ne savait où au juste.

On lui faisait cadeau de jambons de rennes en guise de contributions et il déclarait la loi satisfaite si de bonnes peaux de loups gardaient ses vieilles jambes contre les intempéries. Quand il ne buvait pas du café sous sa tente, quand il n'allait pas cueillir du bois mort dans la forêt proche, il enseignait la Bible aux petits. C'était un excellent homme, oublié par le gouvernement dans les neiges de Karasjok. Et, comme il ne possédait ni rennes ni traîneau, les voleurs – car il y a des voleurs même chez les Lapons – avaient beau jeu pour éviter les foudres de sa justice.



L'église de Karasjok n'avait pas de pasteur.

Une fois par an, un homme de Dieu venait de Koutokaïno, ville situé à deux cents kilomètres, mettre en branle la clochette accrochée au sommet de ce singulier édifice construit comme un nid de corbeau, sans souci d'aucune donnée architecturale. Aussi voyait-on d'impatientes fiancées, venues des champs de neige sur leur traîneau attelé d'un renne blanc, frapper en vain aux

planches mal jointes de la porte et regagner leur hutte, désespérées.

Les Lapons qui mouraient pendant la longue absence du missionnaire attendaient dans des cavernes leur sépulture en terre sainte. Les nouveau-nés attendaient patiemment aussi leur immersion dans les fonts baptismaux. Mais les amoureux n'étaient pas d'aussi paisible humeur.

Quinze mois après son arrivée à Karasjok, la toute gracieuse M^{me} Lind donna le jour à une petite fille qui faillit coûter la vie au brave et honnête commerçant.

Dans sa joie d'être père, le marchand de fourrures commit tant de folies que ses voisins le vénérèrent pendant quinze jours comme un être merveilleux, « touché » par l'esprit des anciens dieux lapons. Il versait à boire à tout venant, offrait des miroirs de poche à toutes les jeunes laideurs qui, voulant sourire, allaient faire des grimaces à la jeune M^{me} Lind.

Elle était toute mignonne, mais si frêle, la petite Norvégienne, dans ses langes de peaux douces, dans l'ouate des fourrures blanches où ses deux yeux fleurissaient comme des myosotis pâles, que M^{me} Lind, fort pieuse, résolut de la porter, vite, sur les fonts de Koutokaino.

Le négociant prétextait en vain qu'une course de deux cents kilomètres, à Noël, à travers des plaines glacées, n'était pas faite pour donner de la robustesse et de la santé au corps menu, délicat, de cette petite fille des villes. Sa femme lui répondit qu'il ne comprenait rien aux raisons qui la poussaient à entreprendre ce voyage et l'assura, d'ailleurs, que l'enfant serait soigneusement protégée du froid.

Elle ajouta :

– Si nous attendons la venue du ministre, nous avons tout à craindre dans ce vilain pays où seuls les petits oursons et les

petits Lapons peuvent espérer vivre jusqu'au printemps prochain. Consacrée à Dieu, Dieu nous gardera notre fille.

Très volontaire et très obéie, M^{me} Lind ordonna aussitôt à une jeune Laponne, sa domestique, de préparer le berceau, le *komse* où devait reposer l'enfant. Le *komse* est à peu près le seul meuble qui orne les intérieurs lapons. C'est un tronc de bois évidé portant à une de ses extrémités une capote destinée à protéger la tête de l'enfant. Des lanières de cuir tendues de la capote aux pieds du bébé supportent une couverture qui garde l'enfantelet du froid et de la neige. Une courroie fixée aux deux extrémités du berceau permet à la mère de porter son fardeau sur la hanche, à la façon des joueurs de vielle chargés de leur instrument.

Le petit « sabot » lapon est le plus pratique sinon le plus élégant de tous les berceaux inventés par les mères humaines. On peut le suspendre aux branches des pins ou le déposer dans un traîneau attelé de bêtes indomptées sans craindre pour l'oiselet qui dort dans son nid de bois.

Non contente de veiller à la sécurité de son enfant, la mère laponne cherche encore à l'amuser pendant les longues courses sur la neige. Elle attache à la capote des anneaux de bois, des osselets qui bruissent et tentent les mains du tout petit, beaucoup moins criard que nos bébés occidentaux. Autrefois, elle suspendait au chevet de son fils des arcs et des flèches, armes minuscules qui devaient lui donner l'amour de la chasse et une âme courageuse. Autrefois aussi, elle parait le berceau de sa fille de plumes de perdrix blanche destinées à rendre la petite Laponne propre et active.

Aujourd'hui les Laponnes ne croient plus à l'influence des plumes blanches sur le caractère des nourrissons, mais elles savent capitonner le nid de leur petit tout aussi bien que les mères oiselles.

M^{me} Lind surveillait Magia, la servante laponne, qui étendait une couche de mousse au fond du *komse*.

– La mousse est-elle bien sèche, Magia ?

– Sèche ? on n'en trouverait pas de semblable dans tout le Diljeffeld.

– Et les peaux de rennes sont bien préparées ?

– Maîtresse, ce sont les peaux de petits rennes venus avant terme.

Cependant le marchand Lind avait fait atteler quatre traîneaux qui devaient emporter la caravane jusqu'à Koutokaïno.

Les rennes au pelage gris cendré étaient des bêtes superbes, portant des bois vigoureux ; des sangles de cuir ornées de clochettes d'argent et de pompons rouges pendaient sur leurs flancs évidés. Ils grattaient la neige du bout du sabot pendant que sursautaient les rosaces de laine rouge. L'un d'eux, tout blanc, les naseaux carminés, était attelé au traîneau de M^{me} Lind, traîneau luxueux, aux couvertures d'hermine brodée d'un cordonnnet de soie rouge. En Laponie, une femme élégante ou riche ne consentirait pas à se montrer dans un traîneau remorqué par un renne gris, ou un renne plébéien.

Les quatre traîneaux étaient reliés les uns aux autres par une solide lanière. L'équipage de tête devait être conduit par Lars, le plus habile dresseur de rennes de Karasjok, que le marchand avait pris à son service. Le second et le troisième traîneau étaient destinés à Lind et à sa femme.

Magia, portant le berceau sur ses genoux, prendrait place dans le dernier véhicule derrière lequel était attaché un vieux renne dressé à ralentir l'allure de ses jeunes compagnons sur les pentes dangereuses. Les rennes, impatients, s'éclaboussaient le poitrail de neige en l'attente du coup de sifflet qui les lancerait sur la plaine unie. Le domestique déposa dans son traîneau un

quartier de viande gelée et un vase destiné à la confection de la soupe de sang, puis s'assura que les bêtes étaient bien attelées.

– Attention ! cria-t-il, les guides en mains.

Il sauta dans son véhicule et les rennes firent neige des quatre pieds.

Il faisait un temps froid et sec quand la famille Lind partit pour Koutokaïno. Une neige fine, tombée le matin même, permettait une facile glissée sur la blanche surface durcie. Autour des voyageurs le champ blanc s'étendait immense, coloré de rose pâle par une aurore boréale qui peignait des décors de rêve au-dessus de l'horizon pourpre. La neige coupée par les éperons des traîneaux bruissait. Excités par la musique de leurs clochettes, les rennes, d'abord bondissants, obéissaient aux claquements de langue du Lapon et allongeaient leurs jambes grêles en une allure rythmée, comme mécanique.

Quand les bêtes furent lassées par quelques heures de course rapide, le domestique détacha la lanière qui reliait les traîneaux, et les voyageurs conduisirent leur renne à leur guise.

M^{me} Lind conduisait son équipage avec une grâce aisée. En l'immobilité de ses fourrures elle maintenait par un haussement d'épaule ou une imperceptible ondulation du buste l'équilibre de son véhicule glissant sur un étroit patin de bois. Lars se livrait à mille clowneries. Il conduisait, la tête en bas, les jambes en l'air, tout en harcelant son renne de tous les jurons connus en Laponie. Sachant l'importance de sa mission, Magia, le *komse* sur ses genoux, maintenait sa bête à une vitesse régulière. D'ailleurs, les grands yeux inquiets que M^{me} Lind tournait à chaque instant vers le petit « sabot » l'invitaient à la prudence. Le marchand, lui, dirigeait son équipage comme il pouvait, c'est-à-dire plus mal que bien.

Nos voyageurs cheminaient depuis six heures sans trop de fatigue quand Lars donna le signal de l'arrêt.

– Maître, dit-il, nous n’avons fait que cinq lieues et il nous faut deux heures de marche rapide, si nous voulons atteindre, ce soir, la hutte que les voyageurs ont construite à mi-chemin de Koutokäino. Laissons reposer nos rennes.

Dételées, les bêtes se mirent à fouir la neige, cherchant leur nourriture (une mousse épaisse et courte) pendant que Lars faisait fondre la glace pour mettre le pot-au-feu.

– Magia, donne-moi mon enfant, demanda M^{me} Lind.

La mère, après avoir enlevé la couverture qui protégeait le visage de la petite fille, allait la sortir de son nid de fourrures quand la servante laponne se précipita vers elle :

– Ne fais pas cela, maîtresse. Prends garde !

– Qu’avez-vous, Magia ?

– Il ne faut pas exposer l’enfant au froid. La pauvre petite gelinotte en mourrait, sûr !



– Je voudrais lui donner le sein.

– Maîtresse, en Laponie, les mères s’agenouillent dans la neige et se penchent sur le berceau pour allaiter leur enfant.

Souriante et heureuse, M^{me} Lind se coucha à demi près du petit sabot.

Le marchand, pour cacher son émotion, s’écria en riant :

– On dirait une ourse blanche qui fait téter son ourson.

Après le repas, la caravane reprit sa course vers Koutokaïno. Le sol devint bientôt trop inégal pour permettre au bouffon Lars d’amuser ses maîtres par ses prouesses d’équilibriste. Plus loin le chemin longea un torrent et le domestique dut rattacher de nouveau tous les véhicules à la lanière de sûreté, recommandant la prudence et observant que le moindre heurt pouvait précipiter un voyageur dans l’abîme.

– Magia, demanda M^{me} Lind, donne-moi ma fille.

– Ne crains rien, maîtresse, ne crains rien. Je veille sur le petit trésor.

Cependant Lars secouait les guides et lançait son renne à toute allure.

– Lars, ne cours pas si vite, cria le commerçant, surpris de ce redoublement de vitesse.

Lars se retourna et dit en lapon, langue que ne comprenait guère M^{me} Lind :

– Fais beaucoup de bruit, maître, beaucoup de bruit pour exciter nos rennes.

Il ajouta :

– Regarde là, sur la neige. Tu vois leurs traces, n’est-ce pas ? Les loups viennent de passer... les loups viennent de passer !... Il ne faut pas effrayer maîtresse. La cabane est proche et

nous l'atteindrons avant qu'ils nous aient flairé. Mais, vite ! vite !

Comme il achevait ces recommandations, le renne qu'il conduisait s'arrêta brusquement, tourna la tête vers le ravin qui servait de lit au torrent, et fit un brusque écart qui faillit renverser le traîneau. Aussitôt apparut une bande de loups se ruant vers la caravane, la langue pendante, semblable à un lambeau de velours rouge accroché à leurs crocs formidables, les yeux ardents, les oreilles aiguës comme des fers de lance.

Les rennes poussèrent un mugissement d'effroi, soufflèrent bruyamment, puis s'élançèrent en une détente de leurs grandes jambes, insensibles aux recommandations amicales de Lars, rebelles à la pression des guides. Fous de terreur, ils gravirent une pente semée de troncs d'arbres. Les traîneaux, derrière eux, sur-sautaient comme des coques de noix embarquées sur un torrent. Accrochés aux parois de leurs véhicules, les voyageurs oublièrent de les diriger. Bientôt la lanière de sûreté se rompit. La course devint plus folle, les heurts plus violents, pendant que, sur la neige, les loups accouraient soufflant des jets de buée par leurs narines qui semblaient déjà ensanglantées. Dominant les aboiements des fauves, le bruissement de la neige, les mugissements des rennes, une voix cria :

– Magia ! Magia ! ma fille !

Les guides enroulées autour de sa main droite, la servante laponne pressait de l'autre main le petit sabot sur sa poitrine. Brusquement son traîneau heurta un tronc de pin à moitié dissimulé sous la nappe blanche, et le choc la projeta sur la neige, inanimée. Le berceau roula sur la pente, vers le torrent, pendant que Magia, entraînée par les lanières enroulées autour de son poignet, glissait sur la neige à côté de son traîneau.

Reprenant ses sens, elle put voir la bande de loups se lancer à la poursuite de ses deux rennes qui, attachés l'un à l'avant,

l'autre à l'arrière du véhicule, cherchaient à fuir dans des directions différentes, offrant une proie facile aux fauves affamés.

Emportés par leurs équipages plus vifs que celui de Magia, les époux Lind et leur domestique ne s'aperçurent pas de la chute de la servante. Aussi furent-ils tout étonnés de ne pas voir le traîneau de la Laponne quand ils purent arrêter leurs rennes encore tremblants de peur.

– Magia ! Magia ! appela la mère inquiète, tandis que Lars, les mains arrondies autour de la bouche, modulait tous les cris d'appel en usage chez les pasteurs de rennes.

La nuit succédait rapidement au jour gris, terne, des hivers polaires. Après une longue attente qui ne fit qu'augmenter les affres de M^{me} Lind, Lars proposa :

– Nous ne sommes qu'à un quart d'heure de la hutte. Allons jusque-là. Magia est une vraie Laponne et nous allons la voir revenir toute fière d'avoir dépisté ces fils du diable, ces démons habillés en loups.

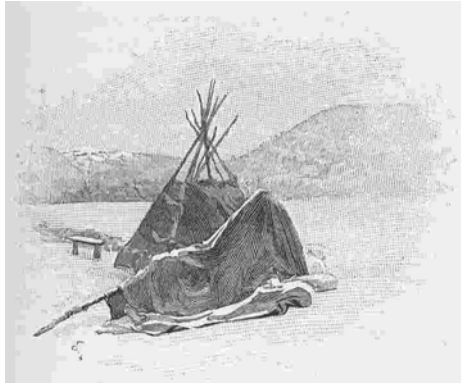
– Je t'accompagnerai à sa recherche si elle ne nous rejoint pas, dit résolument M^{me} Lind.

– N'y songe pas, maîtresse, c'est impossible. Je ne suis pas certain, pour ma part, de pouvoir conduire ma bête, dans la nuit, tant elle est effrayée. Et regarde ton renne blanc, il tremble comme une feuille de bouleau sous le souffle du vent.

– Je veux mon enfant ! Je veux mon enfant !

– Magia nous attend peut-être dans la hutte ! prends patience, maîtresse.

Ils repartirent. Les rennes s'étaient un peu calmés. Dès qu'ils aperçurent la cabane faite de branches entrelacées où gîtent les voyageurs qui se rendent à Koutokaïno, Lind et son domestique crièrent :



– Magia ! Magia !

Ce fut en vain. Alors M^{me} Lind se laissa choir en un coin de la hutte, éplorée et tremblant de fièvre, pendant que Lars dirigeait son équipage vers le plateau où les loups avaient assailli la petite caravane.

Arrivé près du torrent il héla la Laponne.

Une voix monta jusqu'à lui du fond du ravin :

– Ici, Lars, ici. Je cherche petite maîtresse.

Le domestique se laissa choir sur ses skiss jusqu'auprès de Magia qui errait sur les rives encombrées de glaçons à la recherche du berceau.

Elle lui conta sa chute, sanglota.

– J'étais comme morte ! J'ai lâché le *komse* sans savoir... Je te dis que j'étais comme morte... Il aura roulé dans la rivière... Pauvre petite maîtresse ! pauvre petite gelinotte blanche !... Elle connaissait déjà Magia, petite maîtresse.

– Les loups...

– Non, Lars, les loups ont poursuivi les rennes, j'en suis certaine. Ne dis pas que les loups l'ont mangée !

L'obscurité était telle que, les yeux brouillés de larmes, ils se saisissaient les mains en tâtonnant sur le sol, en quête du berceau.

Après deux heures de recherches :

– Rentrons, dit Lars.

– Je n'ose pas.

– Viens ! Demain nous serons plus heureux.

Quand la sonnaile des clochettes annonça aux époux Lind le retour de leurs domestiques, la pauvre mère courut à leur rencontre :

– Magia ! mon enfant !

La Laponne, le geste désespéré, ne sut que répondre. Alors Lars raconta l'accident, s'efforçant de rassurer ses maîtres.

– Puisque tu dis que ma fille ne peut pas être morte, descendons tous dans le ravin et nous saurons bien l'y retrouver, supplia M^{me} Lind.

– Impossible, maîtresse ! impossible de distinguer un renne blanc d'un renne gris. Demain !

– Demain ma fille sera morte ! Les loups... oh ! partons.

On la transporta dans la hutte, on l'étendit sur un lit de fourrures où elle sanglota toute la nuit, caressée de mots berceurs et enfantins par son mari penché sur sa couche. Magia, assise en un coin, de crainte d'attirer l'attention sur elle, pleurait derrière la peau de renne dont elle se voilait la face.

Le lendemain, à l'aube, nos voyageurs, arrivés près du tronc d'arbre qu'avait heurté le traîneau de Magia, aperçurent sur la neige la trace laissée par le berceau roulant vers l'abîme.

– Le *komse* ! le *komse* ! cria soudain, joyeuse, la pauvre mère.

Et elle se précipita vers le petit sabot, aperçu par elle seule, enclavé entre deux glaçons à dix mètres de la rive.

Puis elle s'affaissa sur le sol...

Le berceau était vide !



Les bandelettes lacérées, les langes de peaux éparpillés, étaient maculés de taches rouges. Autour du petit sabot, la neige durcie ressemblait à une mousse sanglante.

Emportant comme une relique le berceau dévasté, les voyageurs regagnèrent Karasjok. Pendant le trajet, M^{me} Lind ne proféra pas une plainte, mais ses grands yeux tristes de femme du Nord étaient endeuillés par le voile de larmes qui, pour toujours, assombrit le regard des mères ayant perdu leur petit.

La douleur de sa maîtresse, la vue du sang répandu, troublèrent si fort le domestique Lars, qu'il n'aperçut pas, près du

berceau, les zébrures imprimées sur la neige par la course d'un homme glissant sur ses skiss.

II

LA MORT DU LOUP

Ladjé était un des plus riches pasteurs de rennes du Finnmark. Il possédait un troupeau de quatre mille bêtes que gardaient une douzaine de domestiques et plus de cinquante chiens.

Le plus robuste de ses valets se faisait appeler Ya. Ya n'était pas Lapon. Il était venu autrefois en Norvège à la suite d'un barnum qui rendait à leurs neiges une collection de Nordlandais exhibés à travers les capitales de l'Europe. Ya était Français.

Quarante ans, une haute stature, un visage dur masqué de poils poussés en toute liberté, un regard brillant sous les sourcils comme une couleuvre sous un fourré de ronces, Ya était fort admiré des Lapons. Ils le trouvaient laid ; mais, comme il n'avait pas la bouche immense, le nez en bouton et les petits yeux de souris qui composaient les plus beaux avantages physiques de ses collègues, ces derniers étaient tout étonnés de le voir dresser des rennes et conduire un traîneau tout aussi bien qu'un fils du Nord.

Ya parlait peu. Ya n'aimait pas les bavards. Ya détestait la vie sous la hutte en la compagnie de femmes cousant des peaux de rennes. Il travaillait violemment. Quand il dormait, il semblait dormir avec rage. Autour de l'âtre, le soir, quand la fumée

montait vers le centre de la hutte dont le toit de peau laissait voir les étoiles, Ya proférait parfois des mots de colère en une langue inconnue.

Alors le maître, Ladjé, qui savait le passé de Ya, cherchait à apaiser l'étranger :

– Ya, mon ami, tu es ici chez toi, tu le sais bien ! Ne songe plus aux méchants, Ya.

Môr Ladjé (maîtresse Ladjé), qui était une femme pieuse, ne manquait pas d'ajouter :

– Demande à Dieu d'oublier, mon garçon.

Ya cherchait l'oubli dans la fréquentation des bouteilles d'eau-de-vie. À l'aube, le fermier l'avait trouvé bien souvent couché dans la neige, au seuil de la tente. L'ivresse l'avait terrassé là et livré au froid qui, comme un lutin malicieux, s'était amusé à coller les cheveux du pauvre homme à une demi-douzaine de glaçons. Chaque fois, les femmes, avec leurs ciseaux, avaient délivré Ya qui, tout honteux et tout grondant, avait promis de ne plus s'exposer au ridicule. Mais les cheveux du colosse repoussaient vite, et, les soucis revenus, Ya buvait, buvait.



Malgré ses défauts, rachetés par la bonté et la sollicitude qu'il témoignait aux faibles Ya était l'ami plutôt que le valet de Ladjé. En récompense des services rendus, le maître, selon la

coutume laponne, lui avait donné, dès la première année de leur rencontre, quatre rennes femelles qui, bon an, mal an, lui avaient mis bas nombre de petits. Aussi Ya possédait-il un véritable troupeau confondu avec le troupeau du fermier, mais dont les bêtes étaient marquées sur l'oreille de caractères inconnus aux Lapons.

Bien plus, Ya possédait un sac de cuir, tout gonflé de piécettes blanches, qu'il avait enfoui sous un rocher à silhouette humaine, pierre vénérée par les indigènes aimant le Dieu des chrétiens, mais redoutant les dieux inertes de la vieille religion laponne.

Le fermier et son troupeau campaient sur les monts Akkanas, à quelques lieues de Karasjok.

Chassés des bois par la faim, les loups se montraient cet hiver-là plus audacieux que de coutume. Ils erraient par bandes sur le champ de neige, escortés ou commandés par un fauve de grande taille, habillé de poils gris comme les loups de Sibérie.

Malgré les chiens, malgré les gardiens, les bêtes de Ladjé avaient fort à souffrir du voisinage des carnassiers. Ya, dépouillé par le « coquin gris » d'un de ses rennes de course les mieux dressés, jura de se venger, regrettant que la couche de neige ne fût pas assez épaisse pour lui permettre de chausser ses patins longs de six pieds. Sur ses skiss, Ya devançait le plus rapide des chiens de la ferme.

Un jour, sur la glace d'un lac voisin, il dressait un jeune renne à obéir aux commandements de la guide, quand une neige, d'abord fine comme la farine sortant d'une bluterie, puis épaisse comme des plumes de gelinottes, se mit à tomber en telle abondance qu'il laissa là ses exercices de dressage. Comme il arrivait sous la hutte, Ladjé – en Laponie les hommes seuls cultivent l'art culinaire – retirait du foyer une marmite pleine de viande.

– Assieds-toi et mange, dit le fermier. Je pense que les loups ne vont pas tarder à faire de nouvelles victimes. Dès que la neige tombe on les voit apparaître.

– Je l’espère bien, dit Ya.

En ce moment, la jeune fille qui gardait les rennes se mit à crier au loin :

– *Gumpe lae botsuin* (le loup est derrière les rennes) !

Bientôt tous les domestiques couraient vers la hutte, hurlant tous à la fois :

– *Gumpe lae botsuin ! Gumpe lae botsuin !*

À ce cri redouté, on a vu des Lapons quitter l’église où le prêtre bénissait leur mariage pour donner la chasse aux ravisseurs.

Ladjé laissa tomber la cuiller de bois dont il était armé pour s’emparer d’une hache. Ya chaussa rapidement ses skiss, pendant que les chiens couraient sus aux fauves, escortés des domestiques.

La servante qui avait donné l’alerte raconta, tout essoufflée :

– J’ai voulu les effrayer, les brigands, quand je les ai vus rôder autour du troupeau, mais j’ai dû reculer devant les crocs du « coquin gris » qui marchait en tête des assaillants.

– Le « coquin gris » ? interrogea le Français.

– Oui. Je l’ai vu... et de bien près. Il a les dents longues comme ton couteau, Ya !

– Nous les mesurerons, assura sans forfanterie le colosse.

Il jeta son fusil sur son épaule et suspendit à son cou une sacoche pleine de langues fumées, décidé à poursuivre le fauve

aussi longtemps qu'il le faudrait pour venger la mort de son renne favori.

Chaussés de leurs patins, Ya et Ladjé se dirigèrent vers le troupeau et apprirent des domestiques que les loups avaient réussi à chasser vers le nord une cinquantaine de bêtes. Ils se lancèrent à la poursuite des fauves, dans l'espoir de ramener à la ferme les rennes épouvantés.

Ya, excité par l'envie d'une rencontre avec le « coquin gris », se laissa glisser sur le flanc d'une colline, soutenu par son « skistar » (long bâton pourvu, à l'extrémité, d'un disque horizontal qui l'empêche d'enfoncer dans la neige). Dans sa course enragée, il évitait les fûts blancs des bouleaux par des bonds rapides exécutés à l'aide de la longue tige de sapin, roulant entre ses doigts comme une simple canne de bâtonniste.

Un peu ému de la hardiesse de son compagnon, Ladjé, qui le suivait à distance, s'aperçut que Ya s'arrêtait et se penchait sur le sol.



Il le rejoignit à la hâte et le trouva près d'un renne expirant :

– Regarde, maître, regarde. Le brigand vient encore d'égorger l'un de mes rennes. Ah ! je jure que ses oreilles vont faire la connaissance de mon couteau, elles aussi.

D'une formidable poussée de son skistar, il fit presque l'ascension d'un tertre qui lui cachait le ravisseur.

Quand son grand corps se silhouetta en noir sur le sommet du monticule, il poussa un juron et se laissa choir dans la plaine où il venait d'apercevoir le grand loup, couché sur le ventre, tétant le sang chaud d'une nouvelle victime.

Lourd de mangeaille, le fauve regarda venir l'homme, les lèvres retroussées, le museau tendu, hésitant entre le combat et la fuite.

La stature de Ya, la rapidité de sa course, son « skistar » menaçant, en imposèrent cependant à la bête qui détalait en bonds courts et précipités. Poursuivi par le Français qui, dans sa folie de vengeance, oubliait de lui trouver la peau d'un coup de fusil, le « coquin gris » cherchait à s'alléger des quartiers de renne rendant sa retraite plus difficile. À chaque éternûment de la bête, à chaque effort d'expulsion, Ya ricanait derrière lui :

– Trop tard, mon vieux, trop tard ! Tu me rendrais toute la viande que tu as volée depuis que ta mère, la femme du diable, t'a mis au monde, que tu n'échapperas pas à mon couteau.

Les skiss du Français sifflaient sur la neige et le loup, les poils hérissés, s'allongeait sur le sol comme un lévrier prêt à saisir un lièvre.

Le skistar de Ya n'était plus qu'à dix mètres du fauve quand, à la plaine, succéda un monticule hérissé de rochers.

En quelques foulées puissantes, la bête reprit avantage sur son ennemi qui, furieux, faillit dans sa précipitation donner de la tête contre un dieu Scandinave, un bloc de pierre dont la tête à peine ébauchée sembla se moquer de lui.

Quand il arriva au sommet, Ya aperçut le loup bondissant sur une neige épaisse où il enfonçait comme dans de l'ouate. Il but une gorgée d'eau-de-vie à la gourde qui ne le quittait jamais

et se lança sur la pente en poussant un formidable hurra qui eut pour effet immédiat d'augmenter les efforts du fauve.

Ya gagnait de vitesse son ennemi, Ya, les yeux brillants, jouissait déjà de la joie qu'il allait éprouver en enfonçant son couteau dans les chairs résistantes de la bête, quand le « coquin gris » parvint, en deux ou trois coups de reins, à gagner un bac dont la surface unie était bordée d'une ceinture de rochers.

– Nous serons très bien, là, pour vider notre querelle, pensa le colosse.

Cinq minutes après, Ya levait son bâton sur la nuque du fauve et... Ya tombait à la renverse.

Jugeant toute fuite impossible, le loup venait de s'arrêter, montrant les crocs.

Surpris, ne pouvant éviter l'abordage, Ya avait voulu brusquement s'arrêter et avait roulé sur le sol.

Quand il essaya de se relever, Ya sentit les crocs du fauve plantés dans la double peau de renne dont il était revêtu. Couché sur le ventre, et sachant qu'il n'exposait aux morsures que les parties les plus charnues de son individu, le colosse, sans trop de précipitation, saisit le couteau pendu à sa ceinture et se releva à temps pour éviter une nouvelle attaque de l'ennemi. Sous son poing brusquement tendu, l'arme s'enfonça jusqu'au manche dans l'épaule de la bête qui s'enfuit, hurlant de douleur.

Et la chasse recommença sur la plaine sauvage et glacée.

Épuisé par sa blessure, le loup faiblissait.

Ya, tout en sueur, jeta son fusil sur la neige pour augmenter la vitesse de sa course.

Dans sa rage de vivre, le fauve, menacé par le sifflement des skis qui se rapprochaient de plus en plus, accéléra sa fuite. Alors Ya se dévêtit de sa peau de renne, lança au loin son bon-

net, et, cheveux au vent, le poing toujours armé de son couteau ensanglanté, se précipita avec furie sur son ennemi.

D'un coup de skistar, il l'abattit dans la neige.

Comme le fauve retroussait encore ses babines souillées d'écume pour mordre avant de mourir, Ya campé sur ses skiss, Ya jouissant de son triomphe se mit à faire le procès du « coquin gris » :

– Tu as les reins cassés, coquin ! Ça t'apprendra à me mordre par derrière. Oh ! tu peux ouvrir la gueule. Ta vilaine langue ne léchera plus le sang de mes rennes. C'est mon couteau qui va se régaler maintenant.

Dans la prunelle dilatée du loup, le brave Ya crut deviner sans doute un reproche, formulé en la mimique que comprennent tous les êtres, car il ajouta :

– Tu m'as volé la meilleure de mes bêtes, brigand ! car tu es un voleur, un assassin, un fils du diable !

Ya accompagnait chaque injure de coups de couteau qui firent passer le « coquin gris » de vie à trépas.

Quand, le lendemain matin, Ya fit son entrée sous la hutte, il portait sur ses épaules la fourrure dégouttante de sang de son ennemi.

Et il dit à la servante qui avait crié : *Gumpe lae botsuin* (le loup est derrière les rennes) :

– Tu as menti, femme, il n'avait pas les dents aussi longues que mon couteau.

III

SAUVÉE



Le lendemain du triomphe de Ya sur le « coquin gris », Ladjé et ses domestiques se dispersèrent de tous côtés à la recherche des rennes qui s'étaient éloignés du troupeau.

Le fermier, après huit heures de course sur ses skiss, arriva à nuit tombante chez un parent de sa femme.

On ne lui avait pas offert d'eau-de-vie de bienvenue que, déjà, le maître de la maison le rassurait sur le sort des bêtes égarrées.

– Je domptais, dit-il, un renne blanc pour ma fille, quand j'aperçus, au loin, sur la neige, une tache grise qui me parut suspecte. Cela semblait se mouvoir et grossissait à chaque instant. Comme nous avons déjà reçu la visite des loups, je crus à une attaque de nos ennemis et criai : *Gumpe lae botsuin !* Mes domestiques et mes chiens arrivaient près de moi quand je re-

connus que les assaillants n'étaient que de pauvres rennes, effrayés sans doute par quelque apparition des « fils du diable ». Cinq minutes après, les flancs mouillés de sueur, la bave aux naseaux, tes bêtes se précipitaient au milieu de mon troupeau en lui inspirant une véritable panique. Tes rennes avaient dû fournir une jolie course, mon cher Ladjé, si j'en crois leur fatigue. Ils étaient à peine en sécurité au milieu des nôtres qu'ils se couchèrent sur le sol, les jambes tendues, léchant la neige.

– Tu es sûr que les bêtes que tu as recueillies sont à moi ?

– Parbleu ! elles portent un arc sur l'oreille gauche. Dans l'Akkanas, tout le monde connaît ta marque, mon cher Ladjé ! Tu es si riche !

– Riche ! Je le serais bien davantage si les voleurs n'effaçaient pas mon chiffre sur les bêtes qui s'évadent de ma ferme. L'an dernier, un brigand de Koutokaïno m'a égorgé douze mâles à peine adultes.

– Tu connais le voleur ?

– Oui, il est d'ailleurs facile à reconnaître. Il lui manque une oreille... depuis.

– Ah !

– C'est mon domestique Ya qui la lui enleva d'un coup de couteau pour lui apprendre le respect des marques en général, et de mon signe en particulier.

– Conte-moi ça, Ladjé.

Le maître de la maison disant : « Conte-moi ça », les servantes vinrent s'asseoir autour du foyer, les jambes croisées. Le maître ne chercha pas à leur reprocher leur curiosité, tant les Lapons nomades, isolés en leurs campements, sont friands de nouvelles et de récits. Sous leur hutte, le passant est toujours reçu avec les plus grands égards, parce qu'il est le messager de l'inconnu.



– L'année dernière, dit Ladjé, à peu près à pareille époque, les loups dispersèrent mon troupeau et il me fallut plus de huit jours pour rassembler les fuyards. Je croyais que toutes mes bêtes étaient de retour au logis quand mon domestique Ya entra sous ma tente.

« – Nos plus jeunes rennes de course manquent à l'appel, maître. À coups de ciseaux je les avais marqués d'une grande croix sur les reins, afin de les reconnaître plus facilement dans le tas. Je ne les vois plus. D'ailleurs, le « boiteux » n'a pas répondu à mon coup de sifflet. Et le « boiteux » et moi, nous sommes deux amis.

« – Douze rennes perdus ! Tant pis, Ya ! Les loups les ont mangés, sans doute, depuis huit jours qu'ils ont disparu. Contentons-nous de faire bonne garde, mon garçon !

« – Les loups ! répliqua Ya. Jamais loup ne fut capable de mettre ses crocs sur le « boiteux ». À partir du jour où je lui rac-

commodai sa patte cassée, à l'aide de deux planchettes de bois, il devint le plus agile de nos jeunes coureurs.

« – Alors, tu penses ?

« – Je pense que c'est un loup de Koutokaïno qui a fait le coup, un loup à deux pattes, un loup baptisé. J'ai entendu parler d'un coquin, marchand de fourrures et de peaux, qui demeure là-bas, tout près de l'église : j'ai grande envie de lui faire une petite visite.

« – Comme tu voudras, Ya !

« Là-dessus, mon domestique chausse ses skiss et se rend à Koutokaïno.

« Il entre chez le marchand, qui ne le connaît pas, et lui demande s'il n'a pas de fourrures à vendre. L'autre le croit un négociant norvégien, déficelle devant lui tous ses ballots et lui dit :

« – Choisis.

« Ya examine la marchandise. Puis :

« – Tu n'as pas de peaux de rennes non « préparées ?

« Le marchand lui montre alors des cuirs encore saignants, et mon domestique reconnaît les dépouilles de mes bêtes.

« – Ça te convient ? demande le marchand.

« – Oui, coquin ! Je les choisis parce qu'elles sont marquées d'une croix. Les rennes que tu as volés appartiennent à mon maître Ladjé. Tu as vu le signe qu'elles portaient sur l'oreille gauche, n'est-ce pas ?

« Protestations du voleur. Colère de Ya. Mon domestique, qui n'est pas patient, d'un coup de poing renverse le marchand sur ses ballots. Des voisins veulent se mêler de la querelle, mais

Ya sort son couteau et, dans la bagarre, coupe une oreille au marchand.

« Quand les gens de Koutokäino songèrent à lui donner la chasse en traîneau, mon domestique avait fait plus d'une lieue sur ses skiss.

« Le plus amusant de l'affaire, c'est que le marchand, menacé par Ya de la perte d'une autre oreille – la dernière – m'envoya le prix des bêtes volées.

– Un domestique bien précieux que tu as là, Ladjé. J'ai entendu dire qu'il vient du Sud, que c'est un Français.

– Oui. Il a habité Paris.

– Paris ?

Toutes les faces laponnes se tournèrent vers Ladjé, l'interrogeant de leurs petits yeux vifs prisonniers d'un lacinis de rides, et le fermier, tout fier de posséder un domestique tel que Ya, voulut bien expliquer :

– Paris, où les hommes vivent dans des huttes qui, perchées les unes sur les autres, s'élèvent jusqu'au ciel, comme si la terre n'était pas assez vaste pour contenir tout le monde.

Il y eut un silence et, fixant des flammèches qui léchaient les branches de pins suant leur résine dans l'âtre, ces primitifs eurent la fausse vision d'une ville de rêves, d'une ville or et bleu, couleur de soleil et couleur de mer.

– Pourquoi ton domestique a-t-il quitté Paris ? demanda une servante.

– Je ne sais pas... Mais assez bavardé, dit Ladjé en chaussant ses patins de bois qu'il avait, en entrant, déposés au seuil de la hutte. J'ai promis à ma femme un prompt retour ; demain

est jour de Noël. La nuit est belle. Je vais regagner la ferme. Au revoir, dans quelques jours mes domestiques viendront chercher les rennes.

Précédé de ses deux chiens favoris, le fermier marchait depuis plusieurs heures quand il arriva sur les bords du torrent si inutilement explorés par les domestiques du négociant Lind. Les traces laissées par les loups sur la neige attirèrent son attention et il allait, par prudence, siffler ses chiens, quand un double aboiement lui fit précipiter sa course. Cinq minutes après, il aperçut, au loin, une mêlée d'ombres bondissantes. Les fauves venaient d'attaquer et de dépecer ses deux favoris. Attristé par la mort de ses chiens, étonné de cette brusque attaque, il restait immobile sur le lieu du combat, penché sur la boue sanglante, quand il crut entendre les vagissements d'un nouveau-né.

Un peu effrayé par ce miaulement, si faible, si plaintif, qui rendait la solitude plus terrifiante autour de lui, il eut d'abord envie de fuir. Puis, plus calme, il pensa :

– C'est un « illparoschi¹ » qui demande le baptême ! Quelque pauvre fille délaissée et trahie a sans doute abandonné le pauvre petit dans la neige. On a beau leur faire croire que les petits « illparoschi » ne meurent jamais, finissent toujours par attirer l'attention des passants et dénoncer les coupables, les mauvaises mères n'en continuent pas moins à abandonner les pauvres petits êtres. Bien plus, elles prennent parfois la précaution de leur couper la langue, de crainte de révélations. Les prêtres chrétiens font une bonne œuvre en combattant cette vieille superstition qui nous reste de nos vieilles croyances scandinaves. Ah ! les vilaines femmes qui font mourir leurs petits ! Ah ! si j'avais un enfant, moi ! À la maison, j'ai bien mon neveu Mellah. Mais c'est mon neveu, ce n'est pas mon fils.

¹ Enfant né hors le mariage.

Un second vagissement, qui semblait partir de la rivière même, le fit reculer d'horreur. Ladjé n'était pas loin de croire, lui aussi, à la légende des « illparoschi ».

Une nouvelle plainte plus distincte, plus douloureuse, le délivra de toutes ses frayeurs.



Il se pencha sur la rive et aperçut sur les bords du torrent un objet aux contours indécis enclavé entre deux énormes glaçons.

Dénouant son lasso enroulé autour de lui, il fit un nœud coulant qu'il lança sur la « chose ».

La « chose » amenée à lui, il vit, sous les étoiles, un berceau garni de fourrures blanches, un berceau de riche, sertissant une ravissante figure de bébé.

L'enfant avait deux petites larmes sur ses joues rosées par le froid.

Ladjé le baisa pour le calmer, puis, songeant que le petit abandonné avait peut-être besoin d'un prompt secours, il se mit à hululer tous les cris que comprennent les pasteurs de rennes.

L'aube éclairait d'une lumière grise, comme ouatée, la plaine de neige immense, triste, inhabitée.

Les appels du fermier restaient sans réponse.

Il prit le berceau sous son bras et, aidé par un violent coup de « skistar », il se mit à glisser sur ses skiss avec une vigueur qui l'étonnait.

Arriverait-il assez tôt à la ferme pour sauver l'« illparoschi » ?

À l'exemple de Ya poursuivant le fauve, il s'alléga de son gros bonnet pour courir plus vite. Il allait se dévêtir de ses fourrures quand une inspiration – comme il en vient aux mères – lui fit ralentir sa course. Il déposa son fardeau sur la neige, s'agenouilla et arracha les courroies attachées à la capote du berceau. D'un coup de couteau, il fit une balafre dans la peau de renne qui lui servait de surtout, puis, les mains tremblantes, le geste précautionneux, il souleva les fourrures qui protégeaient le corps blanc, le corps frêle. Vite, bien vite, par crainte du froid, il saisit le petit, tiède encore, enveloppé de ses langes fins, et le blottit contre sa poitrine, dans le nid moussu formé par la double toison des peaux de rennes. Et, libre de ses mouvements, il reprit sa course, abandonnant le berceau.

Quand il faiblissait, quand la sueur dégouttait de sa chevelure flottant comme la crinière d'un poulain lâché, il pensait :

– L'oiselet peut mourir de faim, par ma faute... par ma faute !

Bois, vals et monts, il franchissait tout de la même allure endiablée.

Contre son cœur l'à peine né s'agitait, remuait jambes et bras, et le rude Lapon était heureux, heureux comme une mère qui va mettre au monde l'enfant depuis longtemps attendu.

Bientôt apparurent les tentes en cônes du campement et les nombreux troupeaux formant les taches gris roux sur le sol, ressemblant de loin à des feuilles mortes tombées sur la neige. Et les chiens flairant leur maître aboyèrent. Des banderoles de fumée montaient des toits de peau dans l'air calme.

Ladjé poussa un cri de joie, et, traversant les troupeaux qui s'enfuirent apeurés, bondissants, il arriva auprès des huttes en un tourbillon de chiens caressants. À la vue du fermier qui accourait, cheveux au vent, les serviteurs s'empressèrent :

– Qu'y a-t-il, maître ?

– Qu'as-tu ? demanda môr Ladjé, attirée hors de sa tente par les aboiements des dogues.

– Laissez-moi, dit-il rudement. Et toi, femme, rentre vite et fais chauffer du lait.

Il distribua quelques coups de skiss aux chiens dont l'amitié était par trop expansive, puis entra sous la hutte.

– Qu'as-tu donc ? demanda de nouveau la fermière. Jamais je ne te vis semblable visage. Tu n'as rien fait de mal, n'est-ce pas ?... Mais peut-être es-tu malade, mon pauvre homme ?

– Malade ! non, môr. Et je suis trop bon chrétien pour être nuisible à mon semblable. Je vais te causer une jolie surprise, mon amie ! Et te faire un beau cadeau de Noël. Au fait, tiens ! je ne puis plus longtemps exciter ta curiosité.

Et plongeant la main dans le nid où dormait le petit « illparoschi », il montra à sa femme le paquet rose et blanc.

Môr Ladjé s'en saisit, pourpre d'étonnement et de joie :

– Ah ! mon Dieu ! un enfant ! un tout petit enfant ! Qui te l'a donné, Ladjé ?

– On ne me l'a pas donné. Je l'ai trouvé !

– Trouvé ?

– Oui, dans la neige.

– À qui est-il ?

– À nous.

– Comment, à nous ?

– On l'a abandonné. Il est donc à nous.

Pendant que le fermier racontait comment il avait découvert le berceau, l'enfant, repu de bon lait chaud et de moelle de renne, s'endormit sur les genoux de la Laponne.

À la même heure, la pauvre M^{me} Lind sanglotait devant le berceau vide, agenouillée dans la neige rosée de sang.

IV

LE BAPTÊME

Le campement de Ladjé se composait de plusieurs tentes de peaux de rennes assez confortables. La plus grande servait, pendant le jour, de salle commune. La nuit, elle devenait la chambre à coucher des maîtres. Les domestiques, hommes et femmes, dormaient dans des logis distincts, situés à droite et à gauche de la demeure principale. Seul des valets, Ya possédait son « home », une cabane faite de branches entrelacées et tapissée à l'intérieur de peaux de bêtes. Les chiens, eux, s'allongeaient près des foyers, tantôt ici, tantôt là, au gré de leur fantaisie ou selon la sympathie que leur inspiraient les dormeurs.

Le colosse avait fort à faire pour défendre son chez-lui de l'invasion de ses trop nombreux amis. Il y avait, chaque soir, de véritables batailles à sa porte, tant était grande l'affluence des chiens désireux de partager sa couche. Ya en hébergeait six, sans compter « Belleville », le dogue de garde, toujours assis sur son train de derrière, à l'entrée de la cahute, quand le maître n'était pas là. Les six premiers qui parvenaient, de vive lutte, les oreilles en sang, à pénétrer dans la cabane, devenaient les hôtes du Français, pratiquant si largement son hospitalité de nuit qu'il s'éveillait tous les matins enfoui dans les toisons de ses camarades de chambrée. À cette fréquentation par trop immédiate,

Ya gagnait bien quelques puces, mais Ya n'était pas homme à s'occuper de si peu. Il semblait même, tant il laissait croître son individu en toute liberté, professer le mépris des soins de toilette les plus rudimentaires.

Ce jour de Noël où Ladjé avait fait cadeau d'un enfant à sa femme, en déposant sur ses genoux, sans autre forme de procès, un bébé déjà vieux de quinze jours, les domestiques fêtèrent longuement la naissance du Christ. Le maître dut même mettre fin aux libations qui se prolongeaient un peu trop à sa guise.

Quand Ya et les autres domestiques lapons eurent regagné leurs couchettes de peaux, môm Ladjé se dirigea vers un point de la hutte et souleva les fourrures amoncelées sur un coffret en bois.

– Dieu soit loué ! mon ami, la « petite gelinotte » dort bien tranquille. Quand les domestiques, arrivés à l'improviste, ont failli nous surprendre en contemplation devant elle, je l'ai cachée à la hâte sous ses couvertures. Elle n'est pas aussi ridée que les enfants lapons, maître. Je suis sûre qu'elle n'est pas de notre race. Oh ! le joli petit amour ! Mon petit soleil !

Et, prenant l'enfant toujours enveloppée de ses fourrures, la Laponne vint s'accroupir devant le foyer, suivie de son mari qui songeait, chagrin :

– Oui, mais elle n'est pas à nous. Pourquoi cacher la vérité à nos gens, femme ?

– Nous dirons que nous venons de l'adopter, mon ami.

– Si sa mère l'a perdue, devons-nous la garder, môm ?

– Une mère ne perd pas son enfant. Puis, sois tranquille ! La mère de « notre trésor » est quelque fille de la ville, quelque folle tête de Koutokaïno. Elle doit être bien heureuse d'en être débarrassée pour la sauvegarde de son honneur. Décidément, Ladjé, les hommes qui dorment sous des toits qui ne bougent

pas sont bien à plaindre. Ils vivent un peu pour eux et beaucoup pour les autres.

– La mère, une gueuse ! Tu n’as donc pas regardé les langes si finement travaillés ? Et le berceau ! Si tu avais vu le berceau que j’ai abandonné sur la neige ! Il est tout enguirlandé de fleurs en écorce de bouleau collées sur le bois. C’est une fille de riches ! te dis-je.

– Enfin, mon pauvre homme, si ses parents viennent la réclamer, nous la rendrons.

– Oui, nous la rendrons.

– Tiens ! regarde-la qui s’éveille. On dirait qu’elle nous sourit. Elle a des yeux couleur ciel de mai. Oh ! si on doit nous la prendre, que ce soit le plus tôt possible. Je l’aime déjà tant !

– Moi aussi je l’aime. Je l’ai cueillie toute blanche et frêle, mourante comme un lys dans la neige. Quand je la portais sous mes fourrures, je me sentais tout heureux.

– C’est notre cadeau de Noël, mon homme. Mellah, lui, a mis ses souliers près du foyer, et, demain, il les retrouvera sous un monceau de petites pirogues, de lassos bons à prendre des mouches, et de rennes en bois. Qui sait ! Ladjé, c’est peut-être notre jouet à nous que le bon Dieu a mis sur ton chemin ?

– Ma pauvre femme, dit le fermier attristé, Dieu est bien cruel de ne pas nous donner d’enfant.

Penchée sur l’étrangère, môr devint rêveuse, n’apercevant plus les flammes du foyer qu’à travers les larmes qu’elle cachait à son mari. Puis, se redressant :

– Me voilà devenue vieille... Dieu ne nous punira pas si nous gardons cet enfant.

– Le garder ?

- Oui, tant qu’on ne viendra pas nous le réclamer.
- On ne viendra pas, si je me tais sur mon aventure.
- Ne dis rien, Ladjé. Une mère qui perd son enfant n’a qu’à le rechercher.
- Nous avons Mellah, insinua le fermier.
- Mellah ! Il a déjà quatre ans, Mellah. Quand ma pauvre sœur nous le confia, en mourant, il courait déjà sur ses skiss. Je ne peux pas l’aimer comme si je l’avais eu tout petit, tout petit. Vois-tu, Ladjé, j’ai besoin de veiller sur cette petite gelinotte, de la prendre dans mes bras, de la caresser, de la voir pleurer, de croire qu’elle est à moi, de veiller, seule, sur sa santé. Ça me consolera, Ladjé ! Je t’en prie, Ladjé !
- Oui, mais...
- Tu sais bien qu’elle sera toujours heureuse chez nous. Nous la ferons riche. Nous ne lui causerons aucun dommage en l’aimant bien.
- Elle saura tout, plus tard... Nous n’avons pas le droit...
- Ah ! plus tard ! C’est loin, plus tard ! Tiens, mon homme, si tu étais bon, tu n’irais pas trouver le juge de Koutokaïno.
- On nous punira, quand on apprendra...
- On ne saura rien. Nous dirons qu’elle est fille de notre frère et que nous la gardons avec nous pour tenir société à Mellah. « D’ailleurs, la semaine prochaine, nous dirigerons nos troupeaux vers leurs pâturages d’hiver, près de la Laponie russe. Là-bas, nous n’avons rien à craindre. Tiens ! regarde comme elle est belle. On dirait une fleur ; on dirait, dans sa blanche pureté, un lys tombé du ciel.

En dernier argument, maîtresse Ladjé démaillota l’enfant et exposa son petit corps nu à la lumière caressante du foyer :



– Vois ses petits pieds, et ses ongles si délicats qu’ils ressemblent à des pétales de fleurs collés sur la chair rose ! Vois ses jambes, et les nids à baisers creusés sur ses bras grassouillets. Ah ! mon homme, qu’elle est belle, qu’elle est forte ! Comme nous l’aimerons !

« Demain, nous annoncerons à nos domestiques qu’elle est à nous, bien à nous. J’ai eu si peur, ce soir, quand nos chiens allaient rôder autour de sa cachette ! Elle a compris qu’elle devait se taire, ma chérie ! Un cri, et elle était perdue pour nous. Ya et les autres auraient voulu savoir d’où elle venait, et tu ne sais pas mentir, mon pauvre homme ! Tandis que maintenant !...

– Si nous consultations Ya ?

– Je ne veux pas ; Ya est un brave garçon qui nous est attaché, mais il nous conseillerait d’avertir le juge. Il n’a pas de raisons d’aimer mon petit trésor comme nous l’aimons déjà.

– Demain nous prendrons une décision, femme. Allons dormir.

« Laisse-moi voir si Mellah n’est pas éveillé. Tu ne fais que bavarder ce soir, toi si peu causeuse d’habitude.

Comme le fermier s’approchait du tas de fourrures où reposait son neveu, Mellah rejeta les peaux de rennes qui l’enveloppaient, criant :

– Je le tiens, le petit Jésus !

Et il sauta à terre, s'accrochant des deux mains au surtout du fermier.

Complètement éveillé, il s'aperçut de sa méprise et, les poings sur les yeux, ses cheveux noirs dressés sur la tête comme des poils de sanglier, il s'avança vers le foyer, enfoui dans une sorte de sac qui le préservait du froid.

– Ah ! il est venu, fit-il, penché sur les jouets que les domestiques avaient fabriqués à son intention. Il saisit une pirogue et, l'examinant de mauvaise humeur, avoua :

– J'ai fait mon possible pour ouvrir les yeux, toujours... Pas pu. Il est venu pendant ce temps-là.

Puis, levant le front pour voir tante Ladjé lui sourire, il aperçut le corps blanc de la petite abandonnée.

Il laissa choir son jouet, et, les doigts écartés, les yeux brillants de satisfaction, riant d'une oreille à l'autre :

– Ça aussi ! Oh ! qu'il est joli, le bébé que m'a apporté le petit Jésus !

Môr Ladjé se taisait.

Vaincu par les regards de supplication de sa femme, le fermier répondit :

– Ça aussi, mon petit Mellah, c'est une petite sœur que tu aimeras bien et qui jouera toujours avec toi.

Le lendemain à l'aube, Ladjé heurta à la porte du Français :

– Ya, debout, mon garçon. Debout !

Un grognement de mauvaise humeur, des aboiements de chiens, répondirent à l'appel du fermier. La langue empâtée par les verres d'eau-de-vie absorbés la veille, Ya interrogea :

– Qu'est-ce que tu veux, maître ?

– Lève-toi. Nous allons à Koutokaino.

– Laisse-moi sortir de dessous les chiens et je vais t'ouvrir.

Le colosse se faisait toujours une fête d'aller à Koutokaino. Il lui arrivait parfois de disparaître pendant plusieurs jours du campement, et son maître ne s'inquiétait pas de son absence. L'ancien Parisien éprouvait, de temps à autre, le besoin de vivre de l'existence des villes. Toutefois il ne rentrait jamais sous sa hutte sans avoir gratifié les Lapons sédentaires de quelques bonnes bourrades en souvenir de sa visite. Vaincu, jadis, dans cette bataille d'appétits et d'égoïsmes qu'on nomme la société, le Français était tout heureux de se venger de ses mécomptes sur des civilisés.

Quand il apparut sur le seuil de son taudis, entouré des chiens qu'il avait hospitalisés, Ya était en belle humeur.

Il demanda :

– Allons-nous couper l'autre oreille au voleur, maître ?

– Il s'agit de tout autre chose, mon ami... de tout autre chose. Nous allons baptiser quelqu'un.

– Qui donc ?... Je ne vois pas...

– Pendant la nuit, mon frère, qui est malade, m'a envoyé sa fille née depuis peu. Si bien que j'ai deux enfants, moi qui n'ai pas le bonheur d'être père. Le domestique a oublié de me dire si l'enfant est baptisé. Nous irons aujourd'hui rendre visite au pasteur. Prépare les traîneaux et nos coureurs, Ya.

– Je vais d'abord voir la petite fille, maître. J'attellerai ensuite Tempête, Bouleau et Ouragan, nos rennes couleur de neige. Ils n'en ont pas de pareils à Koutokaino, pas un poil noir dans leur toison.

Devant le « komse » patiemment et naïvement sculpté qui, dans la maison de Ladjé, attendait depuis si longtemps un petit locataire, le Français, d'un mot, témoigna son admiration :

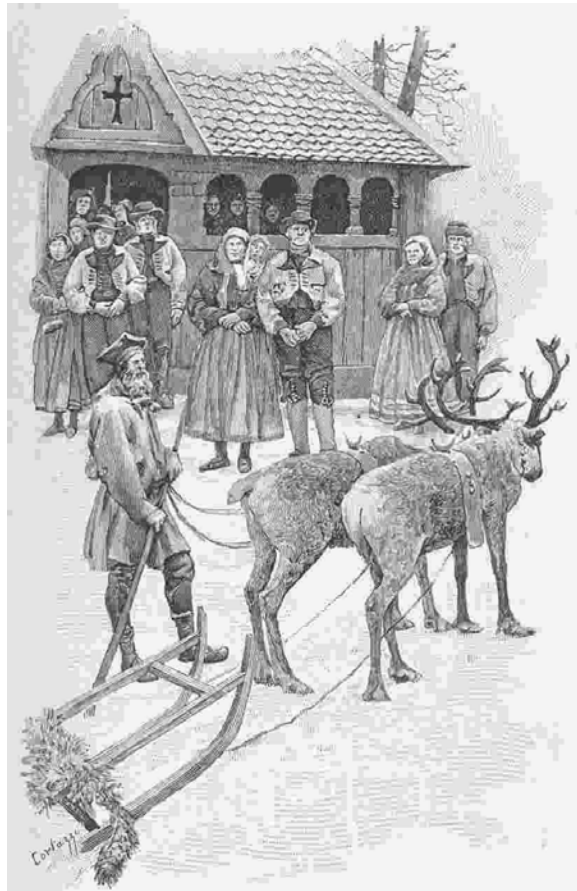
– Elle ressemble à une petite Parisienne, maître.

– Elle est pourtant la fille de mon frère, s'empressa d'affirmer Ladjé, inquiet.

– Sans vouloir offenser ta parente, elle ressemble autant à vos petits bouts de Lapons qu'un chat écorché ressemble à une perdrix. Dieu, qu'elle est forte ! Elle me fait mal tant elle me serre le doigt, la coquine. Quelle rude menotte !

Et, riant très fort, il ajouta :

– Et dire que vous allez lui donner, ta femme et toi, un nom biscornu qui va me gêner ce petit amour. Comment veux-tu l'appeler, maître ?



– Ma femme veut l’appeler Laïla.

– Laïla !... Moi je l’appellerai Fleur-de-Neige puisqu’elle a poussé chez nous, une nuit de Noël.

À Koutokaino, après le défilé triomphal de la petite caravane à travers la ville, Ladjé déclara au pasteur que la petite fille était sienne.

Devant l’église, Ya gardait les équipages contre la convoitise des civilisés. Son absence permit au fermier de mentir avec assez de sang-froid.

Il y eut, au retour, grande ripaille au campement. Langues de rennes, cuissots rôtis de filet, fumaient dans de gigantesques plats de bois. Les bouteilles d’eau-de-vie passaient de mains en mains. Maîtresse Ladjé, qui ne buvait pas, paraissait tout aussi émue que ses domestiques, tant elle était heureuse d’avoir un tout petit enfant à aimer.

V

MÈRE DOULOUREUSE

Laïla grandit sous la rude protection de Ya. Le fermier et sa femme choyaient beaucoup la petite abandonnée, mais leur neveu Mellah avait droit à une part de caresses.

Ya, lui, était devenu le jouet, la chose de M^{lle} Fleur-de-Neige. On ne le voyait guère s'éloigner du campement sans qu'il emportât, sur son dos, la petite hotte en cuir, d'où émergeait la chevelure blonde et le minois curieusement éveillé de sa souveraine maîtresse.

L'enfant gagnait, à ces fréquentes excursions sur la neige, une santé robuste et de jolies couleurs sur ses joues potelées. Le colosse, en son désir de plaire à la petite fille, se livrait à des soins de toilette depuis longtemps négligés.

Ladjé le surprit un jour pommadant sa crinière et promenant un peigne à travers les fourrés de sa barbe longue d'un pied.

Ya rougit à la vue du fermier, puis expliqua :

– Fleur m'a dit l'autre jour : « T'aime bien, Ya... mais pas beau, toi. » Elle a déjà deux ans, la petite mâtine ! Elle m'impose ses volontés. Quand je reviens de la chasse elle ne veut pas m'embrasser, sous prétexte que j'ai du sang aux mains.



– Tu vas devenir aussi coquet que nos rennes, mon pauvre Ya !

– J’en ai peur, soupira le Français. Enfin, il ne faut pas contrarier les « gosses ». La vie n’aura que trop vite affligé son pauvre petit cœur aimant. Je parie, maître, que tu songes déjà au temps où tu l’enverras à l’école, loin de nous, dans une ville où on ne l’aimera que pour son argent ?

– C’est vrai, mon ami ! Il faudra bien qu’elle sache lire, écrire, pour qu’elle devienne une demoiselle.

– Sans doute ! mais tu attendras que je lui aie appris ce que je sais, moi : courir sur les skiss, lancer le lasso, dresser...

– Tu m’en ferais un garçon, Ya ! interrompit le fermier en riant.

– Où serait le mal ? Enfin, nous en avons bien encore pour quatre ans à nous aimer, Fleur-de-Neige et moi, n’est-ce pas maître ?

– Oui.

– Alors, ne songeons qu’au présent.

Les nomades campaient à quelques lieues de Karasjok, mais ils allaient bientôt regagner leurs campements d’hiver.



Noël étant proche, Ladjé se rendit à la ville pour acheter les cadeaux que le petit Jésus devait déposer dans les souliers de Mellah et de Laïla.

Dans son traîneau, il emportait un paquet de fourrures et des os à moelle qu'il comptait échanger contre les bibelots du marchand Lind. Ladjé possédait bien deux sacs d'argent, enfouis au pied d'un bouleau, mais il conservait soigneusement les piécettes qu'il léguerait un jour à ses enfants.

En route, il chantait un Noël monotone et nasillard :

Un enfantelet vient de naître
Sur la terre que nous habitons.

Et il songeait à l'enfant qui lui était né, un jour de Noël, à la mignonne créature, au lys pur et frêle qu'il avait cueilli dans la neige. Le besoin de maternité dont souffrait sa femme, la riche pastoure, s'était apaisé dans les veilles près du berceau de l'étrangère. Il remerciait Laïla de la joie qu'elle avait apportée sous sa tente, et, dans sa reconnaissance, il la rêvait grande et belle jeune fille, vêtue de fourrures blanches, parée d'une ceinture d'argent.

Dans son traîneau, tiré par un renne blanc, – une bête aristocratique, – il la voyait se rendant à la messe, un missel à tranches dorées sur les genoux. Sous son bonnet d'hermine flottaient les bouclettes blondes de ses cheveux fins ; derrière la poussière de neige soulevée par l'équipage de « sa » fille, des jeunes gens, de riches habitants des villes, lançaient leurs rennes de course sans pouvoir atteindre la vision blonde et blanche.

Il souriait à cette apparition, secouait les guides, injuriait sa bête qui allait pourtant bon train.

Quand il s'arrêta en face du chalet habité par le marchand Lind, Ladjé fut ébloui par les splendeurs étalées derrière les vitres de deux grandes fenêtres. Épinglés à des cordelettes, des foulards mi-partie rouge, mi-partie jaune, zébrés de fioritures violettes, éclaboussaient de leurs couleurs brutales toute une rangée de bagues et de bracelets enfilés dans une baguette horizontale.

Au-dessus, des chevaux de carton, le poil hérissé, des poupées allemandes aux lèvres lourdes, des soldats, grands comme le pouce, alignés sur une planchette, semblaient se chauffer à la grande flambée lumineuse tombant des étoffes de soie. Des bonbons d'Occident, des sucres posés pour tenter l'appétit des yeux, s'entassaient en des bocaux ventrus, à côté de bouteilles polychromes.

En marchand qui sait sa clientèle, Lind avait jugé que les gâteries destinées aux bébés lapons seraient fort remarquées dans la compagnie des alcools chers aux parents.

Debout devant l'attelage, Ladjé hésitait à faire son choix parmi tant de merveilles.

– Entre donc, dit le marchand, qui depuis quelques minutes s'amusait de la stupéfaction nettement témoignée par la

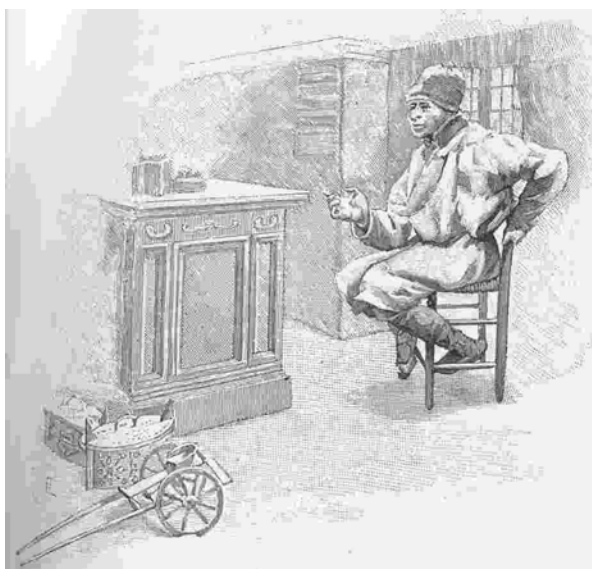
tête du fermier. Entre, et viens prendre un verre d'eau-de-vie, cela te réchauffera.

À cette invite – que ne dédaigne jamais un Lapon, – Ladjé traversa la boutique et suivit Lind dans une pièce meublée à l'occidentale, de chaises, de fauteuils et de buffets, tous meubles que ne connaissait pas le fermier. Assise devant une flambée de brindilles de sapin, une femme jeune encore, mais pâle, amaigrie, les cheveux châtons parsemés de filets d'argent, lisait la Bible. En l'enveloppe des fourrures, sa nuque penchée, l'affaissement, le tassement de son corps, trahissaient une grande lassitude de tout l'être. Elle salua d'un coup de tête l'apparition de maître Ladjé.

Apitoyé par la douceur fatiguée des grands yeux gris de M^{me} Lind, des yeux sans éclat dans la meurtrissure brune des paupières, le Lapon demanda :

– Ta femme est donc malade ?

– Non, mon ami, ma femme n'est pas malade, mais elle a beaucoup de chagrin. Assieds-toi, dit le marchand en avançant une chaise.



Ladjé obéit, fort gêné dans cette posture nouvelle pour lui, les pieds arc-boutés aux barreaux du siège, par crainte de se

laisser choir. Les Lapons, ainsi que tous les Nordlandais ont, en effet, l'habitude de s'asseoir sur le sol, les jambes croisées.

– C'est toi qui es si riche ? demanda Lind qui, n'oubliant pas ses intérêts, voulait flatter la vanité de son client. J'ai entendu parler de toi à Koutokaïno. On dit que tu possèdes des milliers de rennes. Je t'ai reconnu à la beauté de ton équipage.

– Oh ! riche ! Nous ne sommes jamais riches, nous, les conducteurs de rennes. Les loups et les voleurs se chargent de nous en empêcher.

– Sans doute, mais tu as en ce moment beaucoup de bêtes ?

– À vrai dire, je ne sais pas combien. Il en naît et il en meurt tout les jours.

– Tu n'as pas d'enfants, mon pauvre ami ? interrogea M^{me} Lind d'une voix douce, apitoyée.

– Moi, dit-il dans un bon rire... si, j'ai un enfant...

Souffrant involontairement de la joie du fermier, M^{me} Lind reprit sa pieuse lecture pendant que le marchand continuait :

– On nous a bien dit que tu as un petit garçon sous ta tente. Mais on croit que tu l'as adopté.

– Tu veux parler de Mellah ! C'est le fils de ma belle-sœur, en effet. Mais depuis qu'elle me l'a confié, j'ai eu le bonheur d'être père, père d'une petite fille, un trésor, un « petit soleil » !

La Bible posée sur un guéridon, la femme du marchand se retourna vers Ladjé et sourit :

– Quel âge a-t-elle ?

– Elle aura bientôt deux ans. Si tu la voyais ! Forte, belle, toujours gaie... Mais je ne vois pas d'enfants chez vous ?

– Tu n’as pas entendu raconter l’accident arrivé à notre petite fille ? demanda Lind, pendant que sa femme baissait la tête.

– Non.

– Nous l’aimions tant, Dieu nous l’avait donnée alors que nous n’espérions plus, mon ami. En allant à Koutokaïno, où nous voulions la présenter sur les fonts baptismaux, les loups ont attaqué notre caravane... Nos rennes effarés ont pris la fuite, n’obéissant plus aux guides... Notre servante Magia, renversée sur le sol, a laissé choir le berceau qui lui était confié... Il faisait nuit...

– Quand ce malheur est-il arrivé ?

– Vienne Noël, il y a deux ans.

– Deux ans ! répéta machinalement Ladjé. Et le berceau ?

– Quand nous l’avons retrouvé, il était vide.

– Vide ?

– Les lanières étaient brisées. La neige autour du « komse » était souillée de sang.

Se levant brusquement, le Lapon s’avança vers le marchand et dit très vite :

– Mais où... où as-tu perdu ton enfant ?

– Près du refuge, à mi-chemin de Koutokaïno, sur les bords du torrent.

– Ah ! ah ! ta petite fille ! ta petite fille ! morte !

– Morte ou disparue... Je ne sais pas. C’est terrible. Je comprends ton trouble, mon ami ! Depuis, notre maison est en deuil. Ma femme meurt lentement, Magia, la servante, est devenue folle ! Mon pauvre Ladjé. Dieu te garde de semblable catastrophe !

Le fermier, tremblant, ne savait que dire. Le berceau vide... les courroies arrachées..., le sang sur la neige, le sang de ses chiens dépecés par les loups ! Pas de doute possible. L'abandonnée qu'il avait recueillie, réchauffée sur son sein, était la fille du marchand. Malgré tout, voulant douter, il demanda d'une voix mal assurée :

– C'était à quelle époque ?

– La veille de Noël, mon ami.

Ladjé répéta :

– La veille de Noël !

Puis, poussé par un besoin d'avoir une nouvelle preuve de son malheur :

– Et le berceau ? tu...

– Nous l'avons conservé pieusement. Sa vue ne fait qu'augmenter le chagrin de ma femme, mais c'est un souvenir qui nous est cher. C'est un peu d'elle qui nous reste avec nous. Veux-tu le voir ?

Ladjé tendit les mains pour repousser le petit « komse », tout enguirlandé de feuilles de bouleau, qu'il avait abandonné autrefois sur la neige.

Devant lui M^{me} Lind, la tête penchée vers le foyer, sanglotait silencieusement en un sursaut continu des fourrures enveloppant son pauvre corps usé par la douleur.

Le Lapon avait hâte de fuir pour ne plus entendre les voix accusatrices, les voix qui bourdonnaient en lui, autour de lui :

« C'est leur fille que tu as recueillie. Rends-leur Laïla. Ils pleurent, la croyant morte. Elle est vivante et te sourit. »

Vite, pour ne pas avouer, pour ne pas obéir aux voix, pour ne pas s'agenouiller devant la mère douloureuse et demander pardon, il se précipita vers son traîneau.

– Tu n'as besoin de rien, Ladjé ? demanda le marchand, stupéfait de cette brusque sortie.

– Non ! si ! je reviendrai... je reviendrai !

Un claquement de langue, un coup de lanières sur les flancs du renne, et l'équipage traversa Karasjok en un tourbillon de neige, et s'élança sur la plaine unie...

VI

NOËL ! NOËL !

Quand Ladjé entra sous sa hutte, à la nuit tombante, la fermière réchauffait les pieds nus de Laïla à la flamme de l'âtre.

Elle dit :

– Voici père Ladjé, ma mignonne, père Ladjé qui apporte des jouets. Embrasse-le vite.

L'enfant tourna vers lui sa tête blonde, où les grands yeux pâles de M^{me} Lind brillaient de curiosité joyeuse, mais le Lapon annonça d'une voix brève :

– Je vais donner du fourrage aux rennes de mon traîneau. Couche Laïla.

Sur le seuil, il entendit les cris de la petite fille dépitée et se reprocha de faire couler les larmes d'une étrangère. Là-bas, à Karasjok, dans la chambre si propre, près du foyer reflété par les meubles vernis, il crut voir la pauvre mère, frileuse sous l'entassement des fourrures et pleurant elle aussi.

Au dehors, il évita ses domestiques, courut sur ses skiss autour des troupeaux, puis revint vers la tente où habitait Laïla Lind, la fille du marchand.

Fleur-de-Neige sommeillait dans le giron de sa mère nourricière. Il la prit en ses bras, sans mot dire, s'accroupit près du feu et, dans les traits de l'enfant découvrit le visage effacé de la mère mourante. C'était la même bouche fine aux commissures tombantes, les mêmes cheveux de lin blond.



La petite fille s'était endormie le cœur gros.

La souffrance avait animé son petit nez droit, encore mouillé de larmes. Elle rappela au Lapon la face amaigrie, presque sans vie, de la femme de Karasjok. Cependant m^or Ladjé épiait son mari tout en s'occupant du ménage. La brusquerie du fermier, la pâleur de son visage, ses gestes nerveux, l'inquiétaient. Elle allait lui demander s'il n'était pas souffrant, quand Ladjé dit d'un ton brusque :

- Allons, couche-la vite.
- Mais pourquoi, mon ami ?
- Pourquoi ! pourquoi !

Il haussa les épaules, puis, se levant, déposa la petite fille dans son berceau, berceau qui commençait à être trop court, tant Fleur-de-Neige grandissait vite à accompagner son ami Ya.

Le poing sur la hanche, maîtresse Ladjé se campa devant son mari :

– J’ai bien remarqué, dit-elle, que tu ne l’aimes pas comme autrefois. Quand elle était toute petite, j’étais jalouse tant tu lui faisais fête. Maintenant, tu ne parles que de Mellah ! Mellah fera ceci ! Mellah fera cela ! Pas un projet pour « mon trésor ». Heureusement que je suis là, moi, et qu’elle ne sera privée de rien tant que sa maman ne dormira pas sous la neige.

Môr Ladjé le bravait ! môr Ladjé prenait le parti de l’étrangère contre son homme ! Le moment était mal choisi pour annoncer la terrible nouvelle à la pauvre femme.

Sous prétexte de se reposer de la fatigue du voyage, le fermier se jeta sur les peaux de rennes étendues dans un coin du logis.

La venue des domestiques pour le souper ne parvint pas à le distraire des pensées qui le tenaient éveillé, les paupières closes.

Quand Ya, quand les Lapons eurent gagné leur lit ou leur poste de garde près des rennes, il se leva, s’approcha de môr Ladjé qui jetait des bûches dans le foyer :

– Écoute-moi !

– Qu’as-tu ? tu me sembles malade !

– J’ai... j’ai que je connais maintenant les parents de Laïla.

– Tu as la fièvre, mon pauvre homme.

– Non ! je ne suis pas « touché » par l’esprit de nos anciens dieux comme tu le crois ! Ne dis pas non ! Tu me regardes avec des yeux !... Je ne suis pas fou !

– Mais, mon cher Ladjé...

– Je te dis que j’ai vu aujourd’hui les parents de la petite fille. Tu n’es pas convaincue ?... Il y a deux ans, la veille de Noël... la veille de Noël, tu entends ? Lind, le marchand de Ka-

rasjok, partait avec sa femme et ses domestiques pour Koutokaino. Il voulait faire baptiser sa petite fille. Attaqués par les loups, les rennes brisèrent leurs traîneaux et la servante qui portait l'enfant roula sur la neige. Elle lâcha le berceau. C'était la nuit. Les recherches furent vaines. Mais, le lendemain, ils retrouvaient le berceau, le berceau vide ! tu comprends...

Les mains jointes, le visage à moitié enfoui sous le bonnet qu'elle avait enfoncé sur ses yeux, la Laponne, tête basse, songeait. Elle souffrait de cette brusque révélation, sur la naissance de l'« illparoschi » tendrement aimé, mais elle voulait douter, espérer.

– Mon pauvre homme, dit-elle enfin, presque joyeuse, le marchand, qui n'a pas d'enfant, t'a sans doute aperçu sur les bords du torrent. Il veut nous voler notre fille, il a inventé tout ce récit.

– Ce qu'il n'a pas inventé, môr, c'est le désespoir de sa femme, c'est la lente agonie de la pauvre mère. Ses yeux n'y voient presque plus, tant elle a pleuré. Il fait froid chez eux, malgré les fourrures derrière les portes, malgré les flambées dans l'âtre. Oh les pauvres gens ! les pauvres gens !

– Et tu as tout dit ?

– Non, j'ai tout caché par égoïsme ou par affection pour toi, ce qui est la même chose. J'ai pris la fuite pour résister à la tentation de leur rendre le bonheur. Je n'avait qu'un mot à dire, mais j'étouffais entre les murs de leur maison. Le marchand a voulu me montrer le berceau ! J'ai sauté dans mon traîneau pour aller loin, loin de cette maison de deuil !

– Ah ! mon pauvre ami ! mais tu ne vas pas la rendre. C'est notre fille, maintenant. Elle serait morte sans nous. Puis, qui connaît la vérité ?

– La mère la sait, j'en suis sûr ! Elle va venir ! Quand je contemplai Laïla endormie, avant le repos des domestiques, j'ai

vu ses grands yeux tristes qui me reprochaient ma mauvaise action.

Les vieilles joues plissées de môr Ladjé étaient luisantes des larmes qu'elle essuyait du revers de la main. Elle se leva péniblement et alla embrasser l'enfant qui dormait, les lèvres avancées en moue mécontente.

Elle demanda :

– Elle lui ressemble ?

– Oh ! oui... Regarde, femme, on dirait que la petite entend ce que nous disons et nous reproche notre égoïsme ?

– Mais non, mon ami ! Elle restera avec nous et sera bien heureuse. Le marchand et sa femme se consoleront de la disparition de la pauvrete. Ils sont plus jeunes que nous, eux. Viennent un autre enfant et ils ne songeront plus au pauvre petit corps blanc perdu dans la neige, mangé par les loups.

– Je t'assure que la mère ne peut pas oublier...

– La mère ! c'est moi, Ladjé ! Écoute, à ton tour, ce que je vais te dire. Si tu veux consoler l'étrangère, la femme de ce marchand, celle qui n'a pas su garder son petit contre elle, contre sa peau, va à Karasjok et avoue. Moi qui suis vieille et n'ai plus de joie à attendre, je mourrai.

Et, farouche, baisant les menottes de Laïla, baisant les fourrures qui empaquetaient le petit corps dont elle savait toutes les fossettes, elle ajouta :

– Choisis entre les deux mères : celle de Karasjok et ta femme !

En homme simple qu'il était, Ladjé se laissa tomber sur son lit de peaux, voulant dormir pour oublier. Mais dans la nuit de son insomnie brillaient les yeux suppliants de M^{me} Lind.

Le lendemain, il se leva plus fatigué qu'au temps où il passait ses nuits à surveiller les rennes femelles prêtes à mettre bas. Les pleurs de Laïla l'irritaient.

Il prenait la petite fille dans ses bras, l'embrassait, livrait sa barbe aux menottes agrippeuses ; puis, intimidé par le regard bleu, naïf, de la pauvrete, il la repoussait brusquement.

Môr Ladjé espérait dans l'amour du fermier pour sa fille d'adoption, et se taisait, presque certaine de gagner sa cause.

Le soir, au retour d'une longue course hors du campement, Ladjé annonça :

– J'ai envoyé Ya à Koutokaïno.

– Pour quoi faire ?

– Je ne veux pas qu'il soit là quand nous partiront pour Karasjok.

– Je ne veux pas !... Mais ils te feront punir par les juges. Ils te reprocheront d'avoir séquestré leur enfant. Je ne veux pas...

– J'avais peur de céder à tes prières. J'ai tout conté à Karji, au bon Karji, qui a failli tomber à la renverse dans la neige tant il a été stupéfait de cette révélation. Il m'a promis de ne rien dire aux autres domestiques. Mais il sait. Sa présence me reprocherait sans cesse ma mauvaise action. Allons, il le faut !

Le maître parlant haut, en homme qui veut, môr Ladjé se mit à pleurer.

– Prépare tout pour le voyage, continua le fermier. La nuit est belle ; je vais faire atteler les traîneaux. Nous devons nous hâter de rendre le bonheur à la pauvre mère qui se désespère depuis deux ans... Nous allons partir immédiatement. Songe que notre petite Laïla sera plus choyée chez le marchand que chez nous. Ils sont en retard de deux ans de caresses, eux.

Ce dernier argument fit plus pour convaincre môr Ladjé de la nécessité d'une séparation que tous les apitoiements du fermier sur la douleur de M^{me} Lind.

Ladjé et sa femme, qui tenait sur ses genoux le berceau où reposait Laïla, arrivèrent à Karasjok à l'aube du jour de Noël.

Quand ils entrèrent dans l'arrière-boutique où M^{me} Lind, assise près du foyer, lisait la Bible, toujours grelottant, le marchand Lind se montra fort étonné.

– Comment, Ladjé ! tu oses voyager avec ton enfant et ta femme par ce froid ?

– Nous avons entendu dire qu'un pasteur viendrait officier à l'église, aujourd'hui. Nous venons remplir nos devoirs de piété, expliqua le Lapon embarrassé.

Cependant la Laponne, les yeux brouillés de larmes, contemplait le visage osseux de la pauvre mère toujours en prières.

– C'est ton enfant ? demanda Lind, avec une caresse du doigt sur la joue rosée de Laïla.

– Oui, c'est mon enfant !

M^{me} Lind se tourna péniblement sur son fauteuil pour voir la petite fille.

Elle sourit à môr Ladjé :

– Tu n'as pas choisi une maison bien gaie pour célébrer les fêtes de la Nativité. Enfin, soyez les bienvenus.

Ladjé, tremblant, ne savait comment préparer les pauvres gens au troublant aveu. La fermière, plus délicate parce que c'était une femme naïve et simple, chuchota à mi-voix :

– Tous les chrétiens doivent être joyeux aujourd'hui !

– Sans doute, sans doute, mais...

– Dieu est tout-puissant. Il peut bien ressusciter les morts, continua d’une voix grave môr Ladjé.

M^{me} Lind répondit à la pieuse Nordlandaise :

– Dieu peut ce qu’il veut ! mais il se plaît parfois à éprouver notre résignation.

– Ses voies sont impénétrables, assura d’un ton doctoral la brave Laponne. Il peut vous rendre le bonheur perdu.

– Oh ! jamais ! cria la pauvre mère, sanglotant.

– Nous voulons te faire un cadeau qui t’aidera à oublier, reprit la fermière. Prends cet enfant. Je te le donne.

– Mais ce n’est pas le mien !

– Regarde comme elle est belle, comme elle est blanche : on dirait d’un lys fleuri dans la neige ! Nous l’avons appelée Laïla. Vois, dit la Laponne en écartant les fourrures qui masquaient le front de l’enfant.

M^{me} Lind, les sourcils froncés, contrariée par cette insistance de mère à lui faire admirer son enfant, se leva avec peine, pendant que le marchand, irrité :

– Vous avez tort de vous moquer de notre douleur !

– Nous ne plaisantons pas, c’est notre cadeau de Noël.

À genoux devant la fermière, M^{me} Lind chuchotait près de l’enfant qui venait de s’éveiller, souriante :

– La mienne aurait deux ans, maintenant. Ah ! les jolies petites menottes ! Et ces petits yeux ! Ma fille aurait de jolis yeux... beaucoup plus jolis même...

– Prends-la dans tes bras, dit la Laponne à la marchande.

Inquiète, troublée, M^{me} Lind demanda :

– Pourquoi voulez-vous l’abandonner ? Vous ne l’aimez donc pas ?

– Elle n’est pas à nous... nous l’avons adoptée... fit à mi-voix le fermier... C’est un enfant trouvé !

– Un enfant trouvé ! cria M^{me} Lind... ma fille !

Et, redevenue mère, redevenue jeune, elle saisit l’enfant, l’emporta dans ses bras jusqu’à son fauteuil, devinant, comprenant enfin !



– Ma fille ! ma fille !

Ladjé voulut raconter comment il avait sauvé l’« illparoschi », mais personne ne l’écoutait plus.

Agenouillé devant M^{me} Lind, le marchand adorait sa fille. La mère couvrait de baisers et de larmes la chair de sa chair, redevenant belle au contact tiède de l’enfant si longtemps pleuré.

Devant la boutique, les Lapons se rendant à l’église chantaient le Noël nordlandais :

**Un enfantelet vient de naître
Sur la terre que nous habitons.**

VII

LA PESTE

L'été venu, Ladjé, qui avait hiverné comme les années précédentes dans les pâturages de la Laponie russe, conduisit ses troupeaux sur la côte occidentale du Finnmark, dans les merveilleuses vallées qui entourent les fjords. Il ne campait qu'à quelques lieues de Karasjok, mais il ne voulait pas rendre visite au marchand Lind, sachant que la vue de Fleur-de-Neige ne ferait qu'augmenter ses regrets de l'avoir perdue. Quant à Ya, il semblait avoir vieilli de dix ans depuis qu'on lui avait enlevé son petit tyran. Sa barbe n'était plus qu'un fourré de poils hérissés comme des soies de sanglier, et il avait la mine hargneuse d'un terre-neuve qui a perdu son maître.

Durant le séjour de la petite tribu sur les bords de la mer, il commit mille sottises qui lui eussent valu force horions sans les poings emmanchés à ses avant-bras d'hercule.

Le fermier allait regagner ses quartiers d'hiver quand un voyageur annonça aux pasteurs de rennes, campés sur le littoral, qu'une terrible maladie ravageait le sud de la Finnmarkie. On ne savait pas quel nom donner au fléau. Il avançait peu à peu vers le Nord, dévastant les bourgades, s'attaquant de préférence aux Lapons. C'était comme un mauvais souffle, comme une gelée hâtive qui couchait les hommes robustes devenus vite

des cadavres noircis semblant brûlés. Pas de médecins pour combattre l'épouvante, pour préserver de la contagion de la peur des familles fuyant leurs hameaux, les vieux abandonnés au logis. On disait de Nesseby à Karasjok que les côtes étaient désertes. Les hommes valides avaient gagné les montagnes voisines, messagers de la terrible maladie qu'ils emportaient dans leurs fourrures, jusque dans leur main tendue.

Dans le calme de l'été, parmi les enchantements d'une nature vivante vite de toute la verdure de ses plantes éveillées d'un sommeil de neuf mois, les Lapons laissent leurs bêtes errer à l'aventure dans les pâturages communs et se reposent des gardes de l'hiver. Quand le café, l'eau-de-vie et les soupes de sang ne les retiennent pas sous la tente, ils vont à la ville voisine échanger des fourrures contre quelques bibelots enfantins ou des parures destinées à la maîtresse du logis : belle ceinture à boucle d'argent ou bonnet de laine écarlate. Mais ils se lassent vite de leur existence sédentaire, monotone, à peine interrompue par le dressage des jeunes rennes qu'ils attellent à des troncs d'arbre pour les habituer au traîneau. Aussi accueillent-ils avec joie le retour de l'hiver, et le *ratken* est un des grands divertissements des pasteurs de rennes.

À un jour fixé par tous les propriétaires, domestiques et chiens procèdent au *ratken* (triage) des rennes. Les bêtes se sont groupées par caprice, par fantaisie, et semblent par leur pelage gris, uniforme, rendre impossible toute reconstitution des anciens troupeaux.

Pendant que les hommes se précipitent à travers les pâturages, poussant le cri familier à leurs attelages, les chiens donnent de la voix, s'attaquent aux jarrets des fuyards, et les lassos sifflent, vite enroulés autour des bois des bêtes indociles.

Sur le vert des prés, des milliers de bêtes bondissent, apeurées, figurant des taillis qui marchent. Quand le gros de chaque armée est à peu près constitué et entouré d'un cordon de domestiques et de chiens, quelques petits propriétaires se querel-

lent pour les bêtes vagabondes qui ne veulent pas montrer, sur le haut de leurs oreilles, les marques de leur véritable possesseur. Les voleurs crient : « Au voleur ! » Insultes, querelles et pugilats ! L'eau-de-vie est de la fête, naturellement.

Le *ratken* se célébra, cette année-là, beaucoup plus tôt que d'habitude, les Lapons ayant hâte de planter leurs tentes loin des demeures empestées de leurs camarades sédentaires.

Pendant l'ascension de ses bêtes vers le plateau qui leur servait annuellement de pacage avant le départ de la Laponie russe, Ladjé rencontra un de ses amis, fuyant comme lui devant le fléau. Le fermier invita le voyageur à partager le repas de sa petite troupe.

Après avoir franchi l'huis, l'homme dit gravement : « Que la paix soit avec vous ! » Puis, le bonjour donné à l'hôtesse en se frottant le nez à la joue de môr Ladjé, selon la mode laponne, il s'assit sur le sol, les jambes croisées.

Rangés en cercle autour de lui, les Lapons oubliaient leurs doigts dans leurs plats d'écorce de bouleau, tant ils étaient curieux des nouvelles qu'il apportait.

– D'où viens-tu ? demanda le fermier.

– D'Anebakle, à trois lieues de Karasjok.

– Et tu as traversé Karasjok ?

– Traverser Karasjok !

– Pourquoi non ?

– La peste...

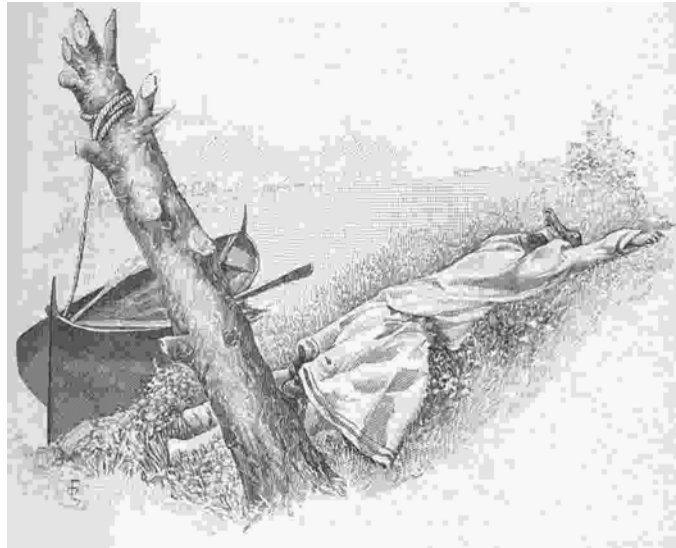
– La peste est à Karasjok !

– Depuis plus d'un mois. La bourgade est déserte maintenant ou habitée par des morts. Ceux qui ont pu fuir ont gagné Anebakle.

– Et Lind, le marchand Lind, qu'est-il devenu ? demanda vite le Français qui, jusqu'alors, semblait ne prêter aucune attention au récit du passant.

– C'était peut-être ton parent, ton ami ?

– Non !



– Pauvre Lind ! Un honnête homme, quoique Norvégien. Un soir qu'il flânait sur les bords de la rivière – attendant des marchandises que devait lui expédier l'un de ses correspondants, – il aperçut un bateau amarré à un tronc de sapin. Singulière embarcation ! Elle n'avait pour tout équipage qu'une jeune femme, couchée près de la barre du gouvernail et pressant entre ses bras un tout petit enfant. Il héla la passagère, qui ne répondit pas. Il se disposait à tirer sur l'amarre pour amener le batelet près de la rive, quand il aperçut, dans l'herbe haute, un homme étendu, face contre terre, les jambes et les bras allongés. Il s'approcha du dormeur : « Eh ! l'ami ! » L'homme ne bougea pas. Il se pencha, le secouant pour l'éveiller. Peine inutile. Alors, tournant vers le ciel le visage de l'inconnu, il aperçut la face tuméfiée et bleuie d'un cadavre. Il comprit qu'un jeune ménage, parti du Sud pour échapper au fléau, était venu mourir sur la côte. Il s'enfuit, épouvanté. Et par les rues de Karasjok où il criait : « La peste ! la peste ! » il était l'envoyé et le propagateur du mal, car il portait déjà en lui la terrible maladie.

Quelques heures après, il revint courageusement sur les bords de la rivière, voulant préserver Karasjok de l'épouvantable mal.

Il chargea le cadavre sur ses épaules, le déposa près de sa femme pour toujours endormie, coupa l'amarre et, d'un coup de pied, lança le bateau à la dérive.

Le lendemain, le marchand était étendu sur son lit, moribond, et, dans les huttes voisines de son chalet, d'autres hommes mouraient abandonnés des leurs. Mais les fugitifs avaient beau presser l'allure de leurs rennes de course, le fléau les suivait, le fléau les devançait, et ils allaient mourir dans les bourgades voisines ou en quelque hutte isolée de l'Akkanasfjeld.

– Lind !

– Lind et sa femme sont morts... Leur domestique Lars s'est réfugié à Assebakte.

– Emportant la petite Laïla, sans doute ? demanda le Français.

– Laïla ?

– Lars m'a raconté comment son maître a succombé, mais il ne m'a pas parlé de Laïla. Le marchand avait donc une fille ?

– Toute petite, les yeux bleus, blanche comme un lys, et si jolie ! Vous ne l'avez pas vue à Anebakle ?

– Non. Je ne connais pas cette petite Laïla.

Sifflant son chien Belleville, le colosse se réfugia dans sa cahute pour cacher ses pleurs d'homme. Le voyageur continuait son récit pendant que la fermière, étendue sur sa couchette de peaux de bête, évoquait, les yeux fermés, la douce figure de Fleur-de-Neige moissonnée par le fléau !

VIII

LA BOURGADE MORTE

Après huit jours de marche, Ladjé campa sur les hauteurs d'Akkanasfjeld.

Le soir même de l'arrivée, la neige tomba à gros flocons et le Français, qui avait été sombre et taciturne durant tout le trajet, se livra aux sauts les plus extravagants.

Comme le fermier s'étonnait de cette subite gaieté, Ya demanda :

– À combien sommes-nous de Karasjok ?

– À vingt lieues à peu près.

– Dans vingt-quatre heures je serai de retour.

– Le village est abandonné. Qu'y vas-tu faire ?

– Qui sait ?

– Tu espères retrouver Laïla ?

– Vois-tu, maître, je ne crois pas à la mort de Fleur-de-Neige. Depuis le récit de ce passant qui nous a appris le trépas de Lind, je n'ai presque pas eu de chagrin, non, pas de chagrin. Mais, la nuit, je repose d'un sommeil inquiet, comme si la petite

coquine venait me tirer par la barbe pour demander aide et secours à sa vieille bête de Ya. Je veux en avoir le cœur net.

– Mais la peste, mon ami ! crois-tu être à l’abri de la contagion ?

– Bast ! Les premiers froids ont dû mettre en fuite la vilaine chienne verte. Encore un cadeau des civilisés, des gens des villes ! Ce soir, si la lune veut me faire l’amitié de montrer le bout de son nez, je pars avec le plus léger de mes traîneaux et deux bonnes bêtes de course.

– Enfin, as-tu songé aux dangers d’une pareille expédition ?

– À quoi bon ? j’aime ma petite Laïla, mon devoir n’est-il pas de la secourir si elle a besoin de moi ?

– Va, mon ami, va. Je t’assure que sans môr Ladjé, mon neveu Mellah et tous les braves gens dont je suis un peu le père de famille, j’aurais tenté l’aventure, moi aussi. Écoute bien ce que je vais te dire, Ya. Dorénavant, quoi qu’il arrive, et quand bien même tu consommerais plus d’eau-de-vie que tous les habitants d’Alten réunis, tu trouveras toujours un chez toi sous ma tente. Tu vivras à ta guise et...

– C’est bon ! c’est bon ! Ne dirait-on pas que je vais livrer bataille à toute une noce d’ours blancs en ballade sur la neige ! Mais tu n’es pas raisonnable, maître Ladjé, quand tu m’accuses d’aimer un peu trop l’eau-de-vie. Je ne suis pas Lapon, moi. Je suis obligé de mettre du combustible dans ma machine pour qu’elle fonctionne sans accident dans une semblable température. Elle est très vaste et très forte, ma machine, et, dame ! elle dépense plus que les vôtres.

– Veux-tu m’embrasser ? demanda le fermier.

– Non, Ladjé. Quand je vois un Lapon se frotter le nez au nez de son voisin, j’ai toujours envie de rire. Serrons-nous la main à la française, ce sera plus digne.

Pendant la nuit, Ya parcourut quatre-vingts kilomètres et atteignit, à l’aube, les hauteurs qui dominant Karasjok. Pendant que ses coursiers soufflaient, tout en labourant la neige du sabot pour se régaler de quelques touffes de lichens, le Français contempla la vallée, autrefois si bruyante, maintenant triste et morne.

Au-dessus des tentes aux toits de peau déchirées par les premiers vents d’hiver, l’église dressait d’un air lamentable ses poutrelles disjointes, ressemblant à un nid dévasté par un pourchasseur d’oiseaux. Des traîneaux pourrissaient sur la neige. Des troupes de rennes, déshabitués du servage, erraient à l’aventure parmi les décombres, soupçonneux et inquiets déjà comme des rennes sauvages. Les mugissements des bêtes d’Ya saluant leurs camarades les mirent en fuite, puis ils s’arrêtèrent à cent mètres du village, naseaux au vent.

Seul le cottage de Lind, la charpente vernie, l’air propre et calme, semblait avoir été préservé de la contagion dévastatrice des choses et des gens.

Ya allait diriger son attelage vers la demeure du marchand, lorsqu’il aperçut un mince filet de fumée montant d’une hutte, une écharpe de bleu aussi légère que les spirales de fumée qui empanachent une pipe allumée. Des hommes vivaient en cette cité morte !

Quand il entra sous la tente surmontée de la gaie petite banderole, il aperçut une Laponne accroupie, soufflant sur deux tisons qui s’embrasaient dans l’âtre.

– La paix soit avec vous ! dit-il.

La femme, une pauvre vieille, se leva effrayée, puis se précipita vers le Français riant et pleurant à la fois :

– Enfin ! Dieu soit loué ! Nous sommes sauvés. Ah ! je pensais bien mourir sans revoir mes semblables.

– Tu es seule ? demanda Ya, inquiet.

– Non. Mon pauvre homme est couché, incapable de quitter le lit depuis que nous n'avons plus à manger. Il a la fièvre. Aujourd'hui j'ai pu me traîner jusqu'à la maison du marchand. Je pensais y trouver un peu de viande séchée. Impossible d'entrer dans la boutique, tant j'ai eu peur. J'ai vu le rire de Lind. Son grand cadavre me barrait la route.



Soulevant ses couvertures, un vieux Lapon tendit à Ya ses deux mains amaigries aux jointures noueuses et murmura :

– Ami ! ami !

– D'où viens-tu ? demanda la vieille Laponne.

– De la montagne. Je suis domestique chez le fermier Ladjé.

– Un homme généreux et riche ! Dieu soit loué ! Nous ne mourrons pas de faim. La peste est-elle arrivée jusqu'à vous ?

– Nous avons fui dans l’Akkanas, quand nous avons appris l’invasion du fléau.

– Ici, tous ceux qui ont pu quitter la bourgade ont abandonné leurs maisons. Nous sommes si âgés et si pauvres que nous n’avons pas voulu quitter notre tente aussi délabrée que nous. La peste a dédaigné nos dépouilles de vieux. Ah ! je suis bien heureuse, bien heureuse ! Je reverrai peut-être mes enfants et mes petits-enfants.

De faibles gémissements attirèrent la vieille en un coin de la hutte, vers un amas de fourrures.

– Qu’y a-t-il donc ? dit Ya.

– Oh ! rien ! c’est une petite fille que nous avons recueillie dans le village abandonné. Je l’avais oubliée, tant la joie rend égoïste. Elle n’a pas mangé depuis deux jours, la pauvrete.

– Comment se nomme-t-elle ? cria Ya, se précipitant vers la couchette de l’enfant.

– Je ne sais pas son nom. C’est la fille du marchand... du marchand Lind.

– Laïla !

À cet appel, l’enfant se mit à geindre plus fort. Écartant les fourrures, Ya se courba vers le visage de Fleur-de-Neige qui, épouvantée par la grande barbe et les longs cheveux du colosse, gémit :

– Oh ! le vilain homme ! le vilain homme !

Le brave domestique, qui comptait sur un accueil plus enthousiaste, eut envie de pleurer, mais, pour captiver la petite sauvage, il fit sa voix douce, caressante :

– Laïla ! petite Laïla ! Ma petite Fleur-de-Neige ! C’est moi, Ya, qui demeuré chez papa Ladjé...

La vieille Laponne cherchait, elle aussi, à rassurer l'enfant.

– C'est un ami, un ami qui apporte de bonnes choses à manger.

– Comment ! je te fais peur, mon petit trésor, pria le Français, les mains jointes. Tu ne me reconnais pas ? Je ne veux pas te faire de mal, ma gelinotte ! Laïla ! Laïla ! Voyons ! Tu as donc oublié maman Ladjé, et Mellah et les rennes qui courent si vite ?

De son petit poing, l'enfant écrasa une larme roulant sur sa joue amaigrie et, les yeux grands ouverts, inquisiteurs, sourit à peine, défiante encore.

– C'est toi, Ya !

– C'est moi, ma petite chérie. Ne pleure pas. Je suis si malheureux de te voir pleurer.

– Tu me porteras sur ton dos ? demanda l'enfant.

– Je te porterai sur mon dos, et nous irons vite, vite sur la neige. Laisse-moi essuyer tes yeux. Allons, souris à ton ami Ya, qui te donnera des friandises.

– Oh ! oui ! j'ai faim ! j'ai faim ! répondit l'enfant en pâlisant.

Le Français tira de la poche de son surtout une langue de renne fumée qu'il découpa en minces rondelles. La petite, affamée, mangeait avec une telle hâte que le pauvre Ya, les yeux gros de larmes, ne voyait pas les regards avides que la vieille jetait sur la viande.

– J'ai faim aussi, murmura la Laponne.

Il alla chercher un quartier de renne qu'il avait emporté dans son traîneau, en prévision de quelque malheur à soulager.

Pendant que les vieillards dévoraient à s'étouffer, il parla à l'enfant, lui caressant les cheveux de ses gros doigts rudes,

comme on lisse les plumes d'un oiseau pour le rassurer après sa capture.

– Que faire, dit la vieille entre deux bouchées, que faire si tu n'étais pas venu ? L'enfant serait morte dans les souffrances. Elle est si belle et elle a tant de cœur déjà ! Quand nous l'eûmes recueillie, elle s'échappa de notre tente, je ne sais combien de fois, pour voir si papa et maman ne s'éveillaient pas de leur long sommeil. Maintenant, elle commence à comprendre, je crois, que ses parents ne s'éveilleront plus ; mais hélas ! nous morts, – ce qui ne tardera guère, – qui prendra soin de l'orpheline ?

– Mon maître Ladjé, qui l'aime comme si elle était sa fille. N'est-ce pas, Laïla, continua-t-il en s'adressant à l'enfant, que tu veux bien t'en aller avec ton ami Ya ?

– Oui, avec Ya qui me donnera de bonnes choses à manger. Mais je veux aussi papa et maman.

– Tu ne les reverras plus, ma petite Fleur-de-Neige. Ils sont loin, bien loin, mais tu auras un autre papa et une autre maman chez nous.

– Tu vas l'emmenner ? demanda la vieille, non sans regret.

– Je suis venu à Karasjok dans l'espoir de la retrouver, dit le colosse. Mais sois tranquille, mon maître t'enverra de quoi attendre le retour de tes parents. Aide-moi à l'habiller.

Vêtue d'une chemise de fine peau, les pieds bien emmitouflés dans des *comagen* (souliers) bordés de cuir rouge, roulée dans d'épaisses couvertures, M^{lle} Fleur-de-Neige partit de Karasjok, couchée sur les genoux de son ami Ya, à la grande allure des rennes mis en gaieté par les chants de triomphe mugis par le colosse dans l'immense plaine déserte.

IX

À L'ÉCOLE

Les gâteries du fermier et de sa femme firent oublier à la fille du marchand les mauvais jours de Karasjok.

D'ailleurs, l'enfant, retrouvant toutes choses jadis familières, ne tarda pas à croire que la Laponne était sa véritable mère. Mellah, tout heureux d'avoir une compagne de jeux, apprit à Fleur-de-Neige le maniement du lasso que lui avait confectionné Ya qui, pour conserver les bonnes grâces de la petite charmeuse, devint la plus dévouée comme la plus attentive des bonnes d'enfants.

À sept ans Laïla, chaussée de skiss, devançait à la course son cousin, petit garçon un peu brutal. En leurs disputes, elle ne craignait pas, bien que moins âgée que son camarade, de recourir à l'argument des coups de poing. Ya devait intervenir pour régulariser les chances du combat qui attirait au pauvre Mellah de sévères réprimandes. Très franche, très sincère, très affectueuse aussi, elle n'hésitait pas à prendre la défense de son adversaire et à accuser ses torts.

Élevés l'un et l'autre dans le libre emploi de leurs forces, ils devinrent, en peu d'années, de vigoureux jeunes gens. On disait déjà d'eux, en les voyant se lutiner sur les côtes de la mer, en été : « Quel joli couple ! »

L'ovale de son visage un peu long, les joues striées de petites broderies rosées par le sang coulant à fleur de peau, les cheveux blonds et les yeux gris vert, Laïla était grande, élancée. Si ses poignets rouges manquaient un peu de distinction, elle savait atteler de jeunes rennes à son traîneau. Un bonnet de peau de renard, un bonnet pointu, bordé de martre, posé sur les boucles courtes de sa chevelure, donnait à sa physionomie doucement grave une allure garçonnière. Vêtue d'une tunique bleue durant la belle saison, elle portait, l'hiver venu, un somptueux, un manteau fait de peaux de jeunes rennes, serré à la taille par une ceinture en cuir ornementée d'arabesques et de pendoques en argent et en or. N'était-elle pas la fille du fermier le plus riche de toute la Laponie norvégienne ?

Des domestiques qui savaient son origine, il ne restait plus à la ferme que son ami Ya, les autres s'étant mariés ou dormant en la terre bénie de Koutokaïno. Le gros Karadji lui-même avait pris femme. Ses ridicules avaient fini par séduire une des servantes de môr Ladjé.



Mellah, lui, n'était pas beau. Ses jambes légèrement arquées, son visage aux pommettes saillantes, ses yeux vifs mais petits, disaient l'infériorité de sa race. Néanmoins les jeunes filles laponnes lui trouvaient bonne tournure en *jacke* rouge et en bonnet carré. La vérité est que le pauvre garçon ressemblait,

sous sa coiffure, à un vieux juge malin et grimaçant, ce qui ne l'empêchait pas d'être souple et fort comme tous les Nordlandais.

Laïla et Mellah vivaient absolument à leur guise. Les Lapons ont coutume de ne jamais punir leurs enfants des peccadilles qui, chez les civilisés, font couler de si grosses larmes dans le monde des tout petits. Ces nomades ont la mauvaise habitude d'obéir à leurs bambins, de satisfaire leurs caprices, de ne jamais s'opposer aux volontés balbutiées par leurs lèvres faites pour le sourire et non pour la moue. Pourtant, devenus grands, les marmots obéissent à leurs parents, les respectent et les aiment. C'est qu'en leur existence pastorale, les enfants n'ont qu'à imiter ceux qui vivent près d'eux pour être naturellement bons et honnêtes.

Ladjé savait lire les vieux livres lapons, et sa femme pouvait réciter les prières chrétiennes et les plus beaux passages de la Bible.

À la veillée, sous la hutte formée par quatre pieux soutenant la toiture de peaux édifiée en cône, dans l'atmosphère grise et comme ouatée par la fumée de l'âtre, les domestiques écoutaient, chaque jour, les merveilleuses histoires des livres saints. Assis près du feu, le fermier expliquait et commentait les paraboles, grave comme un clergyman, pendant qu'accroupis et fantastiquement éclairés par la flambée dansante du jour, les Nordlandais, bouche bée, souriaient de leurs petits yeux éveillés, attentifs comme des enfants au récit d'un conte. Des assauts de neige, des craquements brusques de toiture sous le vent, des aboiements de chiens autour des tentes groupées près de la hutte des maîtres, disposaient à la croyance au merveilleux, ces âmes de simples, isolés sur la plaine glacée. L'homme maigre et ridé, couvert de peaux de bêtes, qui leur inspirait la foi en un monde meilleur, était pour eux le père et le prêtre, le patriarche aussi vénéré que le furent les conducteurs d'hommes et de troupeaux aux temps bibliques.

Si Laïla apprit vite à lire le lapon, Mellah se montra insensible aux beautés de sa langue nationale représentée par un tas de petits signes dont la seule vue lui donnait la migraine.

Aussi son oncle résolut-il de l'envoyer à l'école de Koutokaïno, où Ya ne viendrait pas le distraire de l'étude par l'attrayante proposition d'une partie de pêche.

Mellah avait déjà quinze ans quand il partit pour la ville, moins enthousiaste que sa cousine, tout heureuse d'apprendre le norvégien.

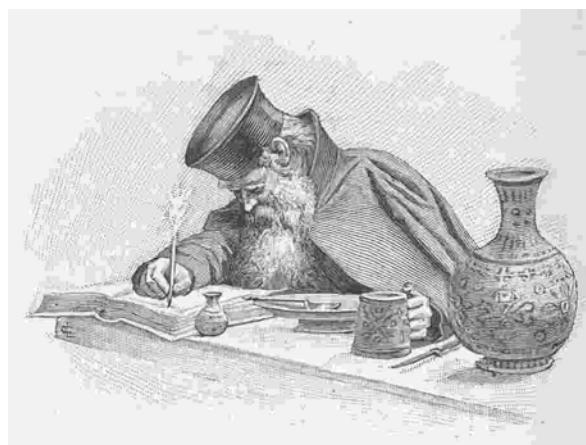
Selon la coutume, les deux jeunes gens logèrent chez un marchand, amplement dédommagé de l'hospitalité qu'il leur offrait par de fréquents cadeaux consistant en quartiers de renne.

Sous la direction du pasteur, ils commencèrent l'étude de leur catéchisme avec une égale ardeur, mais la prononciation du norvégien mettait le pauvre Mellah à la torture, tandis que Fleur-de-Neige faisait des progrès qui étonnaient le maître lui-même. S'il félicitait la jeune fille, le maître n'épargnait pas les reproches au neveu de Ladjé et le qualifiait de sobriquets qui achevaient d'étourdir le jeune garçon. Très studieux, Mellah ne savait plus comment vaincre la paralysie de langue qui lui faisait bredouiller le moindre texte.

Aussi, quand Ladjé vint chercher ses enfants à Koutokaïno, Mellah fut tout heureux de retourner à l'école de Ya. M^{lle} Fleur-de-Neige, par contre, n'avait plus grand'chose à apprendre du pasteur.

X

LA FOIRE DE KARASJOK



Tous les hivers avait lieu, à Karasjok, une foire renommée, où les pasteurs se rendaient en famille, pour échanger leurs fourrures et leurs rennes contre des ustensiles de ménage et des bibelots qu'apportaient les marchands.

Le pasteur venu de Koutokaino retrouvait là ses fidèles, et il avait fort à faire pendant la fête. Il baptisait ou mariait tout le jour durant. Et les amoureux faisaient preuve d'une telle impatience que le saint homme devait prendre ses repas tout en inscrivant les noms des époux sur le grand registre communal.

Les boutiquiers avaient à peine dressé leurs étalages aux étoffes barbares et aux aveuglantes quincailleries que déjà sur la plaine blanche apparaissaient à l'horizon un fourmillement de petits traits noirs zigzagants. C'étaient des « *raiden* », des files de vingt ou trente rennes tous attelés à un traîneau qui accouraient vers Karasjok. Les négociants, les « bourgeois », ainsi que les appelaient dédaigneusement les nomades, battaient des

mains, réjouis par cette invasion de larves vite grandissantes. Ils accueillèrent par des vivats l'apparition des silhouettes bizarres se détachant sur la plaine blanche, comme des ombres chinoises sur un écran lumineux.

Ladjé, accompagné de Laïla et de Mellah escortés du fidèle Ya, arriva sur la place de Karasjok un jour après l'ouverture de la foire. Sa venue fit sensation quand il arrêta son « raiden » devant la porte de l'église.

Quarante bêtes aux puissantes ramures, aux jambes nerveuses, impatientes sous les harnachements piqués de clochettes, étaient attelées au seul traîneau de Ya qui les dirigeait de la main, superbement.

Les amateurs de rennes entourèrent vite le riche équipage, mais Ya se précipita de son traîneau pour frayer un passage à Fleur-de-Neige. La jeune fille, parée de ses dix-neuf ans et d'un « *pak* » bordé de renard bleu, maîtrisait difficilement la bête fixée à son traîneau par des lanières rouges. Elle conduisait un renne gris. Les filles des riches pasteurs venus à Karasjok en un nid de fourrures remorqué par un renne blanc, aristocratique, firent la moue. Laïla, la blonde Laïla, l'héritière du plus grand fermier de la Laponie septentrionale, se montrer en un équipage de pauvre ! Mais les allures brusques, impatientes de la bête attirèrent vite l'attention des nomades. On fit cercle autour de la jeune fille rougissante, pendant que Ya caressait de la main les naseaux de l'animal roulant des yeux apeurés.

- Quelles jambes élancées !
- Quelle sveltesse !
- Et la ramure ! jamais je ne vis bête aussi richement coiffée.
- Et ses yeux, noirs comme du jais mouillé !

– C’est bon ! interrompit assez rudement Ya, flatté au fond des suffrages des curieux, vous allez le rendre méchant. Il répond aux compliments par des coups de sabot, prenez garde !

Plus osé que ses camarades que les brusqueries du Français n’effrayaient pas, un pasteur demanda :

– Où donc as-tu pu dénicher pareil coureur ?

– Je ne l’ai pas volé, pour sûr !

– Sans doute, mais quelle marque porte-t-il ?

– Celle de ma maîtresse Laïla.

– C’est un renne de Suède ?

– De Suède ! Il est né d’une de nos femelles et d’un renne sauvage, il se nomme Ouragan.

– Je croyais, reprit l’autre, que ces produits sauvages ne souffraient pas le harnachement.

– Sans doute, mais c’est ma maîtresse qui l’a dompté avec ses petites manières douces, et un peu de sel dans le creux de la main. Moi, je le conduis aussi, ajouta Ya modestement. Mais, si tu t’avisais de monter dans le traîneau, il t’en sortirait à coups de ramure, et d’une ruade il briserait l’attelage.

Cependant Fleur-de-Neige avait retrouvé ses amies les pastoures, qui l’embrassaient et la complimentaient. Phénomène étrange, la beauté de Laïla n’excitait pas la jalousie des petites nomades, tant l’élégance sauvage de la jeune fille était unanimement célébrée et reconnue.

Toute simplette et naïve, l’âme de Laïla ne s’enorgueillissait pas d’ailleurs d’une telle supériorité, et elle accueillait les petites Laponnes, riches ou pauvres, avec la même bonne grâce.



Pendant que Ya déchargeait les traîneaux, Mellah et Ladjé édifiaient la tente qui devait abriter bêtes et gens durant leur séjour à Karasjok. Le jeune gars mettait même beaucoup de hâte à s'acquitter de sa tâche, sachant que les amoureux ne tarderaient pas à faire à sa bien-aimée Laïla leurs offres de fiançailles. À la foire de Karasjok, les Lapons venaient en effet prendre femme tout en s'approvisionnant des outils ou des étoffes nécessaires sous la tente, et leurs accordailles ne demandaient guère plus de temps que l'achat d'un bonnet rouge. Les jeunes gens vantaient leurs troupeaux, la vitesse de leur renne de course, promettaient une douce destinée à l'élue de leur cœur, puis finissaient par l'offrande d'un foulard que la belle acceptait sans trop se faire prier, mais sans se prononcer immédiatement sur le sort de ses galants. Elle se faisait même un malin plaisir de cueillir le plus grand nombre de foulards possible. Il faut dire aussi que les amoureux se hâtaient de placer un grand nombre de gages pour ne pas se trouver dépourvus de compagnie à la fin de la foire.

Ya, qui favorisait l'amour de Mellah pour sa petite Fleur-de-Neige, conseilla au pauvre garçon d'offrir au plus vite son présent d'amoureux, et le jeune Lapon courut en toute hâte faire emplette d'un anneau d'argent enguirlandé d'un filet d'or.

Quand il rejoignit la jeune fille entourée de toute sa petite cour d'adultrices, de nombreux galants rôdaient déjà autour de Fleur-de-Neige, attirés par la sveltesse de sa taille, son riche bonnet pointu, les plaques d'argent qui nouaient sa ceinture. Tremblant d'avoir été devancé, le pauvre amoureux prit la main de la naïve jeune fille et glissa à son petit doigt l'anneau des fiançailles. Laïla sourit, mais ne répondit rien aux yeux interrogateurs du Lapon, trop ému pour risquer un compliment. D'ailleurs n'était-il pas entendu que leur mariage aurait lieu l'été venu ?

Cependant, les soupirants tenus à distance par la beauté de la jeune fille s'enhardissaient jusqu'à lutiner les voisines de Laïla. Alors un robuste gars d'Utsjok, les lèvres souriantes, l'air impertinent, s'avança en une allure souple, tenant entre ses doigts un foulard vert et rouge. Il écarta brusquement Mellah, et osa baiser la joue de Laïla. Puis, le foulard tentateur agité devant le visage de la jeune fille, il lui demanda de l'accepter pour son fiancé.

– Mon fiancé ! répliqua Laïla en se dégageant avec un franc rire, mais je ne te connais pas. Je ne t'ai jamais vu.

Et les bonnes amies de se moquer, amusées par l'audace de ce pauvre diable inconnu qui osait prétendre à la main de la plus riche héritière de l'Akkanas.

Mais lui continua, fièrement campé sur ses jambes torsées :

– Tu ne me connais pas ! Qu'importe ? Regarde-moi, ô la plus belle fleur des monts ! Laisse-moi te dire que, de Tanen à Utsjok, pas un garçon ne peut me devancer sur ses skiss, que jamais tu ne trouveras un ami plus fidèle que moi. Tu es belle

comme le soleil de juin. Viens avec moi ! Tous deux, toujours deux, nous courrons sur le fjeld, et les oiseaux qui chantent au retour de l'été ne seront pas plus insoucians que nous. Nous planterons notre tente où tu voudras, sur le bord des lacs ou sous les sapins d'Enarès. Nous serons toujours heureux, nous aimant bien ! Ma bouche ne dira jamais les mots qui font pleurer, et je saurai t'appeler de doux noms qui feront sourire tes lèvres et tressaillir ton cœur. Viens ! petit papillon ! viens ! Le pasteur nous fera mari et femme, et, dans mon traîneau capitonné de mousse je t'emporterai sur mes genoux, loin, loin, au pays où l'on aime, au pays où nous serons deux...

À ce naïf discours qui était loin de charmer le pauvre Melah, réduit au silence par la coutume laponne qui laisse une jeune fille libre d'entendre les propositions de ses galants, Laïla ne répondit pas un mot, émue peut-être par l'accent de sincérité du bouillant amoureux ; mais, pour consoler son ami d'enfance, elle fit tourner à plusieurs reprises autour de son doigt la bague de fiançailles enguirlandée d'or fin.

Alors survint un grand jeune homme à barbe rousse, bizarrement accoutré. Il était tout vêtu de noir, à l'européenne. Le rire blanc et prétentieux, il s'approcha de Fleur-de-Neige, esquissa une révérence qui fit pouffer de rire les petites Laponnes, et du bout des doigts tendit à l'élue de son cœur une cuiller en vermeil. C'était sans doute quelque garnement, tout heureux de troquer sa position précaire dans le monde des villes contre l'existence assurée de la vie des pasteurs. Il avait entendu dire que cette belle jeune fille était l'héritière du riche Ladjé.

Il déclama du bout des lèvres, le bras arrondi :

– Ô ma charmante ! viens dans ma Finlande, ma Finlande aux mille lacs !

N'en écoutant pas davantage, Fleur-de-Neige lui tourna le dos.

Il disparut alors, faisant briller sa cuiller entre ses doigts blancs, pour tenter quelque autre riche pastoure.

Dans sa marche triomphale à travers les groupes de jeunes gens, Fleur-de-Neige récolta quatre ou cinq douzaines de foulards et autant de naïfs compliments.

Mais, le cortège de ses amoureux grossissant de plus en plus, elle rendit aux jeunes gens leurs cadeaux de fiançailles, pour ne garder que le petit anneau du pauvre Mellah, qui faisait piteuse mine à l'apparition de chacun de ses concurrents.

Si les amoureux étaient en liesse, les gens dits raisonnables se montraient fort bruyants.

C'étaient, devant chaque boutique, de longs marchandages clamés à haute voix ou des disputes suscitées par l'eau-de-vie.

Dire que Ya ne but pas outre mesure, lors de son arrivée à Karasjok, on ne le croirait pas. Toutefois, comme elle le savait d'humeur batailleuse, Laïla lui avait fait promettre de ne pas se mêler aux groupes des nomades, le soir venu, à l'heure où les têtes sont le plus échauffées.

Le lendemain, le Français, flânant devant les boutiques, apprit que l'un des marchands venus à Karasjok s'appelait Lind. Il fit part de sa découverte à Ladjé et lui désigna la boutique habitée par le Norvégien. À l'aide de menus achats le fermier apprit des autres marchands que ce Lind était le neveu de l'ancien négociant de Karasjok.

Inquiet, le pasteur s'arrêta devant l'étalage qu'on lui avait signalé pour examiner l'étranger à son aise.

C'était un jeune homme de haute stature, au visage blanc, encadré d'une barbe noire dont il prenait grand soin à voir le jeu continuel de sa main caressant les poils longs. Vêtu d'un costume lapon, il se tenait debout près d'une jeune fille blonde aux grands yeux gris amusés par les faits et gestes des indigènes.

Ladjé entra dans la boutique et demanda sans préambule :

– Tu t’appelles Lind ?

– Oui, André Lind, répondit sérieusement le jeune homme, pendant que la jeune fille souriait de la curiosité sans gêne du fermier.

– Tu as ton père et ta mère ?

– Mon père, puis ma sœur que voici.



– Ton père avait-il beaucoup de parents ? interrogea Ladjé, sans s’inquiéter de la mine moqueuse de M^{lle} Lind.

– Il n’avait qu’un frère qui vint s’établir ici, il y a longtemps, et qui mourut l’année de la peste.

– Il était marié et avait des enfants ?

– Oui. Sa femme et sa fille furent, elles aussi, victimes du fléau. Mais tu étais peut-être son voisin ? tu l’as sans doute connu ? demanda à son tour le jeune homme ému.

– Moi ! moi ! pas du tout, s’empressa d’affirmer Ladjé.

Escortée de Mellah et d’une bande de jeunes gens, Laïla vint à passer devant la boutique de Lind. Elle accourut vers son père, toute rose de santé et de belle humeur. Des boucles blondes échappées de son bonnet pointu tombaient sur ses yeux.

– C’est ta fille ? demanda le jeune homme surpris de voir la belle sauvage passer son bras autour du cou du Lapon.

– Oui, c’est ma fille Laïla, et je veux lui acheter de la toile pour doubler sa tente.

– Vraiment ! tu veux donc la marier ?

– L’hiver prochain, je pense.

– Elle doit avoir nombre de prétendants ?

– Sans doute, mais elle sera la femme de mon neveu Mellah.

– Quand bien même elle préférerait un autre amoureux ?

– Qui peut lui plaire mieux que Mellah ?

Cependant Laïla avait disparu derrière une tenture de peau, attirée dans l’arrière-boutique par M^{lle} Lind. La jeune Norvégienne, surprise d’entendre la belle sauvage s’exprimer correctement dans le langage des « daros », l’interrogeait tout en l’examinant comme un joli petit animal.

– Comment t’appelles-tu ?

– Laïla ; mais j’ai un vieil ami qui me nomme Fleur-de-Neige.

– Laïla ! oh ! le joli nom ! C’est la première fois que je l’entends.

– Quand on m’aime bien, on me dit aussi Laïlashjam, ce qui signifie : mignonne Laïla. Quel est ton nom ?

– Inga.

– Je t’appellerai Inga, si tu veux bien Inga à la mode laponne, ou Ingashjam, c’est à dire : Inga chérie, petite Inga.

– J’y consens volontiers !

Et les deux jeunes filles de se faire des compliments sur leurs toilettes, de babiller affectueusement comme deux amies qui se retrouvent après de longues années d'oubli.

– Que tu as un beau pask, chère Laïla ! Il est doux comme du velours. J'aime bien ta riche ceinture aussi ; mais, si tu veux m'en croire, tu quitteras ce vilain bonnet pointu, ce n'est pas à la mode, je t'assure.

À la mode ! Laïla se souciait bien de la mode ! Néanmoins, pour complaire à son amie, elle enleva le bonnet qui laissa échapper toute une avalanche de bouclettes blondes et souples.



– Quels jolis cheveux ! Attends que je te coiffe à la manière norvégienne.

Et, heureuse comme une fillette qui habille sa poupée, Inga se mit en devoir de capturer une à une les boucles indomptées pour les disposer selon les exigences de la mode.

– Regarde-toi dans la glace, maintenant !

– On dirait que tu es ma sœur, Ingaslijam, déclara Laïla en apercevant, près de son visage, l'ovale fin, un peu amaigri de la fille des villes.

– Oui, une sœur plus pâle. Mais mon manteau n'est pas aussi riche que le tien.

– Il faut choisir toi-même les peaux de jeunes rennes.

– Mais je n'ai pas de rennes.

– Veux-tu que je te donne un pask comme le mien ? nous avons la même taille !

– Oh ! je puis l’acheter ! déclara fièrement M^{lle} Lind.

– L’acheter ! à moi ! oh ! Ingashjam, tu ne m’aimes donc pas ? Toi, en échange, tu me donneras un foulard, si tu veux.

– Mais tu as dû en recevoir déjà beaucoup, observa malicieusement la Norvégienne.

– Sans doute, dit Fleur-de-Neige. Mais ce sont mes cadeaux d’amour. Regarde donc mon anneau d’argent enguirlandé de petites feuilles d’or. C’est Mellah qui me l’a donné. C’est beau, hein ?

– C’est ton fiancé, Mellah ?

– Oui, et c’est lui qui m’épousera.

– C’est un Lapon, Mellah ?

– Ce n’est pas un « daro », bien sûr !

– Et tu l’aimes bien ?

– Oui... je l’aime depuis le temps où j’étais toute petite. Mais tu ne m’as pas montré tes cadeaux d’amour, Ingashjam !

– Je n’en ai pas.

– Si tu te promenais sur la place, tu en recevrais beaucoup, je t’assure.

– C’est possible. Mais dans mon pays les jeunes filles ne doivent pas recevoir tant de cadeaux. Et puis, je n’ai que dix-neuf ans...

– Moi aussi j’ai dix-neuf ans, s’écria la joyeuse Laïla. Je suis bien contente d’avoir le même âge que toi !

La petite Laponne, un moment songeuse, joua avec son bel anneau de fiançailles ; puis, brusquement, les joues empourprées :

– C’est ton frère, ce grand jeune homme qui est dans la boutique à côté ?

– C’est mon frère, André Lind.

– Ah oui ! Anda, à la mode laponne.

– Lui dirais-tu Andashjam, si tu voulais être gentille pour lui ? demanda la rusée Norvégienne.

Fleur-de-Neige riposta vivement :

– C’est à sa fiancée de lui dire Andashjam, pas à moi.

– Mais il n’a pas de fiancée. J’ai envie de lui dire de faire son choix à Karasjok, puisqu’on y trouve de si jolies filles.

– Ne fais pas cela, dit la petite Laponne. Tu sais bien que nous ne voulons pas épouser de « daros ». Les daros sont nos ennemis. Ils ont pris les terres où nos aïeux menaient paître leurs rennes, ils nous ont pourchassés jusque dans le pays du « Grand-Père blanc ». Et maintenant encore, ils nous volent nos bêtes ou tuent nos chiens ! Les « daros » sont des méchants. Je les hais.

– Oh ! Laila, tu es injuste envers nous.

– Pardonne-moi, Ingashjam, c’est Ya qui m’a appris à détester les « daros ». Mais, vois-tu, je ne hais personne... Ya c’est un vieil ami à moi, et ce qu’il déteste, je le déteste.

– Veux-tu que je te fasse voir notre grande Bible à images ? demanda la Norvégienne, pour montrer à sa petite amie qu’elle ne lui gardait pas rancune.

À la vue des gravures représentant tous les personnages qu’elle connaissait bien pour avoir lu si souvent leur vie sous la

tente, Laïla fut réellement heureuse. Elle retrouva là Abraham, avec sa barbe blanche, tel qu'elle se le figurait, puis Isaac, puis Jacob et Ésaü.

Soit fantaisie, soit à bon escient, le naïf imagier avait représenté Ésaü sous les traits d'un jeune homme à figure sympathique.

– Ah ! voilà Ésaü, je le reconnais bien ! Je l'aime mieux que Jacob.

– Pourquoi cela ? Il vendit son droit d'aînesse pour un plat de lentilles !

– C'est qu'il avait faim. Il revenait peut-être de la chasse. Quand Ya revient de la chasse, si tu voyais comme il mange de bon appétit ! Jacob, lui, était resté sous sa tente, à ne rien faire. Jacob, lui, était rusé comme un « daro ».

– Mais songe donc qu'Ésaü était appelé à être le père d'un grand peuple ! Il perdit cet honneur parce qu'il fut l'esclave de ses penchants.

– Il avait faim ! Quand on a faim on ne désire que manger.

– Tu comprends drôlement la Bible, déclara M^{lle} Lind avec un air de demoiselle qui sait ce qu'elle doit penser et croire.

– Est-ce qu'il y a d'autres livres semblables à celui-là ?

– Sans doute, mais pas en Finmarkais.

– Et cette Bible est à toi ?

– Non, elle est à mon frère André.

– Alors, je veux l'acheter. Puisqu'il est marchand, il ne refusera pas de la vendre.

– J'en doute.

– Je lui donnerai en échange deux rennes, trois, quatre rennes, autant qu’il en voudra.

– Tu peux le lui demander.

Lind, qui venait de vendre de la toile à Ladjé, pénétra à ce moment dans l’arrière-boutique, attiré par le babillage des deux jeunes filles. La jeune Laponne, penchée sur la Bible à images, lui parut plus belle que sa sœur Inga.



– Veux-tu me vendre ce livre ? demanda Laïla en lui souriant.

– Il n’est pas à vendre !

– Pourquoi ? N’est-ce pas ton métier de donner des marchandises quand on t’apporte des quartiers de rennes ou des peaux de bêtes ?

– Sans doute, mais je ne veux pas vendre ma Bible. C’est un cadeau de mon père. Mon nom est écrit sur la première page.

Impatientée, Laïla répliqua vivement :

– Tu en achèteras une autre et tu la marqueras de ton nom.

– Ce ne serait pas la même chose.

– Je le veux ! Les soirs d’hiver, je montrerai Ésaü aux domestiques réunis sous la tente de mon père. Je te donnerai quatre beaux rennes.

– Je ne te la donnerais pas en échange de tous tes troupeaux, déclara sévèrement le jeune Norvégien.

La petite sauvage, à laquelle personne ne résistait chez les nomades, se tourna vers Inga et lui dit d’une voix colère :

– Ton frère a le cœur impitoyable et dur comme le cœur de tous les « daros » !

– Bien ! répliqua la sœur d’André en fermant la Bible, tu ne verras pas les autres images.

– Inga ! Inga ! Pardonne-moi, je ne suis pas méchante ; mais pourquoi ton frère ne veut-il pas m’obéir ?

Le jeune homme souriait, amusé par la naïveté de la petite Laponne ; la Norvégienne répliqua :

– Appelle-le Andashjam ! cher André ! Et il te vendra peut-être la Bible.

– Je ne veux pas ! dit Fleur-de-Neige en se levant pour quitter la chambre.

Lind, appelé dans la boutique par l’arrivée de nouveaux clients, se pencha vers sa sœur et lui parla à voix basse.

– Il est méchant, ton frère ! déclara la petite Laponne avant de se retirer.

– André est très bon !

– Pour toi, sans doute !

– Pour toi aussi, Laïla.

– Alors pourquoi refuse-t-il de me vendre sa Bible ?

– Parce qu’il veut te la donner !

– Ce n’est pas un jeu ?

– Nullement. Tu veux bien l’appeler Andashjam, maintenant ?

– Autant qu’il le voudra. Mais je puis emporter le livre, n’est-ce pas ? Il est à moi, bien à moi ?

– Tu peux l’emporter.

– Merci, merci, chère Inga !

Comme elle traversait la boutique, tout heureuse, Lind lui cria :

– Comment, tu emportes ma Bible ?

– Oui, je l’emporte ! Inga me l’a donnée. Toi aussi, tu me l’as donnée. Tu n’es pas méchant.

Et elle s’enfuit, son bonnet pointu posé de travers sur ses boucles blondes.

Laïla arriva radieuse sous la tente où Ladjé et Ya se rassuraient mutuellement sur les craintes qu’avait fait naître en eux la présence à Karasjok du marchand Lind.

– Oh ! père, dit la jeune fille, me voilà bien heureuse. J’apporte une belle Bible à images. Veux-tu que je te la montre ?

– D’où vient-elle ? demanda le fermier.

– C’est Inga et le marchand « daro » qui me l’ont donnée.

– Donnée ?... tu vas la rendre ! Tu ne dois pas recevoir de présents de nos ennemis.

– Ceux-là ne sont pas méchants, père... et... je voudrais garder mon beau livre.

– Alors, je vais remettre au marchand Lind deux rennes de notre « raiden ». Il ne fera pas une mauvaise affaire.

– C'est bien ainsi que je pensais agir père, et j'ai déjà choisi ceux que j'enverrai au marchand.

– Que tu enverras ?...

– Eh oui ! Quand nous serons à deux lieues de Karasjok, mon ami Ya les conduira jusqu'à leur porte. Comme je serai loin, ils ne pourront pas refuser. J'y ajouterai, si tu le veux bien, un pask pour mon amie Inga.

Ya accepta de mauvaise humeur la mission dont le chargeait sa petite Fleur-de-Neige. Il ne lui plaisait pas de la voir se lier avec des civilisés.

Le jour suivant fut un jour de fête pour les Lapons et les marchands installés à Karasjok. Abandonnant leurs affaires, nomades et « daros » se rendirent l'après-midi sur les bords de la rivière glacée qui devait servir de piste pour une course de traîneaux.

Sur le coteau où prirent place Ladjé et sa fille, pour suivre toutes les péripéties de la lutte, se trouvaient déjà installés André et sa sœur.

Le jeune marchand, cédant aux prières d'Inga, s'approcha du fermier, au grand contentement de Fleur-de-Neige, tout heureuse de babiller avec sa nouvelle amie.

– Vois, disait la petite Laponne, ce beau renne impatient attelé au traîneau doublé de fourrure blanche, c'est mon favori Ouragan. C'est Ya qui le conduit. Et Ouragan, conduit par Ya, ne craint pas de rival... Et le beau coursier, à la robe aussi immaculée que les neiges de l'Akkanas ! Il a été dompté par Mellah.

– Ton fiancé ? dit la Norvégienne.

– Oui, mon fiancé.

– Il va remporter le prix, sans doute ?

– Non pas, Tempête ne va pas aussi vite que mon Ouragan.

– Cela ne fait rien. Tu dois souhaiter que Mellah te rapporte le beau foulard vert accroché à l'autre extrémité de la piste ?

– Je veux qu'Ouragan arrive le premier, affirma la petite sauvage, et ses yeux devinrent presque colères.

– Tu n'aimes donc pas Mellah ?

– Je l'aime bien, mais le renne sauvage est à moi... je l'ai dressé... Il vient sous ma main quand je le siffle.

Cependant, à un signal donné par le vieux maître d'école de Karasjok, les douze coursiers mis en ligne s'élançèrent en un brouhaha de jurons nordlandais, clamés par leurs conducteurs agitant les guides. Une fine poussière de neige soulevée derrière l'escadron empêcha d'abord de voir les premiers incidents de la lutte, puis, avançant ses adversaires de plusieurs longueurs de traîneaux, apparut au loin Ouragan.

À genoux dans son véhicule, Ya l'excitait de claquements de langue, sans prendre garde à l'énorme distance qui le séparait de ses rivaux.

Il disparut un instant, dans un méandre de la rivière, puis se dessina nettement sur la plaine blanche, debout et prêt à détacher du poteau le carreau de soie verte, insigne de la victoire.

Laïla applaudit son vieil ami, puis, triomphante :

– Je savais bien qu'Ouragan battrait Tempête !

Mais le Français n'avait pas encore gagné la course, il devait revenir à la station du départ sans se laisser distancer par ses concurrents. Et Fleur-de-Neige ne vit pas sans appréhension un deuxième coureur arracher de la perche un foulard rouge,

désigné comme second prix, et s'élançer sur les traces du vainqueur.

– C'est mon amoureux d'Utsjok, déclara Fleur-de-Neige en regardant fixement la silhouette noire qui donnait la chasse à Ya.

Le jeune Lapon gagnait du terrain sur le Français qui semblait ignorer la poursuite. Alors, Laïla se leva brusquement et, dévêtant son pask, le fit flotter en l'air pour éveiller l'attention de Ya. Malgré ses appels, malgré ses cris, Ouragan se laissait approcher, puis distancer. Et tremblante, les lèvres en moue, Fleur-de-Neige pensait tout haut :

– Oh ! le méchant homme qui laisse battre mon favori, pour me faire de la peine !

On distinguait nettement les formes élancées des coursiers, leurs langues pendantes et leurs bois rejetés en arrière comme des crinières, quand Ya poussa un cri aigu qui fit bondir Ouragan. Et, deux minutes après, le Français offrait à sa petite maîtresse le beau foulard vert.

– Je le refuse, méchant, déclara Fleur-de-Neige encore tout émue. Tu pouvais arriver bien avant cet orgueilleux garçon d'Utsjok !

– Sans doute, mais je n'ai pas voulu fatiguer ton favori, ma Fleur-de-Neige. Regarde, il est aussi vigoureux qu'avant la course ! Allons, accepte mon cadeau d'amoureux.

– Mon amoureux... toi aussi ? riposta la petite sauvage déridée.

– Eh oui ! un pauvre vieil amoureux, beaucoup moins exigeant et beaucoup plus dévoué que tous les autres.

Comme les curieux s'extasiaient sur la beauté du renne vainqueur, Lind déclara hautement qu'il avait un grave défaut.

Fleur-de-Neige, qui attachait le foulard vert aux bois de l'animal demanda, moqueuse :

– Lequel, je te prie ?

– Il n'est pas à moi ! Veux-tu me le vendre ?

– Vendre Ouragan !

– Vingt-cinq écus blancs ?

– Pas pour cent, déclara la jeune fille souriante. Et toi, Inga, quel est celui des coursiers que tu choisirais ?

– Moi, j'achèterais volontiers ton renne blanc.

– Tempête ! mais il n'est arrivé que troisième.

– Que m'importe ! Il est si gracieux, si docile. Il me semble que je pourrais le conduire.

– Essaie ! mais je vais t'accompagner avec Ouragan.

Les deux jeunes filles s'élançèrent sur la glace, Inga un peu craintive, Fleur-de-Neige toute à la joie de se sentir emportée par l'allure vive de son renne favori. Elle virait, voltait, décrivait des arabesques autour du traîneau de son amie, l'encourageant d'un rire, ou excitant d'un coup de lasso le renne couleur de neige.

Ce fut le signal des glissades sur la rivière gelée.

Des couples récemment unis par le pasteur faisaient leur voyage de noces dans un véhicule si étroit, que la Laponne devait s'asseoir sur les genoux de son conducteur.



Des jeunes gens, seuls en leur traîneau, cherchaient par de périlleux exercices d'équilibre à gagner les bonnes grâces de l'élue de leur cœur. Le bond impatient d'un renne, ou un brusque changement de direction renversait parfois sur la glace des nichées d'amoureux.

Quand l'aurore boréale teignit de pourpre les immenses champs de neige, la blonde Laïla promenait dans son traîneau le beau « daro » à la barbe noire, le beau « daro » souple et fort, que n'étonnaient point les hardiesses voulues de la conductrice. Et les joues de la petite sauvage étaient plus rouges que d'habitude ! Un effet de la lumière boréale, sans doute !

Et Mellah, le pauvre Mellah s'ennuyait de tout son cœur en la compagnie d'Inga qui ne comprenait pas deux mots de lapon !

Mais le marché allait finir, et les nomades faisaient leurs préparatifs de départ. Seul, le pasteur besognait plus activement encore. Assis près d'une table devant le registre des mariages, il était entouré d'une foule de jeunes gens qui se bousculaient pour devenir plus vite maris et femmes.

Et voilà que notre ancienne connaissance, le beau gars d'Utsjok, l'ancien adorateur de Laïla, pénètre à son tour dans le temple. Ah ! il s'est vite consolé de sa défaite, à voir les petits soins empressés qu'il témoigne à une brunette laponne suspendue à son bras ! Impatient, il se fraye un chemin à travers les groupes, remorquant sa fiancée, et, arrivé près du pasteur, il énumère ses noms et prénoms, puis ceux de la belle. Alors, pendant que le ministre remplit ses fonctions sacerdotales, les anciens galants de la brunette s'approchent à tour de rôle, réclamant du regard les beaux foulards d'amour qu'elle accepta au temps où son cœur n'avait pas encore été ému par les douces paroles.

Elle tire de sa poche les soies voyantes tout en répondant de son mieux aux questions du pasteur :

– Ce n'est pas celui-là ! le mien était jaune et noir, proteste un garçon éconduit.

Sans s'émouvoir, la belle, après de nouvelles recherches, parvient à calmer l'irascible soupirant. Mais voilà qu'un garçon arrive haletant, près du groupe des nouveaux mariés et supplie :

– Arrêtez, monsieur le pasteur, arrêtez !

– Qui ose m'interrompre ?

– Monsieur le pasteur, Ringa – la belle brunette s'appelle Ringa – ne peut épouser ce garçon d'Utsjok, puisqu'elle m'a fait une promesse ferme de devenir ma femme. Confiant en sa parole, je n'ai pas cherché d'autre femme.

On se dispute, et la fiancée n'est pas avare d'injures à l'adresse de ce plaignant malencontreux quand le pasteur intervient :

– Qu'on lui donne un demi-écu blanc, dit-il avec un sourire, pour le dédommager d'avoir cru aux promesses de Ringa.

Et les anciens amoureux de la belle se retirent tous satisfaits. Ils ne songent pas un instant à quitter la glace de la rivière de Karasjok, pour se venger des dédains de l'aimée. Et, à vrai dire, ils n'ont guère le temps de se lamenter. Le marché va finir et, s'ils ne trouvent pas à caser de nouveaux foulards, ils resteront un an encore sans compagne dans les solitudes glacées.

Les marchands « daros » disjoignent déjà les pièces de bois qui abritent leurs étalages, et le pasteur de Koutokaino a encore fort à faire.

Enfin, profitant d'un moment d'accalmie, il fait préparer son traîneau attelé d'un renne rapide et s'enfuit sans mot dire. Mais des amoureux l'ont aperçu, et dix, quinze équipages lui donnent la chasse, parviennent à l'arrêter, à l'entourer. Alors, sur la plaine glacée, il bénit les heureux retardataires.

La famille Ladjé partit au jour, avant la fermeture du marché.

Au grand étonnement de la jeune Norvégienne, Laïla n'avait pas envoyé à son amie le beau pask qu'elle lui avait promis.

– Les Lapons sont ingrats et oublieux, déclara Lind.

– Oh ! Laïla ressemble si peu aux Lapons.

– Elle est plus belle, c'est vrai, mais elle oublie tout aussi bien.

Inga n'osa pas défendre davantage sa petite amie au bonnet pointu. Mais le lendemain, à l'aube, elle fut toute surprise de trouver devant sa porte deux traîneaux auxquels étaient attelés Ouragan et Tempête. Couché sur le sol, enveloppé de fourrures, un homme dormait près des équipages. Elle le secoua pour l'éveiller et reconnut le domestique français.

– Toi ici, Ya ! ton maître n'est donc pas parti ?

– Mon maître est à deux lieues de Karasjok.

– Alors ?

– Alors, je reviens. Laïla est folle... Elle te donne Ouragan, Tempête, les traîneaux, le beau pask que tu trouveras sous les peaux de rennes, tout, tout enfin.

– Oh ! tu la remercieras bien pour nous, n'est-ce pas ? Et tu lui rappelleras qu'elle m'a promis de venir dans ma maison l'été prochain.

– Oui ! oui !

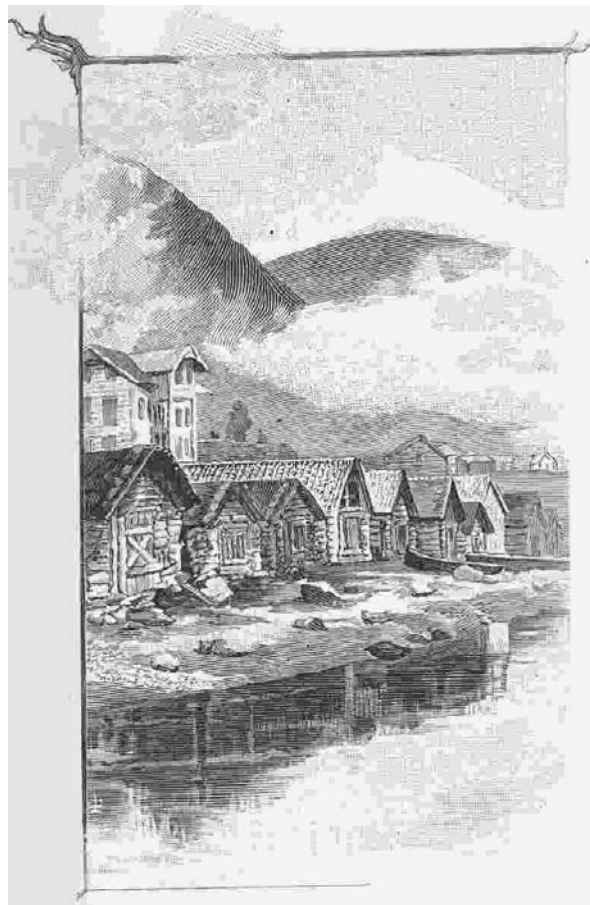
– Mais entre donc, pour remplir ta gourde.

– Merci, je ne veux pas de ton eau-de-vie.

Et, furieux, le brave Ya s'éloigna à longues glissades sur ses skiss.

XI

LA MÉTAIRIE DE GARNAS



Lind possédait une métairie à Garnas, petit village campé sur les rives d'un ruisseau se déversant dans le golfe d'Alton. Les bâtiments d'exploitation et la maison principale s'étagaient sur trois terrasses d'où l'on apercevait le fjord, sillonné de petits vaisseaux marchands et toute la vallée baignée par l'Elv.

Inga, dans ses promenades, remontait souvent le cours mugissant de l'Elv, jusqu'au lac Ravadjos où elle prend sa

source. Avec le retour du printemps, elle attendait l'arrivée de son amie Laïla qui lui avait promis de venir paître ses rennes dans les gras pâturages qui bordent le lac.

Paresseuse et lente quand elle chemine entre les oseraies et les forêts de bouleaux proches de l'estuaire, l'Elv bondit, de cascades en cascades, au sortir de son berceau, comme impatiente d'aller se perdre dans la grande mer. Étranglée entre des rives rocheuses et abruptes, elle roule des cailloux, des troncs de pins, et, colère, écumante, s'élance creusant le sol dans sa chute.

Le premier des bonds que fait la rivière pour se dégager de ses lisières, forme, à une demi-heure de marche de Garnas, un gouffre bien connu des habitants d'Alten.

En un cirque de rocs polis par l'incessante ronde que dansent les ondes, les promeneurs se plaisent à lancer quelque ustensile de ménage ayant servi à leur dînette champêtre, et s'amuse à suivre les culbutes de l'objet disparaissant en un remous pour renaître en un flot d'écume. Ceux que n'intéresse pas cet enfantin divertissement, ceux qui se complaisent en la pure contemplation des états d'être, rians ou graves, de la nature, ne manquent pas d'apercevoir un gracile tronc de bouleau penché sur l'Elv tournoyante. L'arbre vit dans une fente de rocher et baigne l'extrémité de ses branches frissonnantes dans la mousse d'eau aussitôt morte qu'écloso. Jamais main d'homme ne l'a touché. Les chanteurs des bois ne nichent pas à l'ombre de son feuillage toujours humide, toujours tremblotant. Seule, la bergeronnette vient se poser sur ses rameaux, hochant la queue, faisant des grâces. Quand elle a achevé sa toilette, la coquette chante à plein gosier, sans souci du mugissement de l'onde qui couvre sa voix faible.

Inga aimait à s'arrêter sur les bords du gouffre et à contempler le bouleau sauvage accroché à plus de trente mètres de la rive.

Mais elle stationnait plus longtemps sur les rives du lac Ravadjos, entouré d'une ceinture de montagnes dont les flancs se paraient de lichens d'or. Ladjé et sa caravane pouvaient apparaître d'un moment à l'autre sur la crête de quelque monticule voisin. L'impatience et l'imagination aidant parfois elle croyait apercevoir des bois de rennes croissant à l'horizon comme un taillis qui grandit à vue d'œil.

Enfin vint l'été ; et la neige, vite fondue sous l'haleine chaude de juin, fut remplacée par une herbe drue, piquée de fleurs. Les oiseaux de passage s'abattirent par bandes dans la baie enchanteresse, se querellant dans le choix de leurs compagnes. Ils étaient presque aussi impatients et affairés que les Lapons de la foire de Karasjok. La belle saison ne durant que trois mois, ils n'avaient pas de temps à perdre pour pondre, couvrir et élever leurs nichées.

Sous le soleil qui ne disparaissait pas de l'horizon et semblait tournoyer comme un oiseau de proie qui hésite à se laisser choir, la végétation se métamorphosait d'heure en heure.

Un garçon de ferme vint un jour annoncer à Inga que les bords du lac étaient occupés par plusieurs caravanes de Lapons, – et la jeune fille allait se rendre au-devant de son amie quand les aboiements du chien de garde l'attirèrent dans la cour de la métairie.

Son grand bâton de montagne à la main, Laïla se tenait sur le seuil, interdite, rougissante. Vêtue d'une tunique bleue serrée à la taille, ses cheveux blonds tressés en deux nattes tombant de son petit bonnet pointu, les yeux purs, la joue rose, elle était le Printemps.

– Ma petite Laïla !

– Ingashjam ! chère Inga.

André survint, attiré par le pépiement des jeunes filles.

– Bonjour, Laïla, sois la bienvenue ! dit-il.

Laïla, souriante, lui tendit la main. André n'était plus le méchant « daro ».

Souvent, pendant les soirées d'hiver, elle avait constaté en lisant sa Bible que le marchand Lind ressemblait à Ésaü !

Enlacées, les deux amies entrèrent ensuite dans la salle où le père d'Inga, assis dans son fauteuil, accueillit la jeune Laponne avec cette grâce sincère et simple des vieillards qui ne songent plus qu'à être bons.

Il sourit quand, sur son invitation, Laïla, au lieu de s'asseoir sur une chaise, se laissa choir adroitement sur le tapis.

– Sans tes habitudes de petite sauvage, ma chère fille, déclara le vieillard, je ne pourrais pas croire que tu es la fille de Ladjé. Tu es aussi grande que ma fille et tu as les beaux yeux clairs des Norvégiennes ! À ton entrée, j'ai cru voir la femme de mon pauvre frère qui mourut, à Karasjok, l'an de la peste... Tu ne l'as pas connu... Il y a si longtemps ! mais tu as peut-être entendu parler de lui ?

– Non... mais à t'écouter, je m'aperçois que tous les « daros » ne sont pas méchants. On voit bien que tu es le père d'André.

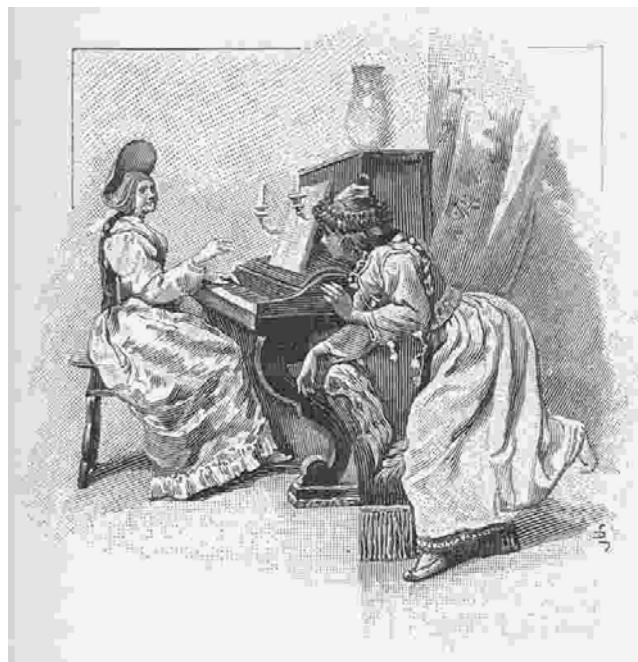
Le vieillard, distrait de ses tristes pensées par le naïf babillage de Fleur-de-Neige, demanda en souriant :

– Es-tu contente de la Bible ?

– Oh ! très contente !

Et elle raconta plusieurs épisodes des livres saints, en un norvégien si pur d'accent que le vieillard croyait entendre la femme du marchand de Karasjok.

Fleur-de-Neige n'ayant jamais habité une maison, fut stupéfaite à la vue de tous les ustensiles et bibelots nécessaires aux civilisés. Elle demandait l'usage de tel ou tel objet, et riait d'un rire bien sincère quand son amie s'évertuait en explications. La vue d'un piano, qui ornait la chambre d'Inga, sembla l'intriguer profondément pendant qu'Inga lui exhibait tout son arsenal de toilette. Elle pensa d'abord que c'était un siège, mais comme le coffre était de trop belle taille pour servir à cet emploi, elle dut demander à son amie à quoi pouvait bien servir un pareil meuble.



Inga ouvrit le piano sans mot dire. Cela avait des dents ! Laïla joignit les mains, stupéfaite ! Mais ce fut bien autre chose quand la Norvégienne plaqua les premiers accords. Cela mugissait comme le vent secouant les pins ou chantait plus doux que les oiselets célébrant leurs épousailles. La petite sauvage éprouva d'abord une violente envie de regagner les rives du lac Ravadjos, mais la présence de son amie, assise devant le terrible instrument, la rassura peu à peu. Et quand Inga, amusée par la stupéfaction de Fleur-de-Neige, voulut quitter son tabouret, la nomade la supplia de continuer.

– Encore ! oh ! que c’est beau !... C’est beau comme le soleil d’hiver lorsqu’il paraît à l’horizon !

– Comment trouves-tu cela ? demanda la jeune musicienne après un galop final, qui sembla bouleverser tous les minuscules brimborions qui ornaient les étagères.

– Penses-tu, demanda Fleur-de-Neige, que Dieu permette aux Lapons de jouer de cet instrument-là quand ils seront au ciel ?

– Je ne crois pas !

– Et pourquoi donc, mon Dieu ?

– Il n’y a probablement pas de pianos au ciel ! Mais approche-toi, et appuie de la main sur les touches... Tu vois que tu sais jouer, toi aussi.

– Je fais du bruit... et ça ressemble à un hurlement de loup !

Inga voulut expliquer à sa petite amie le mécanisme de l’instrument ; mais allez donc faire comprendre à une Laponne pourquoi un instrument gronde ou chante ! Elle lui promit de lui apprendre, en cachette, à se servir de cette machine à musique pour faire une surprise à André.

– Où sont Ouragan et Tempête ? demanda soudain Fleur-de-Neige.

– Ils sont attachés à l’étable.

– Attachés ! Est-ce qu’on attache des rennes ! Viens vite les mettre en liberté et ils sauront bien retrouver leurs compagnons.

Quand les pauvres bêtes aperçurent le costume lapon de leur maîtresse, ils firent un tel bond qu’ils faillirent rompre

leurs liens. Leurs grands yeux brillèrent plus vifs, comprenant peut-être qu'ils allaient recouvrer la liberté.

Le soir même, Laïla regagna le campement de son père Ladjé, un peu chagrine de n'avoir vu qu'un instant le méchant « daro » qui ressemblait tant à Ésaü.

Mais elle avait promis à son amie de venir souvent à la métairie de Garnas !

XII

SUR LA MONTAGNE

Quelques jours après, Fleur-de-Neige et Inga remontèrent le cours de l'Elv pour gagner le plateau où campait Ladjé. Sur les bords du lac, dominant la plaine et le fjord d'Alten, la petite nomade dit à son amie, un peu lasse de l'ascension :

– Regarde, Inga ! nous sommes sur la montagne. Tout ce que tu vois est à moi. Les forêts de pins, les gorges rocheuses d'où s'élancent les bouleaux à tunique blanche, les coteaux vêtus de mousse d'or, les oseraies, le lac, tout cela est ma maison, tout cela m'est familier comme t'est familière ta métairie de Garnas. Le ciel est mon toit. Je puis marcher des jours et des jours sans qu'un homme me dise : « Arrête-toi, cela ne t'appartient pas ! » Quand arrive l'été, je me sens aussi légère, aussi insoucieuse que les oiseaux revenus du Sud. Je renais avec toutes les choses, avec tous les êtres. Et ma joie est la joie de la terre ressuscitée. Le rire est toujours sur mes lèvres comme le soleil est toujours à l'horizon.

– Mais l'hiver ? objecta l'habitante des villes, un peu railleuse.

– L'hiver, j'ai mes fourrures bien chaudes, ma place près du foyer et l'amour des miens pour me garder de la froidure. Et quand, me souvenant des jours de soleil, j'ai envie de pleurer, je

chausse vite mes skiss et je cours, je cours sur la plaine blanche jusqu'à ce que j'aie laissé le chagrin derrière moi. Puis viennent les douces soirées sous la tente de Ladjé et les récits de la Bible, qui consolent. Maintenant, ajouta la petite Laponne, en se tournant vers la côte, regarde, Inga, regarde ! Que la maison est petite !

– Mais je ne la vois pas !

– Elle est là-bas, là-bas, cachée dans les arbres, comme un œuf d'oiseau entre des brins de mousse. Comme tu y es à étroit, ma pauvre Inga !

– C'est vrai, avoua de bonne grâce la Norvégienne, et je veux devenir une petite sauvage comme toi, tant que durera l'été.

Au campement, les Lapons firent bon accueil à l'étrangère. Ya lui-même promit à la jeune « daro » de lui apprendre à lancer le lasso. N'était-elle pas l'amie de sa petite Fleur-de-Neige ?

Laïla conduisit ensuite Inga sous la tente qu'elles habitaient pendant le séjour d'Inga. Tout y était neuf. La toile était blanche comme l'âme naïve de Fleur-de-Neige. Sur le sol, recouvert de ramilles de bouleau, Laïla avait jeté à profusion d'épaisses toisons de rennes. Près du foyer construit en cailloux polis, veinés de bleu, que Ya avait tirés du lit de la rivière, étaient rangés le pot à cuire la viande et tous les ustensiles de bois dont se servent les ménagères laponnes. Inga jouait avec ce petit ménage de poupée, amusée par la simplicité de cet intérieur de jeune fille, orné – naïve prévoyance – d'un berceau suspendu au faite de la tente, comme un lustre.

– Voici ton costume, déclara la fille de Ladjé, tirant d'un coffret de pin une tunique, un pantalon, des souliers, tout l'accoutrement d'une Laponne.

– Tu veux que je mette ça ?

– À moins que tu ne veuilles rentrer à ta métairie les jupes en loques.

Bravement, Inga revêtit les vêtements séance tenante. Et quand elle sortit de la tente, un peu confuse, Mellah, qui rôdait par là, attiré sans doute par les rires des jeunes filles, déclara que, si la jeune Norvégienne le voulait, elle ne tarderait pas à avoir beaucoup de foulards épinglés à sa ceinture.

Le lendemain, après une nuit de bon sommeil sur le mol entassement des fourrures, bercée par le léger claquement de la toile agitée par la brise, Inga ouvrit les yeux.

Au milieu de la tente, Laïla faisait déjà bouillir le café.

– Ton frère est arrivé, Inga ! annonça-t-elle, penchée sur l'âtre, sans doute pour souffler sur le fagot de brindilles crépitantes.

– André ? Tu es heureuse qu'il soit venu ?

– Sans doute ! puisqu'il m'a donné sa Bible, sa belle Bible à images. C'est mon ami. Allons, lève-toi, paresseuse. Ya va nous emmener à la pêche, ce matin.

Au retour de l'excursion sur les bords du lac, les joues encore animées par le bon repas mangé sur l'herbe, Laïla, qui avait fait preuve, toute la journée, d'une gaieté un peu bruyante, voulut donner à ses amis des villes un magnifique spectacle.

Le soir venait : le soleil, comme fatigué de sa course à travers le bleu, semblait vouloir se poser sur les cimes des sapins, du côté de Garnas. La fille de Ladjé ordonna à ses domestiques de rassembler tous les troupeaux autour de sa tente.

Un quart d'heure après, des coteaux, des vallons, des ose-raies, des futaies de bouleaux accouraient, bondissant, cinq mille rennes, pourchassés par les chiens. Leurs pauvres grands yeux doux effarés, ils franchissaient les fossés boueux en une détente brusque de leurs jarrets « crépitants » et se précipi-

taient vers le camp, tête baissée, soufflant et meuglant. Le sol tremblait. La brusque invasion des troupeaux dans l'enceinte du campement effraya Lind et sa sœur, qui furent tout étonnés de voir les rennes s'arrêter brusquement à dix mètres des tentes, pour se coucher ou jouter à armes courtoises.

– Je veux t'apprendre à traire les rennes, déclara Fleur-de-Neige à son amie toute tremblante. Mellah, lance ton lasso sur cette mère qui ne veut pas laisser téter son petit faon.

La corde s'enroula autour des bois de la bête désignée, et Inga se mit en devoir de traire la captive. Mais elle s'y employa si mal que la femelle brisa, d'un coup de sabot, le pot où Inga n'avait pu recueillir que quelques gouttes de lait.

– Maintenant, André, dit-elle au jeune homme, veux-tu essayer mon lasso ? Tu le prends ainsi enroulé dans ta main droite et tu le jettes sur les bois de l'animal que tu veux capturer... Non... tu ne sais pas... tu ne sais pas, s'écria Laïla après un essai malheureux, mais tu apprendrais très vite et tu t'en servirais tout aussi bien que Mellah... Il ne faut pas te moquer du « daro », Mellah, je suis une femme, moi, tout aussi habile que toi.

Ce disant, elle prit la lanière de cuir, la disposa dans sa main droite ainsi qu'elle l'avait montré à André Lind et, d'un bond, sauvage, se précipita au milieu du troupeau.

Surpris de cette brusque attaque, l'animal qu'avait saisi le lasso essayait de se dérober. Il secouait ses bois pour se débarrasser du nœud coulant, puis se cabrait, le cou tordu. Rouge, excitée par la lutte, ses yeux gris bleus devenus presque noirs, Laïla enroulait peu à peu autour de son bras droit la lanière tendue. Elle était superbe de force souple, ses cheveux dénoués, les poignets baissés vers le sol pour résister plus aisément aux efforts de la bête se calmant peu à peu.

– Viens m'aider, Lind, viens m'aider, je veux la traire !

Lind accourut et s'empara du lasso.

– Tiens-la bien, dit Laïla en riant, elle est furieuse et me frapperait de ses pieds de devant si tu la laissais aller. Nous allons voir si tu es aussi fort qu’une jeune Laponne.

– N’aie crainte, dit André tout heureux de faire oublier sa maladresse, je la tiens de telle sorte qu’elle ne pourra pas s’évader.

Mais la petite Laponne n’avait pas eu le temps de se baisser que, déjà, le renne se dégageait d’un brusque écart, pendant que Lind roulait sur le sol.



– Voilà un homme fort ! cria Fleur-de-Neige en éclatant de rire.

– Et voilà qui est mal, Laïla, répliqua une voix sévère.

Môr Ladjé qui avait assisté à cette scène s’approcha, grondeuse.

– Et pourquoi donc, mère ? Si André Lind n’est pas assez fort pour maintenir un animal de cette taille, je n’y puis rien.

– Comment veux-tu qu’il en aie raison, petite espiègle, je t’ai vue piquer de ton aiguille les jarrets de la bête déjà furieuse ?

Ce fut un éclat de rire général, et André, dont la chute n'avait pas été malheureuse, pardonna de bon cœur à la petite sauvage.

Avant de rendre la liberté au troupeau jusqu'alors maintenu au loin par les domestiques et les chiens, Ya choisit le renne domestique qu'il devait tuer pour subvenir aux besoins des nomades. Il saisit la bête par les bois et, d'une secousse, la renversa sur le sol. Puis, prenant le couteau pendu à sa ceinture, il l'enfonça jusqu'au manche dans le cœur de l'animal terrassé. La victime bondit, retomba sur ses jarrets fléchissants, puis se laissa choir dans l'herbe, la langue tendue, morte.

– Oh ! l'horrible chose, soupira Inga en se cachant la figure dans ses mains.

– Il faut bien manger, riposta Fleur-de-Neige.

Quand Lind et sa sœur eurent repris le chemin de Garnas, môr Ladjé dit à son mari :

– As-tu remarqué les attentions du « daro » pour Laïla ?

– Pas du tout ! Comment peux-tu croire ?...

– Je sais à quoi m'en tenir !

– Alors tu as vu...

– Je lis dans les yeux de Laïla, comme je sais lire dans ma Bible. J'y devinais autrefois la tristesse, l'impatience ou l'ennui. Mais jamais son égard... Elle devient rêveuse, la pauvre enfant.

– C'est de son âge, dit le vieillard. Peut-être songe-t-elle à la tente neuve qu'elle habitera avec Mellah.

– Je te dis qu'elle aime !

– Sans doute, elle aime Mellah.

– Eh non ! elle aime le « daro » !

– Le « daro » ! Ne m’as-tu pas dit qu’elle avait piqué le renne pour faire tomber Lind ? Ça me paraît assez clair.

– Eh oui ! c’est clair ! c’est parce qu’elle l’aime !

– Je n’y comprends rien !

– Les hommes ne comprennent rien à ces choses-là...

Confiant en la clairvoyance de sa femme, le fermier décida ce soir-là que Fleur-de-Neige cesserait ses visites à Garnas.

XIII

UNE DÉCLARATION ORIGINALE



Sous le prétexte de pêcher à la ligne quelques truites de l'Elv, Lind, la semaine suivante, remontait le cours d'eau jusqu'à la cataracte.

Distract comme un amoureux, sa pêche n'était guère fructueuse, et il allait regagner la métairie quand il entendit, au loin, un de ces lieds à couplets alternatifs, que les bergers et les bergères s'envoient comme des bonjours chantés par-dessus les vallons.

Les lieds lapons sont des récitatifs improvisés sans souci des règles poétiques, mais encadrés dans des interpellations invariables.

Il s'arrêta pour écouter plus attentivement, reconnut la voix de Laïla, et chanta à son tour :

Elialeia !
M'entends-tu ?
Par-dessus val,
Par-dessus mont,
Oui ou non ?

Dominant l'écho qui répétait ces derniers mots, la voix de Fleur-de-Neige répondit :

Elialein ?
Je t'entends
Par-dessus val,
Par-dessus mont,
Oui ou non ?

...

Elialein !
Viens vers moi,
Par-dessus mont,
Par-dessus val,
Oui ou non ?

cria André, espérant apprendre de Laïla pourquoi elle ne venait plus à la métairie.

Lointaine, la voix de la jeune fille chanta cette plainte :

Loin de toi,
Par-dessus mont,
Par-dessus val,
Je te répons :
Hélas !
Je ne puis pas,
Elialein ! Elialein !
E-li-aa-lein !

À cet adieu, répété de plus en plus faiblement par tous les échos de la montagne, André comprit combien il aimait la petite Laponne. Il aurait bien voulu lui lancer de nouveaux Elialein d'appel, mais il pensa que cette correspondance était bien peu discrète entre amoureux. Aussi était-il de fort méchante humeur quand il revint à Garnas, le pêcheur n'ayant pas eu plus de chance que l'amoureux.

– Je t'apporte des nouvelles de Laïla, dit-il à sa sœur, en entrant.

– Tu l'as donc vue ?

– Non, mais nous avons chanté la chanson du berger. J'étais dans la vallée. Elle me répondait de la montagne.

– Elle a dit, demanda Inga, souriante, qu'elle ne pouvait pas se rendre ici ? hélas ! hélas !

– Hélas !

– Oui, hélas ! était dans la chanson.

– Ne désespère pas, mon cher André, la petite Laïla viendra nous dire adieu avant de quitter les bords du lac !

– Me désespérer ?

– Je m'entends ! répliqua la malicieuse Inga, pendant qu'André haussait les épaules.

Depuis un mois le soleil tournoyait au-dessus de l'horizon. Les cinq mille rennes de Ladjé ne trouvaient plus qu'une maigre nourriture sur les bords du lac. Les Lapons allaient gagner les sommets prochains en attendant la saison d'hivernage. Et Laïla ne se montrait plus à Garnas, et Inga l'accusait d'ingratitude.

Un matin, un jeune domestique de Lind arriva tout essoufflé à la métairie, venant chercher du secours pour une Laponne

qu'il avait aperçue accrochée au tronc du bouleau qui se baignait dans les remous de la cataracte. Il avait essayé de lui crier : « Je vais chercher du secours », mais la grosse voix de l'Elv avait empêché la malheureuse d'entendre.

– Qui est-elle ? demanda Lind, inquiet, en se chargeant d'un paquet de cordages.

– Je l'ignore.

– Elle est jeune ?

– Je ne crois pas. D'ailleurs, si elle n'est pas morte maintenant, son sort n'est guère plus enviable. Elle semblait harassée.

Suivi de tous ses domestiques, Lind courut au secours de la pauvre femme, et, en remontant la rive opposée à celle qu'avait suivie son domestique, il arriva près du gouffre en même temps que Mellah qui se rendait sur la côte.

– Qu'y a-t-il ? demanda le jeune Lapon.

On lui expliqua qu'il s'agissait d'un sauvetage, et le neveu de Ladjé aida à dresser le câble qui permettrait au sauveteur d'arriver jusqu'à la désespérée.

Ce travail achevé, Lind fixa à l'extrémité du câble deux forts cordages munis de boucles.

Puis il demanda :

– Qui veut descendre ?

Les assistants se dévisagèrent mutuellement pour s'inviter, mutuellement aussi, à risquer leur vie pour l'inconnue, mais personne ne bougea.

– C'est bien, dit André Lind en s'asseyant dans la boucle du cordage, tenez le câble, et priez Dieu pour moi !

La descente se fit lentement, lentement.

Suspendu au-dessus du gouffre, André fixait la paroi de rocher, pour résister à l'appel mugissant des ondes bouillonnant au-dessous de lui.

Quand il put atteindre les branches du bouleau, il cria du fond de l'abîme à celui qui le guettait d'en haut :

– Lâchez un peu le cordage et tirez à vous quand je crierai :
« Priez pour moi ! »

Et, brusquement, il disparut dans une anfractuosité du rocher.

Assise sur le tronc du bouleau et enlaçant l'arbre de ses pauvres mains bleuies, une jeune fille se mourait de frayeur et de froid. Dans l'encadrement du rocher verdi par les algues, elle ressemblait, avec ses yeux douloureux et ses longs cheveux blonds dénoués, à un être surnaturel ou à un personnage de rêve.

C' tait Laïla !

– Par Jésus ! est-ce toi ? demanda Lind stupéfait.

– Oh ! tu as sacrifié ta vie pour me sauver ! sourit, joyeuse, la jeune Laponne.

– Je ne savais pas, avoua André.

– Le sachant, tu ne serais pas venu, peut-être ?

– Pas venu ! Mais pour toi, j'irais jusqu'au fond de la cataracte. Oh ! l'affreuse nuit que tu as d  vivre, en ce danger, m'  chère Laïla ! Cependant j'ai dormi tranquillement, ne devinant pas que tu avais besoin de moi.

– J'ai prié Dieu avec résignation, et il m'  donné plus que je ne lui demandais.

– Tu es sauvée ! Je l'espère du moins. Le câble est fort.

– Oh ! avec toi, je ne crains rien.

– Assieds-toi dans cette boucle de cordages, et passe tes bras autour de mon cou. Si Dieu est contre nous, nous mourons ensemble.

– Mourir ! Ne suis-je pas avec toi !

– Tiens ferme ! ordonna Lind.



Puis il cria de toutes ses forces :

– Priez pour nous !

Et lentement, lentement, les jeunes gens enlacés s'élevèrent au-dessus des ramilles du bouleau.

Entre ciel et eau, dédaigneux du péril, André murmura à l'oreille de la petite sauvage dont la joue reposait sur son épaule :

– Laïla, je ne voudrais pas te causer de chagrin, mais il faut que je te le dise, enfin : je t’aime plus que tout au monde. Plus tard, pourrais-tu m’aimer un peu ?

– Je t’aimerai toujours, avoua franchement Fleur-de-Neige... mais je ne suis qu’une Laponne, une pauvre Laponne...

– Tu es ma femme, Laïla !

Une voix cria soudain d’en haut, interrompant le duo amoureux :

– Attention ! le câble glisse sur une aspérité du rocher. Il va se couper.

André, du bout du pied, écarta le câble de la partie dangereuse, et l’ascension se continua heureusement jusqu’aux mains tendues des domestiques.

– C’est Laïla ! c’est Laïla ! crièrent tous les assistants.

Et le brave Mellah de se précipiter vers la jeune fille, tout joyeux.

– Tu es sauvée, chère Laïla ! Tu es sauvée, béni soit le saint nom de Dieu !

– Tu étais là, Mellah, et tu n’es pas venu à mon secours ! constata, un peu moqueuse, la jeune fille.

– Eh ! savais-je que tu étais dans le gouffre ? je te croyais à Gainas, moi !

– André Lind ne le savait pas non plus et cependant il a risqué sa vie, répondit Laïla, souriante.

Cependant elle était si faible que les domestiques l’emportèrent à la métairie sur un brancard de feuillages.

Chemin faisant, la petite Laponne raconta qu’elle avait voulu descendre l’Elv jusqu’à la cataracte pour prendre congé de

son amie Inga. Laissant choir, par distraction, une de ses rames, elle n'avait pu résister au courant qui avait entraîné sa frêle embarcation dans l'abîme. Elle avait fermé les yeux pour mourir ; puis, emportée en la ronde des eaux, elle avait pu s'accrocher aux branches pendantes du bouleau.

Après une nuit de repos, Laïla, grâce aux soins de son amie, se trouva reposée de la terrible aventure. Elle se leva à midi et, revêtant un des costumes d'Inga, elle fit son entrée dans la salle commune de la métairie.

En la voyant ainsi vêtue, André Lind lui fit comprendre, d'une caresse des yeux, qu'il ne regrettait pas la promesse qu'il lui avait faite quand la corde les balançait au-dessus de l'abîme. Cette petite Laponne promettait vraiment de devenir une délicieuse Norvégienne !

Survint Mellah, qui fit un mouvement de recul en voyant son amie d'enfance habillée comme une « daro ». Et il se demanda si cette belle dame allait réellement devenir sa femme ? Pourtant, fort des ordres que lui avait donnés son oncle Ladjé, il pria Fleur-de-Neige de revêtir sa tunique bleue de nomade, la longue absence de Laïla inquiétant ses parents.

Épié par Mellah, que la jalousie rendait clairvoyant, André chercha en vain l'occasion de causer en aparté avec la petite Laponne.

Pourtant, au moment où Laïla prenait congé de son amie, le jeune homme put chuchoter en norvégien :

– Demain ! minuit ! quand le soleil se pose sur la montagne du Nord, trouve-toi près de la Dent-de-l'Esprit. J'ai tant de choses à te dire !

– J'y serai, répondit-elle.

Et, rudoyant Mellah en langue laponne, elle regagna le campement de maître Ladjé.

XIV

LE RENDEZ-VOUS

Il est à peine onze heures du soir et déjà Fleur-de-Neige est assise sur la pierre que les Lapons ont surnommée Dent-de-l'Esprit, parce qu'elle ressemble à la gigantesque molaire de quelque animal antédiluvien. Elle a voulu arriver la première au rendez-vous, tant elle aime le méchant « daro ».

Elle est vêtue de la petite tunique bleue qu'elle portait lors de sa chute dans le gouffre. Sous son bonnet rouge, ses cheveux long nattés témoignent seuls d'une attention de coquetterie. Elle aurait désiré se faire belle, ceindre sa taille de la ceinture fauve aux arabesques d'argent dont elle se pare aux jours de fête, mais elle a dû y renoncer pour ne pas éveiller les soupçons de môr Ladjé.

Un chien fidèle l'a suivie en cette escapade, un affreux roquet, aux longs poils fauves, dont les yeux doux sont comme deux fleurs jaunes enfouies sous la brousse.

C'est son petit ami Muste.

Elle songe, la naïve enfant ! Elle répète les derniers mots qu'André lui chuchota à l'heure où elle prit congé de la famille Lind : « J'ai tant de choses à te dire ! » Que va-t-il lui dire, mon Dieu ! Elle s'en doute un peu ! Il jurera qu'il l'aime, qu'il n'aime

qu'elle, que pas une Norvégienne ne pourrait l'emporter en son cœur sur la petite Laponne. Et elle tressaille en pensant que bientôt, bientôt, il sera là, près d'elle, chuchotant des mots d'amour à la tiède lumière du soleil de minuit. Ils seront seuls, seuls avec Muste.

Elle rêve. Le soleil descend peu à peu, et il va bientôt se poser comme une boule de feu sur le sommet aigu de la montagne du Nord. Quand la roche qui semble d'or s'enfoncera, comme un coin, dans le disque rouge, il sera minuit.

De la Dent-de-l'Esprit, Laïla domine le golfe d'Alten et le lac de Ravasjo. Elle contemple les choses endormies pour calmer les impatiences de son attente : le lac uni comme une glace métallique, les oseraies et les herbes immobiles.

Son chien dort à ses pieds.

Il est minuit. Il ne vient pas ! Oh ! le méchant daro ! Il veut peut-être se faire attendre. Laïla n'est qu'une Laponne !



S'il ne venait pas ! Et Laïla monte sur le rocher pour surveiller le sentier qui de Garnas grimpe dans la montagne. Elle ouvre tout grands ses yeux gris voilés de larmes, mais ne voit rien. Ses joues, tout à l'heure rosées par la marche, par la délicieuse crainte de ce premier rendez-vous, pâlissent peu à peu.

Une pensée de révolte fronce ses sourcils dessinant une ligne droite. Elle pleure, puis elle éclate de rire. André, pour la surprendre, n'aura pas voulu suivre le chemin de tout le monde !

Et, faisant volte-face, elle épie le versant opposé à la métairie de Garnas, croit apercevoir la silhouette de son fiancé, reconnaît son erreur, et attend, attend désespérée jusqu'à ce que ses yeux s'obscurcissent sous sa main placée en auvent à hauteur de son front.

Le soleil s'élève peu à peu au-dessus de l'horizon et sur les monts, sur les plaines, étend la lumière de vie, la merveilleuse lumière des régions polaires.

Comme éveillées par une caresse, les ramilles des oseraies frémissent. Puis un oiseau chante timidement comme un débutant et ne s'enhardit que lorsque d'autres gazouillements répondent à son aubade. La nature est en joie. Seule, assise sur la pierre, Laïla pleure silencieusement pendant que Muste lève vers elle ses bons yeux inquiets.

Elle dit : « Il ne viendra pas, maintenant. »

Et pourtant, elle espère, malgré tout.

La clarté du soleil est plus vive, et dans les hautes herbes le monde des insectes se met au travail. À deux mètres de l'enfant désolée une belette risque le nez hors de son trou, étire sur le sol son corps fluet, puis s'aperçoit de la présence de Laïla. La jeune fille est si affaissée, si immobile en sa douleur, que la bestiole se frotte le museau pour y mieux voir, se disant sans doute que ce bizarre objet aux voyantes couleurs n'appartient pas au genre redouté des humains.

– Il ne vient pas ! Il ne vient pas, murmure la petite nomade désespérée.

Puis elle se lève si brusquement que la belette saute dans sa retraite. Laïla essuie ses larmes, rassemble ses beaux cheveux

dont les nattes se sont dénouées pendant les angoisses de l'attente. Elle observe lentement le sentier qui vient de Garnas, puis l'arc de sa lèvre se détend et, dans sa colère de naïve enfant des libres espaces, elle crie des injures à l'infidèle étranger :

– Méchant « daro » ! Hypocrite « daro » ! Tu m'as donc trompée ? Eh bien, soit ! Reste enfermé entre les pierres de ton étroite maison, menteur et fourbe !

Puis, calmée par cette furieuse apostrophe dont la violence effraya le fidèle Muste, elle ajouta, orgueilleuse :

– Ah ! je t'aurais donné un amour que tu ne trouveras jamais auprès des filles pâles de ta race ! Sauront-elles te chérir comme je te chérissais, les femmes des villes aux corps misérables, aux poitrines étroites, au cœur tremblant comme un oiseau inquiet ?... Ah ! les pauvres amoureuses aux sourires de malades... Elles ne sont pas assez fortes pour t'aimer comme je t'aurais aimé.

« Pour vivre avec toi j'aurais consenti à habiter entre des murs, moi qui traverse jamais lasse les fjelds glacés et les immenses steppes reverdies. Tes peines, tes joies, auraient été mes peines et mes joies. Et toujours mon cœur aurait veillé sur ton bonheur, car mon pauvre cœur t'appartient depuis longtemps, hélas ! depuis le jour où je te vis pour la première fois.

« Comment ai-je pu aimer un « daro » ? un « daro » menteur, un « daro » hypocrite ! Pourquoi as-tu dit les mots qui promettent, et pourquoi n'es-tu pas venu ? »

Se tournant vers le lac Ravadjo, elle voulut se diriger vers le campement dont elle apercevait les tentes ; mais, épuisée, elle se laissa tomber dans la bruyère en pleurant éperdument.

Le soleil était déjà haut quand le petit chien Muste vint lui lécher les mains comme pour lui rappeler qu'il était temps de regagner le logis.

Avant de partir, Laïla prit un caillou pointu et, sur la plaque d'ardoise d'une borne voisine, elle écrivit :

– *Tu n'es pas venu. Adieu !*

Puis elle dit tout haut encore, songeant sans doute à la tente neuve qu'elle allait habiter avec Mellah :

– Comment vais-je faire, mon Dieu ! pour ne plus aimer ce « daro » ?

Peu de jours après, André Lind, espérant revoir Laïla, parcourut en vain les alentours du lac. Les Lapons, leurs tentes et leurs rennes avaient disparu. Comme il furetait autour de la Dent-de-l'Esprit, il aperçut sur la borne le mot d'adieu de la petite nomade. Et il pleura de l'avoir fait pleurer.

Si Laïla avait attendu vainement le « daro » menteur, André n'était pas coupable. Au moment où il allait rejoindre Fleur-de-Neige près de la Dent-de-l'Esprit, son père, le vieux Lind, avait souffert d'un mal subit qui inquiéta fort son entourage.

N'écoutant que son amour, André se disposait à partir pour le rendez-vous, quand Inga lui fit comprendre qu'il ne devait pas abandonner son père en une telle extrémité.

Résigné, il prit place auprès du chevet du malade, mais quand sonna minuit il emmena sa sœur à l'écart et avoua :

– Me voilà jugé par celle que j'aime ! Elle me prend pour un drôle, un menteur, et un fourbe. Elle doute de moi, maintenant ! Ah ! que le devoir est quelquefois pénible, Inga !

– Tu devais donc la voir ce soir ?

– Oui ! elle m'attend ! Elle pleure. Et je ne viens pas.

– Mon pauvre frère, dit Inga en l'embrassant, je te plains, et je comprends que tu souffres d'être mal jugé. Mais console-toi. Demain ou dans quelques jours, tu la reverras. Elle sera si

heureuse de t'avoir mal jugé qu'elle te pardonnera son chagrin de cette nuit.

– Elle sera partie !

– Si elle est partie, tu la retrouveras au marché de Karasjok.

– Oui, mais elle sera mariée !... Ne devait-elle pas épouser son cousin Mellah !

– Espère ! Si les apparences ne plaident pas en ta faveur, elle a l'âme trop fière pour consentir à être la femme d'un homme qu'elle n'aime pas. Mais tu veux donc épouser une Laponne, mon cher grand frère toujours si raisonnable ? continua Inga souriant malignement.

– C'est tout ce que je souhaite en ce monde, ma sœur !

XV

AVANT LA NOCE

Ladjé et tout son monde campent sur la montagne à six lieues de Koutokaïno. L'herbe est abondante et les jeunes rennes sont presque aussi vigoureux que les bêtes adultes. Pourtant les nomades vivent dans la tristesse depuis le jour où les troupeaux ont quitté les rives du lac. Sous les tentes ils n'osent plus rire, maintenant que Laïla a perdu sa gaieté.

Le fermier et sa femme savent quelle rêverie endeuille les yeux gris de Fleur-de-Neige, mais ils feignent de ne pas s'en apercevoir. Mellah évite d'adresser la parole à sa fiancée. Et le brave Ya souffre du désespoir qui pâlit les joues autrefois si rosées de la jeune fille qu'il considère comme la plus pure, la plus noble, la plus sincère des enfants des hommes. Par pudeur, il n'ose pas lui demander pourquoi ses lèvres roses sont moins rouges, pourquoi aussi elle n'accompagne plus son vieil ami en ses longues courses à la recherche des bêtes vagabondes. Le chagrin de sa petite Fleur-de-Neige l'exaspère comme une injustice, mais il sent qu'il ne peut rien pour la consoler.

Profitant d'une absence de sa femme, qui ne pardonnait pas à sa fille d'adoption de préférer un « daro » au naïf Mellah, Ladjé voulut, un jour, tenter la guérison de Laïla. Il dit, faisant sa voix douce, comme du temps où elle était petite fille :

– Tous nos gens s’aperçoivent de ta tristesse, mon enfant. N’as-tu plus confiance en ton père ? Tu ne veux pas lui dire la cause de ton chagrin ?

– Je n’ai rien, murmura la jeune fille rougissante.

– Oh ! je vois bien que tu n’es plus la joyeuse Laïla d’autrefois.

– Je suis malade, mon père !

Alors le fermier vint s’asseoir près de la jeune fille qui cousait un pask de fourrures, tirant l’aiguille avec des mouvements las.



– C’est ton cœur qui est malade, dit doucement Ladjé, c’est lui qui amaigrit tes joues et embrume tes grands yeux... Ta mère, Mellah, ton vieux Ya t’ont-ils fait de la peine, dis ?

– Je ne mérite pas tant de tendresse.

– Alors, sois joyeuse pour que toutes nos tentes soient dans la joie ! Guéris-toi vite de cette vilaine tristesse. Vraiment ! la belle mariée que nous aurons là quand Mellah te conduira devant le pasteur après les fêtes de Noël.

Elle cessa de coudre et, bravement, regardant en face le Lapon :

– Je ne veux pas me marier, père !

– Et pourquoi ? Tu déraisonnes, vraiment ! N’as-tu pas toujours eu beaucoup d’affection pour Mellah ? Et maintenant que votre tente est prête, maintenant que nous avons fait les préparatifs de noce, tu voudrais rester fille ? Notre existence de nomades t’effraye peut-être, te semble grossière, à présent que tu sais comment vivent les hommes des villes ? Songe que tes troupeaux seront assez nombreux pour que tu puisses aller là où cela te plaira. Ta volonté sera celle de Mellah.

– Mellah attendra !

– Tu n’as jamais parlé ainsi, mon enfant. Mais, hélas ! tu n’es plus ma petite Laïla depuis le jour où tu as franchi le seuil du mauvais « daro » qui habite Garnas.

– Ah ! mon père, avoua la pauvre enfant en reposant sa tête sur les genoux du vieillard, quel mauvais esprit m’entraîna chez André Lind !

– Il a voulu te séduire ? interrogea vite le fermier dont les petits yeux brillèrent haineux.

– Oh non ! mon père.

– Alors il t’a fait des promesses ? Et il t’a dit les mots menteurs qui surprennent les cœurs honnêtes, les cœurs simples comme ceux des enfants ?

– Non !

– Lui aurais-tu donné toutes tes pensées, Laïla ?

– Je ne sais pas...

– Il faut l’oublier, ma chérie, ma blanche gelinotte, mon beau lys des neiges... Quand son image trompeuse fera pensifs tes yeux jadis rieurs, ouvre la Bible, mon enfant, et éloigne de toi la tentation. Songe que menteuses sont ses paroles et que s’il te tend les bras, c’est pour te tromper.

Elle pensa : « Mon père a raison. Le « daro » m'a déjà menti. »

– Laïla, continua gravement Ladjé, écoute-moi. Toute petite, je t'aimais bien, mais plus tu as grandi, plus je t'ai aimée. C'est que je suis orgueilleux de toi, mon enfant ! En toi j'ai mis mes espérances. Par toi j'espère en l'avenir de ma race et de mes frères lapons. Ah ! j'ai fait de beaux rêves pour ton avenir ! Je suis riche, si riche que Lind, l'orgueilleux « daro », ne serait qu'un pauvre gueux s'il voulait opposer ses écus blancs au tas de mes écus blancs. Qu'il me prenne fantaisie et j'achète Garnas et j'achète aussi les métairies du fjord d'Alten ! Quand tu seras l'épouse de Mellah, ma chérie, vous habiterez une grande ferme, dans vos étables meugleront des centaines de vaches. Tu seras vêtue comme une « daro » ; tes enfants, aussi riches que les enfants des vieilles maisons de marchands, deviendront des pasteurs et des juges. Ils s'appelleront Ladjé, ils auront du sang lapon dans les veines, ils seront justes. Notre pauvre cause opprimée trouvera en eux des défenseurs et ils empêcheront les étrangers de nous prendre nos pâturages. Alors, si Dieu ne nous a pas rappelés à lui quand ces choses arriveront, môm Ladjé, ton vieux Ya et moi, nous viendrons nous asseoir devant ta porte, selon la mode laponne nous te contemplerons, nous contemplerons tes enfants et nous regagnerons nos tentes, tout heureux.

« Maintenant que je t'ai dit mon rêve, Laïla, laisseras-tu le méchant « daro » détruire mes espérances et compromettre l'avenir des pauvres Lapons ? Le « daro » n'est-il pas notre ennemi, Laïla ?

Laïla pleurait silencieuse.

Quand le fermier quitta la tente, elle songea qu'elle aussi avait fait un beau rêve où le « daro » uniquement tenait la première place.

Ladjé et sa femme avaient autrefois convenu que le mariage de Laïla serait célébré à la foire de Karasjok. Tous les amis

du fermier et les plus riches pasteurs de rennes pourraient, de la sorte, assister à la cérémonie. Mais en l'état d'esprit dont souffrait leur fille d'adoption, les nomades jugèrent prudent de hâter les choses. Il fut donc décidé que le pasteur de Koutokaino bénirait l'union des jeunes gens après les fêtes de Noël. Quand le « daro » retrouverait à Karasjok la jeune fille qu'il avait voulu séduire, Ladjé n'aurait plus à craindre pour le rêve caressé.

Mellah eut la mauvaise inspiration d'annoncer à Fleur-de-Neige que leur union serait plus promptement réalisée que ne le croyait la pauvre amoureuse.

– Tu ne m'aimes plus comme autrefois, chère Laïla, ajouta le jeune Lapon. En quoi ai-je pu te déplaire ?

– Je n'ai rien à te reprocher, Mellah.

– Oui, mais tu as quelque chose.

– Tu te trompes.

– Alors, pourquoi tant de tristesse ? Quand une jeune fille doit se marier, elle est joyeuse du lever au coucher du soleil. Et nous nous marions dans quinze jours, chère Laïla, dans quinze jours !

– Je veux te faire une prière, Mellah, dit la jeune fille essayant de sourire. Demande à mon père de retarder notre mariage jusqu'au jour où je serai gaie et bien portante.

– Retarder notre mariage ! ton cœur m'est bien sévère depuis quelque temps, Laïla ! Et je suis bien à plaindre, car plus tu me montres de froideur, plus je te veux pour femme.

– Il y a pourtant de belles filles à Karasjok, Mellah. Tu n'as donc pas remarqué la belle Magga, la fille d'Ibena, et Kate dont le père est aussi riche que ton oncle Ladjé ? Celles-là t'aimeraient bien mieux !

– Qu’importe ! Elles ne sont pas toi. C’est toi que je veux et je me moque de Magga et de Kate.

– Si je te dis cela, Mellah, c’est que je ne veux pas me marier encore !

– J’ai ta promesse, Laïla, et tu as accepté mon cadeau d’amoureux. Tu portes encore au doigt le petit anneau que je t’offris l’an passé.

– Tu peux le reprendre et en faire présent à une autre jeune fille.

Mellah, furieux, s’approcha de Fleur-de-Neige et lui souffla au visage :



– Tu veux donc te parjurer ? Tu veux donc me tromper comme t’a trompée le beau « daro » ?

Elle recula, la bouche dédaigneuse :

– Comment le sais-tu ? Tu m’as espionnée ?

– Oui, je t’ai vue assise sur la pierre, l’attendant. J’étais caché tout près. Tu ne t’en doutais pas ? Et j’ai entendu les mots d’amour que tu lui disais. Et j’ai vu couler les larmes qui depuis ont voilé tes yeux de tristesse. Il a bien fait de ne pas venir, le « daro ». Il a bien fait. J’avais mon couteau...

– Et tu aurais tué celui qui m’a sauvée ?

- Beau mérite ! Si j'avais su...
- Il fallait descendre dans le gouffre, sans savoir, simplement pour sauver une inconnue, pour se dévouer enfin. Tu ne l'as pas fait, Mellah... Et c'est lui qui m'a sauvée.
- C'est pour cela que je le hais !
- Tu es un méchant homme, Mellah ! Et je te méprise, cria la jeune fille hors d'elle-même, exaspérée.
- Méchanceté ou amour, appelle cela comme tu voudras, répliqua Mellah en la suivant jusqu'à la porte de la tente neuve, mais je hais tous les « daros », tous. Je hais surtout André Lind ! Tu es traître à ta race, Laïla, en aimant un daro ! Malgré tout, malgré tes larmes, tes tristesses, tu seras ma femme, et il ne te verra plus. Tu n'iras plus l'attendre quand brillera le soleil de minuit ! J'en fais le serment !...

XVI

LE VIEIL AMI

La veille de son départ pour Koutokaïno, où elle devait unir son sort au sort de l'homme détesté, Laïla chaussa ses skiss pour se rendre auprès de son vieil ami Ya qui dressait de jeunes rennes sur la glace, recouverte de neige, d'un étang.

Dès qu'il la vit venir à lui, le Français cessa d'injurier ses élèves indociles pour sourire à la jeune fille. Les longs hivers du pôle commençaient à blanchir pas mal de poils dans le fourré inextricable de sa barbe, mais le seul aspect de Laïla lui faisait redresser sa grande taille un peu voûtée, et il mettait une certaine coquetterie à rester pour son enfant un grand ami souriant et fort.

La longueur de la course avait donné aux joues de l'amoureuse un peu de la saine couleur d'antan.

– Te voilà toute rosette, ma petite Fleur-de-Neige ! Et c'est gentil de traverser le fjeld pour cette vieille bête de Ya.

Sans répondre par un sourire aux avenantes paroles de son vieil ami, la jeune fille demanda :

– M'aimes-tu un peu, Ya ?

Surpris, le colosse dit, railleur :

– Je t’aime un petit peu, je crois !

– Ah ! mon pauvre Ya ! Je suis si malheureuse !

– Je le vois bien, mon enfant ! Et je regrette d’être impuissant à te rendre le bon rire d’autrefois.

– Ah ! si tu voulais me rendre un dernier service !

– Un dernier service ?

– Quand j’étais petite, tu faisais tout ce que je voulais, mon bon Ya.

– C’est entendu ! c’est entendu ! Tu veux donc me demander quelque chose de bien extraordinaire, que tu ne me dis pas tout de suite ce que je dois faire ?

– Je n’ose pas !

Le Français sourit mystérieusement, pendant que la jeune-fille continua, rougissante :

– Tu sais que nous partons pour Koutokaïno ?

– Parbleu ! puisque je suis de noce, puisque je veux chanter une chanson de mon pays en l’honneur de la belle mariée ! Mais j’y songe ! Tu vas peut-être me recommander de ne boire qu’un tout petit verre d’eau-de-vie ? là, vois-tu, je ne peux pas te l’accorder ! Tout ce que tu voudras, mais pas ça.

– La belle mariée sera bien triste, là-bas !

– Triste ! Et pourquoi donc ?

– Je ne veux pas épouser Mellah.

– Je m’en doutais ! Tu as toujours eu un faible pour ton grand ami Ya... Et c’est moi que tu veux épouser, avoue-le !

– Cher Ya, demanda la jeune fille impatientée, veux-tu faire ce que je vais te demander ?

Devenu grave, le colosse répondit résolument :

– Parle : j’obéirai !

– Tu vas aller à Garnas !

– À Garnas, chez le « daro » ?

– Chez André Lind !

– Veux-tu que je me glisse dans sa maison pendant la nuit, que je le prenne au lasso et que je te l’amène pour qu’il te demande pardon ? Car je sais tout, Laïla. Je sais tout. Mellah m’a dit pourquoi tu souffres, et je hais l’étranger. Il y a dans le monde bien des injustices commises sous le couvert des lois, des injustices contre lesquelles les hommes droits ne peuvent rien. Mais ici, dans ton pays, mon enfant, l’homme offensé peut se défendre avec ses poings, avec son couteau, avec son fusil, et gagner la montagne quand les juges veulent mettre leur nez dans ses affaires. Voilà pourquoi j’aime ton peuple, Laïla. Tu veux venger ta santé, ta gaieté perdues depuis qu’un vaniteux gamin des villes s’est joué de ton cœur aimant. Je te l’amènerai sur un traîneau, attaché par des lanières, et du pied tu pourras faire jaillir l’eau de ses yeux perfides... Ne me le défends pas, Laïla !

– Ah ! le vilain homme ! protesta Fleur-de-Neige, émue, malgré elle, par ce brutal dévouement.

– Alors que veux-tu ?

– Tu te présenteras devant lui...

– Sans l’étrangler ?

– Tu lui demanderas ce qu’il pense...

– Ce qu’il pense !... je ne saurais pas lui demander ça.

– Eh bien ! tu lui annonceras que je dois épouser Mellah dimanche prochain ! Tu verras à son visage, à son maintien, à ses paroles, s’il m’a réellement oubliée ?

– T’oublier ! Il n’a jamais songé à toi, ma pauvre petite Fleur-de-Neige. Je ne voudrais pas te faire de peine, mon enfant, mais je sais bien qu’André Lind n’a d’yeux que pour les filles « daros ». Il est digne d’elles, va, et elles sont assez bonnes pour lui. Et laisse-moi te dire que tu es trop naïve de t’inquiéter de ce marchand aussi faux que ses balances.

– Ah ! je vois bien que tu ne m’aimes pas, soupira la jeune fille dont les yeux devinrent gros de larmes.

– Ne pleure pas ! Je ne veux pas que tu pleures, mon enfant. J’irai. Je ne peux pas te désobéir, tu le sais bien, et si tu me demandais d’aller voir ce qui se passe de l’autre côté de la vie, je sauterais le fossé, pour te faire plaisir.

Quand, le lendemain, Ladjé chargea sur ses traîneaux tous les objets nécessaires à l’installation de sa famille à Koutokaïno, le Français annonça qu’il ne partirait pas avant d’avoir coupé les oreilles à certain loup aussi gros que feu le « Coquin-Gris », qui en voulait à tous les rennes portant la marque de Fleur-de-Neige. Comme d’habitude, le fermier se rendit de bonne grâce à la fantaisie de son vieil ami, ce qui amena un franc sourire sur les lèvres de la future mariée.

La petite caravane n’était pas à une demi-lieue du campement que déjà le colosse filait sur ses skiss vers une forêt de sapins où il savait trouver un « njirro », c’est-à-dire un renne qui n’aimait pas paître en compagnie de ses congénères.

S’ils sont de sauvage humeur, ses « njirro » de meilleurs coureurs que les bêtes domestiques.

Saisir au lasso le « solitaire », attacher des guides à ses bois et lancer l’animal dans la direction d’Alten, en se laissant traîner

sur ses patins à neige, ce fut chose facile pour le vieux dompteur de rennes.



Les Lapons n'usent que rarement de cet ingénieux mode de locomotion qui fatigue autant l'homme que le coursier, mais ils vont de la sorte beaucoup plus vite qu'en traîneau.

Épuisé, le « njirro » tomba sur le sol après une course folle et faillit causer la chute du brave Ya qui se réjouissait déjà d'atteindre les montagnes qui dominant le lac Ravidjo.

Il dévala la pente qui conduisait à Garnas et, grâce au clair de lune, il fut assez heureux pour pénétrer dans la cour de la ferme sans éveiller les domestiques. Mais, au moment où il allait ouvrir la porte d'un pavillon qu'habitait André Lind, il fut assailli par un chien de garde qu'il assomma d'un coup de skistor.

Ya n'eut qu'à pousser la porte du pavillon qu'André Lind habitait près de la maison principale, et il pénétra dans la chambre du jeune homme. Les serrures sont inconnues en Laponie, pour cause d'absence de cambrioleurs.

Le vieil ami de Laïla put contempler, à la clarté de la lune, le paisible visage du Norvégien endormi. Songeant aux souffrances de l'amoureuse délaissée, il cria brusquement :

– Allons, daro ! lève-toi !

André, surpris d'apercevoir le colosse debout près de son lit, crut d'abord sa vie en danger et demanda, inquiet :

– Qu'est-ce que tu veux ?

– Je ne veux pas te tuer, daro... assez de sang versé aujourd'hui. Tu trouveras dans la cour le cadavre de ton chien qui a voulu me barrer le passage.

– Alors, pourquoi pénétrer chez moi la nuit ?

– Je t'apporte un bonjour, simplement.

– De qui ?

– Tu le sais bien !

– Tu viens de la part de Laïla ? Elle est donc malade ?

– Elle a de la peine !

– Parce que je ne suis pas allé au rendez-vous ?

– Je l'ignore, mais je sais bien que demain elle sera vêtue en mariée devant le pasteur de Koutokaïno.

– Tu mens ! cria le beau daro. Le mariage doit avoir lieu pendant la foire de Karasjok !

– Demain, à midi, elle sera la femme de Mellah, assura paisiblement le Français.

– Pauvre Laïla ! gémit André en se renversant sur ses oreillers.

Le colosse pensait que sa petite Fleur-de-Neige avait bien mal placé son amour, quand le jeune Norvégien se jeta d'un bond hors de sa couche, en criant :

– Je ne veux pas !

– Cela se fera, que tu veuilles ou non. Tu n'y peux rien ! Et puis, pourquoi l'as-tu trompée ?

– Moi, la tromper !... Je serais allé au rendez-vous sans ce maudit événement...

– Quel événement ?

– Mon père allait mourir, je le croyais du moins, j'ai dû ne pas abandonner son chevet.

– Est-ce vrai, daro ?

– Vrai ! il me demande si c'est vrai ! Mais je veux que Laïla devienne ma femme, ma femme honorée, respectée de tous...

Le colosse sourit, heureux de cette réponse faite d'une voix vibrante de sincérité.

Il demanda :

– Qu'as-tu fait d'Ouragan et de Tempête que te donna, l'an dernier, ma petite maîtresse ?

– Ils sont à l'étable.

– À l'étable ! Et attachés, sans doute ? Comme ils doivent être tristes, mes pauvres favoris ! Enfin, habille-toi vite et chaudement. Tu vas faire une partie de traîneau comme jamais on n'en fit.

Quand le jeune homme descendit dans la cour, il trouva attelés à de légers véhicules le renne blanc et son sauvage compagnon.

Lind demanda :

– Espères-tu donc arriver demain matin à Koutokaïno ?

– Je ne sais, mais je pense que nous nous inviterons à la noce. Monte dans le traîneau de Tempête, plus facile à conduire qu'Ouragan.

Guidé par le traîneau de Ya, le jeune Norvégien n'eut pas à s'occuper des accidents de la route qui longeait l'Elv, endormie, à présent, sous son manteau de glace. D'ailleurs, les tristes pensées endeuillaient le cœur de l'amoureux, lui ôtaient toute présence d'esprit.

Dans la nuit grise, marchant à la remorque des ombres fantastiques dessinées sur la neige par l'équipage de son compagnon, il lui semblait vivre un mauvais rêve.

Cette course à travers les lieux où il avait pu connaître et aimer Laïla lui rendait plus sensible la perte qu'il allait faire si la petite Laponne devenait l'épouse de Mellah. À sa droite, au fond du ravin, il pouvait apercevoir, sous la clarté vague tombant de la lune, la cascade où avait sombré la petite amoureuse, cascade silencieuse, maintenant que le froid avait immobilisé, solidifié le torrent bondissant. À sa gauche, la silhouette aiguë de la Dent lui rappelait le rendez-vous où l'aimée avait du pleurer son absence. Puis vinrent les pâturages où Laïla lui avait fait les honneurs de sa hutte, où elle s'était révélée à lui, en sa grâce simple de pastoure.

Il frissonnait sous l'amas de fourrures et criait :

– Plus vite, Ya, plus vite !

Après quatre heures de marche, à l'allure vive des rennes, heureux de courir aux flancs des monts et sur les bords des lacs qui leur étaient familiers, nos voyageurs firent halte.

Ya disposa sans mot dire quelques brindilles de pin entre deux pierres, pour préparer le déjeuner pendant que le daro lui chantait la grâce de Fleur-de-Neige.



Quand le pot à cuire fut solidement installé sur le foyer, le vieux colosse debout, appuyé sur son skistor, demanda au Norvégien d'une voix solennelle :

– Ne mens pas, daro ! Veux-tu épouser Laïla ?

– Je le jure ! Que Dieu m'abandonne si ma langue dit des paroles trompeuses.

– Ce n'est pas un jeu, daro ?

– Tue-moi si je deviens parjure, répliqua le jeune homme, couché dans ses fourrures près de la flambée.

– Te tuer ! sourit Ya, méprisant. Tu ne m'intéresses pas. Mort ou vivant, tu ne me gênes pas. Mais si Fleur-de-Neige me disait de t'étendre dans la neige comme le chien de garde de ta métairie, justice serait vite faite. C'est que, vois-tu bien, je suis l'esclave de Laïla, et ce qu'elle veut, je le veux. Toute petite, quand elle sautait sur mes genoux, j'avais déjà trouvé mon maître.

– Je l’aime aussi, moi ! Ne l’ai-je pas sauvée au risque de me rompre le cou ?

– Tu ne savais pas qui tu allais sauver. Il est vrai qu’en la circonstance tu n’a pas trop mal agi. Tu ne la connaissais pas, alors ! Maintenant même, tu ne sais pas qui elle est.

– Qui elle est ? s’écria le jeune homme en se levant. C’est la plus belle, la plus parfaite ! c’est...

– C’est bon ! c’est bon ! tu parles comme un amoureux, interrompit Ya, dépit malgré lui. Mais tu ne sais pas quel est le père de Laïla ?

– Te moques-tu ! c’est Ladjé !

– Non.

– Comment ! comment !... Tu es fatigué, Ya ! Ta longue course dans la nuit te fait déraisonner.

– Fatigué ! Nous verrons qui de nous deux sera le plus dispos en arrivant à Koutokaino... Tu n’es qu’un enfant, daro, qu’un enfant !

Le vieux domestique se pencha sur le foyer pour surveiller la cuisson du quartier de renne ; puis poussant de nouvelles brindilles pour augmenter la flambée :

– Écoute, Lind, je te crois un honnête jeune homme. Il est nécessaire que je te confie le secret, le grand secret ! Aussi bien, quand tu sauras quel fut le père de celle que nous aimons, ton sang norvégien courra dans tes veines comme nos torrents, empêchés par les roches, se précipitent du haut des montagnes. Tu iras de l’avant sans faiblesse, sans lassitude, et tu arriveras à temps pour empêcher le pasteur de prononcer les paroles qui lient.

– Laïla n’est pas la fille de Ladjé ?

– Non, mille fois non ! Laïla est la fille d'un marchand norvégien qui vint autrefois s'établir à Karasjok. Il s'appelait Lind !

– Ma cousine ! Laïla, ma cousine ! Ah ! si je l'avais su !

– Qu'importe ! Le passé est le passé ! Mais souffriras-tu, maintenant, qu'elle épouse ce pauvre Mellah ?

André saisit entre ses mains les gros poings rudes de Ya :

– Oh ! merci, Ya, merci !... En traîneau ! Et si nous arrivons assez tôt pour sauver ma cousine du désespoir, tout ce que j'ai t'appartient, Ya, tout !...

– Patience, jeune homme, patience !... Laisse paître nos rennes, et souffre que je mange un morceau de viande. Eux et moi nous ne sommes pas des amoureux. Nous aurons besoin de toutes nos forces ; la journée va être rude !

– Quoi qu'il advienne, compte sur ma reconnaissance.

– Peuh ! tu ne me dois rien. Et je suis assez riche pour acheter ta métairie si tu la mettais en vente. Puis, à vrai dire, je ne tiens pas le moins du monde à te rendre service. Je voudrais, au contraire, que ma petite Fleur-de-Neige devienne la femme de Mellah et vive une vie simple sous nos tentes nomades. Mais ce n'est pas un Lapon qu'elle aime, c'est toi ! Alors, pour ne plus voir ses grands yeux toujours attristés, j'ai cru devoir t'annoncer qu'elle est ta cousine. Quand elle te verra, je serai récompensé de ma peine, puisque le sourire fleurira ses lèvres. Songe donc ! Elle me dira peut-être : « Merci, mon vieux Ya ! »

– Mais il est déjà dix heures, remarqua Lind ; si nous tardons à nous mettre en route, nous arriverons trop tard.

Ya sembla prendre un malin plaisir à prolonger son repas. Lind avait grande envie de lui fausser compagnie, mais il ne connaissait pas le chemin de Koutokaïno.

Quand le vieux dresseur de rennes donna le signal du départ en sautant dans son traîneau, André lança son équipage à une telle vitesse que Ya dut encore réprimer son impatience.



– Que Tempête tombe sur la neige, et tu ne verras pas ta belle mariée, daro ! En te réglant sur l’allure d’Ouragan, tu as, au contraire, grande chance d’arriver à l’église avant la fin de la cérémonie. Maintenant, agis à ta guise.

Pendant toute la matinée, les deux traîneaux rayèrent de leurs patins l’immense plaine blanche.

XVII

LA MARIÉE RÉCALCITRANTE

Arrivé à Koutokaïno, Ladjé n'avait pas eu de peine à trouver l'hospitalité chez un marchand de fourrures qui avait mis sa maison à sa disposition.

Entourée de ses demoiselles d'honneur, toutes filles des plus riches pasteurs de rennes, Laïla se désole dans la chambrette où elle doit revêtir son costume de mariée : la tunique de soie bleue, serrée à la taille par une ceinture de fils d'argent tressés.

Ses amies papillonnent autour d'elle, l'ornant de parures qu'elle repousse désespérément.

Quand elle les supplie de cesser son martyre, les jeunes folles rient aux éclats.

– Mais je ne veux pas me marier ! C'est affreux d'épouser celui qu'on méprise... Je déteste et je hais Mellah !

– Oh ! la jolie tente neuve que tu vas habiter avec ton mari ! Tu es bien à plaindre, vraiment ! sourit la toute petite Unah.

– Sans compter, ajoute une autre des bavardes, que, le festin fini, il nous restera encore assez de quartiers de rennes pour attendre nos premiers cheveux blancs.

– Laissez-moi ! laissez-moi ! Vous n’êtes pas mes amies !

– Quand tu reviendras de l’église, tu nous embrasseras, parce que nous t’aurons faite bien belle.

– Je n’aime pas Mellah, vous dis-je. Celui que mon cœur a choisi est un brave daro aux grands yeux qui ne mentent pas. Pourquoi n’est-il pas là pour me délivrer de vos rires, de votre joie insultante ?

– Vraiment, fait remarquer Unah, si tu trépignes de la sorte, tu ne seras jamais prête à l’heure fixée pour la cérémonie.

– Ah ! je voudrais que cette heure n’arrivât pas ! Vous croyez sans doute que, par obéissance à notre vieille coutume, je feins l’indignation, le mépris du mariage, pour que vous vantiez bien haut mon innocence de jeune fille ? Voyez mes larmes ! Elles sont sincères. Les sanglots qui vous font rire me déchirent la poitrine. Et je le crie bien haut, et en protestant de tout mon être : Je ne veux pas être la femme de Mellah !

Les petites sauvages aux ceintures ornementées de métaux éblouissants dansent autour de leur victime, espérant que la fête va être belle, la jolie fiancée se défendant avec une telle énergie.

Alors Fleur-de-Neige désolée implore Unah, « sa chère petite amie Unah », et Unah ne se laisse pas attendrir.

Au dehors, sur la petite place de Koutokaïno, les jeunes gars lapons s’impatientent et veulent voir la belle mariée. Aux premiers tintements de la cloche annonçant la cérémonie, ils se précipitent dans la chambrette et, précédés de Mellah, grimaçant de joie en sa tunique rouge, entraînent Laïla qui les bourre de coups de poing.

Quand elle eut pris place à l’église près du neveu de Ladjé, la jeune fille, loin de se calmer, montra des preuves si évidentes de désespoir que le pasteur lui-même, accoutumé cependant

aux petites comédies que jouent les jeunes mariées laponnes, ne put s'empêcher de le remarquer.

Soudain, Laïla se leva et, tournée vers l'assistance :

– Où est Ya ? où est mon vieil ami Ya ?

Personne ne l'avait vu.

– Il viendra trop tard ! trop tard ! murmura-t-elle, pendant que ses amies la poussaient vers l'autel.



À genoux, près de Mellah, sous la grande draperie blanche que deux jeunes gens et deux jeunes filles tenaient étendue au-dessus de sa tête, comme un dais, elle se résigna enfin. Debout, le pasteur ouvrit le vieux livre liturgique, et il allait prononcer les formules qui lient, quand la porte de l'église s'ouvrit violemment. Bousculant les curieux, le nouveau venu, un homme de haute taille, aux fourrures alourdis par la neige, cria au pasteur :

– Attendez ! par le saint nom de Dieu !

– Qui te rend si hardi de troubler le saint lieu ? Qui es-tu ? demanda le pasteur.

– Qui je suis ? André Lind !

D'un bond, le jeune homme écartait les porteurs de la draperie, renversait Mellah sur les marches de l'autel et étreignait Fleur-de-Neige défaillante mais bien heureuse.

– Tu n'es pas mariée, Laïla ?

Elle dit faiblement en un sourire, entr'ouvrant à peine ses lèvres pâlies :

– Non.

– Dieu soit loué, tu seras ma femme ! Et, déjà, d'un baiser il prit possession de celle qu'il aimait.

Le neveu de Ladjé se releva furieux et se précipita sur Lind. Mais le daro le saisit à la gorge, et, d'une étreinte robuste, lui ploya les reins sur les marches de l'autel. Laïla, tout en pleurs, demandait grâce pour son compagnon d'enfance, quand le sauvage jeune homme arracha le couteau fixé à sa ceinture et se rejeta en arrière, les yeux injectés de sang.

Armé de sa Bible, – le livre saint, le livre de paix, – le pasteur se précipita au milieu des combattants.

Mellah recula, puis brandissant ses deux poings, ivre de colère, il cria aux Lapons :

– À moi, mes frères ! Justice ! Laïla doit être ma femme ! Cet étranger, ce daro ose venir me l'arracher aux pieds mêmes du pasteur ! Souffrirons-nous que les daros, les daros voleurs, nous enlèvent nos femmes après nous avoir dépouillés de nos champs, après avoir traqué nos troupeaux sur les terres qui furent à nos aïeux ? Vengeance ! vengeance !

Les porteurs de la draperie, du *pellél*, allaient se jeter sur l'étranger, quand l'homme de Dieu intervint de nouveau.

Il dit :

– Le Dieu que je sers, le Dieu que nous servons est un Dieu de justice. Laissez Laïla parler en toute liberté et nous dire qui est l'élu de son cœur.

Trop émue par ces violences, ou craignant d'attirer la vengeance de ses proches sur celui qu'elle aimait, la jeune Laponne ne fit que sangloter.

Cependant, revenant de leur surprise, et malgré l'intervention du pasteur, les Lapons, Ladjé en tête, se précipitaient vers l'autel pour prêter main-forte à Mellah, quand Ya, armé de son skistor, vint se jeter dans la mêlée.

– Misérable ! tu nous as trahis ! lui cria Ladjé.

– Oui, j'ai tout avoué, dit d'une voix forte le colosse. Quand j'ai vu que tu allais marier Fleur-de-Neige à l'homme qu'elle déteste, j'ai compris enfin quel était mon devoir.

Et, bravement, les poings fermés, il se campa près de Laïla, ce qui fit reculer les Lapons.

– Que signifient ces vociférations impies dans la maison de Dieu ? Que veulent ces deux fous ? interrogea le pasteur.

– Ces deux fous savent ce qu'ils font, répliqua le daro. Écoute ce que j'ai à te dire, pasteur. « Moi, André Lind, marchand d'Alten, j'ai le droit de venir ici prendre ce qui est à moi, Laïla m'aime et j'aime Laïla. Elle ne sera pas la femme d'un Lapon ! »

– Voilà une étrange prétention, orgueilleux jeune homme !

– Apprends, pasteur, continua Lind, que Laïla n'est pas venue au monde sous la tente de Ladjé. Son sang est mon sang. Elle est la fille de mon oncle qui mourut à Karasjok, l'année de la peste. Fort de mon droit, fort de mon amour, je te jure qu'elle sera ma femme.

– Le marchand dit-il la vérité ? demanda le ministre à Ladjé.

– Hélas ! il a raison ! soupira le conducteur de rennes.

Puis il conta les événements que nous connaissons, il dit aux nomades, plus attentifs qu'ils ne l'avaient jamais été aux prêches de l'homme de Dieu, comment il avait trouvé sa fille d'adoption.

Et pleurant, il ajouta :

– Me voilà sans enfant comme le pauvre Job !

Laïla embrassait les vieilles joues de son ami Ya. Quand elle eut remercié celui à qui elle devait son bonheur, elle se dégagea des bras de son cousin, puis vint s'agenouiller aux pieds du fermier.

– Pardonne-moi, papa Ladjé ! pardonne-moi ! Tu fus mon bon père et toujours, je te chérirai comme mon bon père. Pardonne-moi si je te cause de la peine aujourd'hui, mais je l'aime tant !

– Je n'ai rien à te pardonner, mon enfant, répondit le vieillard en caressant la tête blonde penchée sur ses genoux. Tu m'as donné bien des joies ! Ton bonheur me rendra encore heureux, mais laisse-moi pleurer sur mes beaux projets, mes illusions perdues. J'espérais que tu serais mère de nobles enfants protecteurs et consolateurs des pauvres Lapons volés et asservis. Dieu ne l'a pas voulu !... Relève-toi, mon enfant, et viens m'embrasser.

Émue de la douleur du vieillard, la jeune fille entoura de ses bras le cou de Ladjé et l'embrassa en sanglotant. Puis, tournée vers l'assistance bouleversée par les incidents imprévus de la cérémonie, elle dit d'une voix grave :

– Vos rêves seront réalisés, mon père, j'en prends à témoin tous mes amis réunis en ce saint lieu. Mon compagnon de vie a

le cœur trop noble et trop amoureux de justice pour ne pas épouser la querelle de mon peuple. Et mon peuple est celui qui m'a adoptée, qui m'a faite forte, qui m'a donné les exemples de droiture et de simplicité. Aussi longtemps que je vivrai, j'apprendrai à mes enfants à défendre le bon droit des pasteurs de rennes.

Après cette scène de réconciliation et de reconnaissance, le pasteur paraphrasa longuement le verset de la Bible : « Les voies de Dieu sont impénétrables ! »

L'année suivante eurent lieu les noces de Laïla et d'André Lind.

Par déférence pour « son père » Ladjé, Laïla avait revêtu son plus beau costume lapon.

Inutile de dire que Ya assistait à la cérémonie.

Le lendemain, Inga et Fleur-de-Neige rendirent visite à tous leurs invités, voulant, selon la coutume laponne, leur servir au lit l'eau-de-vie et le café.

Ya n'était pas à la métairie.

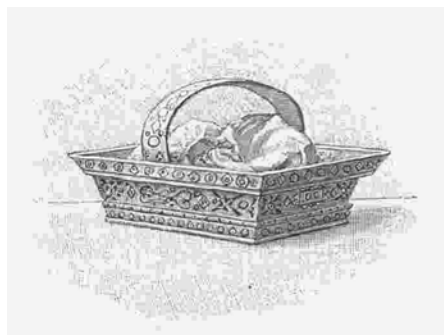
La petite mariée chaussa ses skiss et explora la plaine couverte de neige, espérant retrouver le colosse endormi.

Sous un petit monticule blanc, il dormait en effet, mais pour toujours, son vieil ami ! Enfermé la veille dans une chambre de la maison, il s'était esquivé par la fenêtre, voulant se reposer en plein air des nombreuses rasades absorbées en l'honneur de la belle mariée. Et lentement, lentement, la neige caressante, rafraîchissante, avait tissé son linceul léger...

Qui était ce volontaire et sauvage exilé ?

Qu'importe !

Il fut bon.



Ce livre numérique

a été édité par

***l'Association Les Bourlapapey,
bibliothèque numérique romande***

<http://www.ebooks-bnr.com/>

en septembre 2013.

– Élaboration :

Les membres de l'association qui ont participé à l'édition, aux corrections, aux conversions et à la publication de ce livre numérique sont : Isabelle, Françoise.

– Sources :

Ce livre numérique est réalisé d'après : Victor Tissot, *Un lys dans la neige*, Paris, Dentu (collection illustrée « Le Dragon »), s. d. La photo de première page, *Norvège en hiver*, a été prise par ancha le 06.11.2012.

– Dispositions :

Ce livre numérique – basé sur un texte libre de droit – est à votre disposition. Vous pouvez l'utiliser librement, sans le modifier, mais uniquement à des fins non commerciales et non professionnelles. Merci d'en indiquer la source en cas de reproduction. Tout lien vers notre site est bienvenu...

– **Qualité :**

Nous sommes des bénévoles, passionnés de littérature. Nous faisons de notre mieux mais cette édition peut toutefois être entachée d'erreurs et l'intégrité parfaite du texte par rapport à l'original n'est pas garantie. Nos moyens sont limités et **votre aide nous est indispensable ! Aidez-nous à réaliser ces livres et à les faire connaître...**

– **Autres sites de livres numériques :**

La bibliothèque numérique romande est partenaire d'autres groupes qui réalisent des livres numériques gratuits. Ces sites partagent un catalogue commun qui répertorie un ensemble d'ebooks et en donne le lien d'accès. Vous pouvez consulter ce catalogue à l'adresse : www.noslivres.net.

Vous pouvez aussi consulter directement les sites répertoriés dans ce catalogue :

<http://www.ebooksgratuits.com>,
<http://beq.ebooksgratuits.com>,
<http://efele.net>,
<http://bibliotheque-russe-et-slave.com>,
<http://livres.gloubik.info/>,
<http://www.rousseauonline.ch/>,
Mobile Read Roger 64,
<http://gallica.bnf.fr/ebooks>,
<http://www.gutenberg.org>,
<http://fr.wikisource.org>.

Vous trouverez aussi des livres numériques gratuits auprès de :

<http://www.echosdumaquis.com>,
<http://www.alexandredumasetcompagnie.com/>
<http://fr.feedbooks.com/publicdomain>, et
<https://fr.wikibooks.org/wiki/Wikilivres:Bienvenue>.

APPRENDRE LE FRANÇAIS

avec

TV5MONDE

OÙ VOUS VOULEZ



3 000 EXERCICES
100% VIDÉO
100% GRATUIT

Disponible sur
App Store

DISPONIBLE SUR
Google play